

Max Labeille

Le Meilleur de l'Humanité

Face au réchauffement climatique



Max Labeille

Le Meilleur de
l'Humanité

Face au réchauffement climatique

© Max Labeille, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2434-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Toute vérité franchit trois étapes. D'abord, elle est ridiculisée, ensuite elle subit une forte opposition, puis elle est considérée comme étant une évidence. »

Arthur Schopenhauer

2040 – Marc et Jane

Le soleil automnal inondait d'une lumière resplendissante le petit village de Terremas, perché sur les premiers contreforts des Cévennes, dans le département du Gard, au sud de la France.

Les maisons s'étiraient de part et d'autre d'un long chemin goudronné et la lumière du soleil déclinant se jouait des pierres sur les murs, accentuant ou estompant les reliefs et les ombres. Seul le pépiement des oiseaux meublait la quiétude des lieux, troublée de temps en temps par un passage de voiture électrique au ronronnement feutré.

En cette fin d'après-midi, au cœur du hameau, Marc et Jane Lachast s'étaient installés dans leur relax, sur la terrasse, à l'ombre de l'avancée en tuiles rondes qui prolongeait le toit de la maison. Après les heures chaudes passées dans l'atmosphère climatisée de l'intérieur, le couple de vieillards aimait respirer le grand air des fins d'après-midi. À cette heure, la chaleur suffocante des journées tombait, régulée par les fraîcheurs des nuits devenues plus longues.

Marc avait cent ans, une accumulation du temps qui avait fini par le tasser et le contraignait à avancer à petits pas précautionneux. Il portait une barbe blanche bien taillée, car Jane aimait le voir ainsi et c'est elle qui l'avait convaincu de la garder, trente ans plus tôt. Sa vie durant, il avait été un « touche-à-tout » actif, ayant toujours un nouveau projet, le meilleur, en cours de réalisation. Bien qu'il n'y tienne pas vraiment, on fêterait, comme il se doit, son anniversaire dans trois jours. Marc se demandait s'il fallait vraiment célébrer cet amincissement sans fin de la vie jusqu'à devenir une simple attente. Mais l'existence était jalonnée de pierres blanches qu'il eût été maladroit d'ignorer. C'était en tout cas l'occasion pour un nouveau rassemblement familial et festif apprécié de tous.

L'année précédente, on avait fêté le centenaire de Jane, l'aînée de son mari de quelques mois. Les ans n'avaient pas affecté outre mesure sa silhouette et les rides semblaient ne pas avoir d'emprise sur elle. De nature enjouée, elle affichait en permanence une bonne humeur appréciée de tous. Le bien-être de son entourage constituait sa première raison d'être et elle aimait par-dessus tout conserver un contact affectif et fusionnel avec chacun des membres de la descendance Lachast.

Le couple figurait ainsi parmi les millions de personnes atteignant désormais dans bien des pays cet âge symbolique. Tous deux étaient relativement en bonne santé, se trouvant surtout affectés par les chaleurs insoutenables de ces étés

torrides qui n'en finissaient pas de s'allonger.

Marc et Jane avaient deux filles installées dans la région, à moins d'une heure de voiture, cinq petits enfants, et huit arrière-petits-enfants. De quoi donner le tournis aux centenaires qui souvent confondaient les uns et les autres et leur donnaient avec une facilité déconcertante des noms déformés, amputés ou rallongés au gré de la fantaisie de leur mémoire, ce qui fournissait à tous une source inépuisable de plaisanteries.

Pour l'heure, seuls les cousins Léo et Célia étaient présents.

Léo, l'aîné des petits enfants, grand gaillard charmeur, avait monté avec un ami une entreprise de rénovation et d'entretien de maisons. Il aimait créer des espaces verts en associant les formes, couleurs et dénivelés de manière que l'on s'y sente comme dans un Éden. Il habitait à l'entrée du village, dans une maison construite en pierres du pays, et dont il avait dessiné les plans lui-même.

Célia, au physique de femme épanouie, avait pleinement réalisé son rêve en devenant architecte des Bâtiments de France. Elle avait participé à la rénovation de nombreux monuments dans tout le pays. Habitante à Uzès, elle avait aménagé dans l'une de ces maisons moyenâgeuse, agrandies et embellies au fil des siècles, notamment pendant l'ère Napoléonienne.

*

Après le repas, Mamette, – c'est ainsi que les enfants appelaient Jane – et Papé s'installèrent pour la soirée dans leur fauteuil du coin salon.

Le bulletin météo de la télé prévoyait du beau temps pour les jours à venir et annonçait trente-deux degrés pour le lendemain, trois octobre.

On s'était habitué à ces chaleurs élevées, à des saisons douteuses, aux situations aussi brutales que dévastatrices, et des températures de quarante-cinq dans le Midi, comme à Nîmes cet été, en juillet et août. Cette chaleur, exempte de courant d'air, n'était pas supportable dans la journée pour la plupart des activités. Les travaux publics, les chantiers du bâtiment, les agriculteurs, tous les métiers exposés aux rayons du soleil, privilégiaient des horaires de nuit, commençant généralement vers deux ou trois heures et se terminant en milieu de matinée. Les commerces, les bureaux s'étaient adaptés à ce genre d'horaire dans le but de moins utiliser la climatisation.

Marc et Jane s'étaient efforcés de respecter les recommandations des autorités concernant l'aménagement de leur maison. Ils avaient renforcé l'isolation des murs, du plafond, du plancher, remplacé les volets existants par des menuiseries hautement isolantes, végétalisé les parois les plus exposées au soleil. Leur

matériel de climatisation faisait partie des modernes éléments à faible consommation d'électricité. La journée, ils ne laissent entrer qu'un minimum de lumière par une ouverture nord, et la clim était utilisée de façon à obtenir une température ambiante avoisinant les vingt-sept degrés, pas moins.

Bien entendu, la maison était équipée de sa propre production d'électricité par panneaux photovoltaïques, comme la quasi-totalité des habitations individuelles ou collectives. Ainsi, le couple bénéficiait d'un logement confortable, économique, et consommant modérément sur le réseau public d'électricité.

Marc s'inquiétait de la santé des oliviers confrontés à ces trop longues périodes de fournaises sèches :

— Il faudra quand même que j'aie vu comment sont les olives. Elles ont manqué d'eau et ça ne s'arrange pas.

— Tu ne peux pas rester tranquille ? Avec cette chaleur, c'est bon pour attraper une insolation. Que Léo te conduise au moins !

— Mais oui, mais oui ! Nous irons « à la fraîche », le matin de bonne heure. Et puis qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive, à mon âge ?

— Gna, gna, gna, gna, gna !

À la retraite, Marc avait entretenu quelques oliviers pour le plus grand plaisir de la famille et de clients assidus tant l'huile produite sur ces terres maigres était fameuse pourvu que l'on y mette de la passion et des procédés naturels. Mais depuis une quinzaine d'années le vieil oléiculteur se bornait à conseiller les plus jeunes sur la pratique de ce métier délicat et exigeant.

Ce matin, il n'avait pas résisté au plaisir de parcourir une nouvelle fois les parcelles, après avoir réquisitionné Léo pour la circonstance. Ils débranchèrent la prise du véhicule utilitaire électrique, s'installèrent à bord et, Léo conduisant, partirent visiter l'oliveraie répartie sur quatre sites autour du village.

Terremas, au Moyen Âge, était composé de trois fermes isolées, complétées au fil du temps par diverses habitations modestes et constructions agricoles. Ce n'est que vers mille huit cents que la rue prit son apparence définitive avec des demeures de plus grande taille, des arrière-cours, des aires de battage du blé alternant avec les terres cultivées. L'élevage ovin, bovin, la polyculture et le ver à soie avaient rendu la région prospère et le hameau compta près de deux cents âmes au dix-neuvième. Il comprenait des cafés ou tabacs et une petite épicerie où les habitants venaient chercher à la fois le contact du voisin et quelques denrées nécessaires au quotidien. Le village vivait dans une sorte d'autarcie centrée sur la terre, quand bien même fut-elle maigre et de peu de rendement.

Puis on assista à l'exode de la jeunesse, attirée par une vie plus facile et

confortable à la ville. L'ère industrielle vidait les campagnes. Au village, la population descendit au milieu du vingtième siècle à une dizaine de résidents, pour revenir au niveau d'une centaine au début des années deux mille. Mais on ne vivait plus du terroir, il y avait là des retraités, des résidences secondaires, du tourisme, des jeunes travaillant ailleurs dans les villes. Seule, une dernière famille d'éleveurs restait accrochée au travail du sol.

Depuis le réchauffement du climat, les sécheresses consécutives, émaillées d'incendies destructeurs, avaient fait évoluer l'ensemble de la végétation vers ce qui ressemblait plus à une steppe arbustive qu'une campagne cévenole. Certes, des chênes blancs ou verts, qui couvraient jadis l'ensemble des vallonnements, subsistaient, groupés en plaques, bosquets, creux près des ruisseaux, aux endroits que les feux avaient épargnés. La physionomie de la nature avait peu à peu changé, favorisant les arbres capables de résister au manque d'eau, comme l'acacia, l'érable, le pin, le laurier-tin, les cades et genévriers, et de vastes zones maigres voyaient le rocher affleurer partout. Les tilleuls, marronniers, micocouliers ou chênes des abords des maisons avaient fini par dépérir et perdre leur superbe d'antan.

Sitôt arrivé dans le premier lopin, Marc ne put que constater ce qu'il redoutait. Les arbres situés dans les parties hautes, où la couche de terre recouvrant le rocher était la moins généreuse, avaient perdu la moitié de leurs feuilles et les rameaux terminaux ne pouvaient plus nourrir les olives qui se desséchaient. Dans les vallonnements de ce pays de garrigues, chaque parcelle était en pente et le travail du sol tout au long des siècles avait fait glisser la terre vers le bas. C'est pourquoi les arbres des parties basses avaient mieux résisté grâce aux racines s'enfonçant profondément dans le sol.

À la vue des olives desséchées, Marc éprouva un sentiment d'impuissance.

— Regarde ! Tout n'est pas perdu, ici c'est vert, on les maintiendra en bon état, mais pour ceux-là on verra. Si on les garde il faudra enlever tout ce bois mort et repartir sur des pousses intactes.

Une année de grande sécheresse obligeait les oléiculteurs à pratiquer une taille sévère et compliquée pour éliminer les rameaux atteints. Après ces violences, les arbres souffraient pendant deux ou trois ans, compromettant toute production, et cette convalescence exigeait qu'une nouvelle période sèche ne survienne pas immédiatement.

Depuis les années deux mille vingt, Marc avait choisi d'abandonner un certain nombre d'arbres ou les avait donnés pour être transplanté devant les maisons de parents ou voisins, là où ils trouveraient une meilleure terre et quelques apports

d'humidité.

En ces contrées cévenoles où se pratiquaient encore l'élevage de chèvres et la polyculture, les usages avaient évolué pour s'adapter à la raréfaction de l'eau. On semait des céréales plus résistantes, le sarrasin, le quinoa, le sorgho. Les récoltes fourragères s'opéraient plus tôt au printemps ou tard l'automne. On voyait arriver la saison des pluies peu après l'été, et les hivers devenaient secs. Il fallait s'habituer à la vue désespérante des terrains crevassés et de la végétation de couleur ocre criant sa détresse.

En milieu de matinée, Jane guettait le retour de la voiture.

— Je commençais à m'inquiéter ! Vous avez vu l'heure ? Ce n'est pas raisonnable par cette chaleur !

— Mamette ! Les olives ont souffert, on dirait des noyaux par endroits, annonça Léo.

— On aura la moitié de la récolte, tout au plus, dans les bas-fonds, annonça Papé.

— Eh bien, ce ne sera pas la fin du monde. Il y a des gens qui souffrent plus que ces quatre oliviers !

C'était une évidence. Marc savait qu'une telle répartition était imparable. Mais tout de même, il s'agissait de ses oliviers...

À l'heure de la sieste, Marc pensait aux situations très difficiles que vivaient des populations de par le monde et que le réchauffement de la terre aggravait de façon implacable. En France, on avait pu réagir, mais dans bien des endroits, depuis plusieurs décennies, des humains souffraient et mourraient faute de possibilités d'adaptation.

Dans la semi-inconscience préluant au sommeil, Marc voyait les... zones subtropicales, désertification... pays du grand nord, fonte accélérée... croissances industrielles, pollution... l'humanité...

Et il s'endormit pour un court somme réparateur.

Tchad, 2021

À la suite de la civière drapée de blanc et portée par six personnes, le cortège des hommes s'avança lentement sur l'espace dégagé entre le village et le cimetière. Les femmes et les enfants se tenaient à l'écart et pourraient venir se recueillir une fois la mise en terre terminée.

Le haut du défunt fut découvert et chacun lui rendit un dernier hommage. L'imam dit les prières, puis le corps fut déposé dans la tombe, à même la terre, la tête tournée vers La Mecque.

Abdramane Qarssiane était décédé la veille au soir, à cinquante-quatre ans, d'un ultime accès de paludisme, dans son village de Qatrat ma'. Il laissait deux épouses, sept enfants, et d'innombrables parents et amis.

Sa première femme, Sadia, âgée de trente-neuf ans, lui avait donné un fils, Demba, deux filles, Inès et Louna, et enfin le benjamin nommé Hamidou.

En secondes noces, Lina fut épousée plus tardivement, alors qu'elle n'avait pas seize ans quand ses parents, voisins d'Abdramane, firent partie des dizaines de morts générés par une épidémie de choléra s'étant inexorablement développée lors d'une transhumance. Bien que sa sœur et elle-même aient reçu, en tant qu'héritières, du bétail, un peu de terre et la case familiale, elles étaient totalement désemparées, incapables de s'occuper seules de l'élevage. Lina devint ainsi la deuxième femme d'Abdramane.

À vingt-quatre ans, elle était mère d'Inaya, Amir et Sohan.

Le deuil dura trois jours pendant lesquels les proches reçurent les condoléances des personnes qui habitaient loin ou qui n'avaient pas été présents aux obsèques. La famille fut étroitement soutenue par les voisins, moralement, mais aussi dans les tâches quotidiennes de la maison. On égrenait les prières tout au long de la journée.

Pendant les quarante jours qui suivirent, la famille se retrouva souvent au cimetière. Une ancienne croyance tenace dans les esprits voulait que l'âme du défunt soit encore présente pendant ce laps de temps avant de passer dans l'au-delà. Le quarantième jour on organisa un grand repas réunissant la famille et la communauté villageoise.

Selon les recommandations du Coran, les veuves, pendant quatre mois et dix jours, restèrent autant que possible dans la maison, ne portèrent pas de toilette voyante ni de bijoux. On ne pouvait pas les demander en mariage pendant ce

délai, qui permettait notamment de savoir si elles étaient enceintes.

Sadia était une belle femme, mince, grande, au port de tête altier, et lorsqu'elle souriait, bien des hommes se sentaient attirés par son irrésistible charme. Les années de labeur et les privations avaient bien creusé d'innombrables petites rides sur la peau couleur ambre de son visage et de ses mains, mais sa bonne humeur était constante et appréciée de tous.

Debout avant l'aube, elle était la dernière couchée, à la nuit noire. Il fallait s'occuper de la case, préparer le repas de son mari, puis celui des enfants, organiser leurs occupations de la journée, soigner le jardin, confectionner le déjeuner qu'une fille apporterait au père dans les champs. Parfois, elle y allait elle-même pour aider son mari une heure ou deux. Et l'après-midi ça recommençait, le jardin, laver les enfants, leur faire lire le Coran, cuisiner, tenir la case impeccable.

Elle avait aimé profondément son mari.

L'arrivée de Lina avait procuré à Sadia un immense sentiment de frustration. Leur foyer était établi depuis une quinzaine d'années, elle avait mis au monde leurs trois premiers enfants et était enceinte du quatrième.

Sadia savait que c'était un très beau geste de la part de son mari, qu'il obéissait ainsi à la préconisation de générosité dictée par la religion. La règle coranique voulait qu'une femme en âge de procréer ne soit pas laissée dans le célibat ou le veuvage.

Malgré tout, sa liberté se réduisait, elle devait inclure la nouvelle venue dans la cellule familiale, et surtout partager son mari. Puis, au fil du temps, Sadia s'était prise peu à peu d'affection pour cette petite sœur et une certaine complicité les unit.

Sachant qu'elle n'avait pas le pouvoir de choisir son destin, Lina fut obéissante et s'intégra du mieux qu'elle put au sein de la communauté en se montrant respectueuse de tout ce qu'avait construit son aînée et ne rechignant pas devant les corvées et l'ensemble des tâches ménagères.

Après ses trois grossesses, Lina était devenue une femme accomplie, d'un physique agréable en dépit d'une silhouette pleine de rondeurs. Elle se passionnait pour les enfants, qui l'adoraient, s'occupant de leur éducation et jouant souvent avec eux.

Un nouvel équilibre s'était ainsi établi, contribuant à perpétuer le bonheur dans la maison. Dans le village et les environs, on citait en exemple la joie de vivre qui émanait du foyer d'Abdramane.

Demba, le fils aîné de Sadia, allait sur ses dix-neuf ans. Comme sa mère il

était grand et il émanait de sa personne une sorte de charisme naturel que les autres respectaient. Il avait cette intelligence qui met en avant la logique en toute chose, et il n'hésitait pas à remettre en question la connaissance qu'il avait des coutumes, à se méfier des acquis ancestraux. Il recherchait de façon spontanée à améliorer les outils, les procédés de culture, l'élevage, l'habitat familial. Ses mains adroites n'étaient que le prolongement de son esprit inventif. Il connaissait maintenant le métier d'éleveur agriculteur aussi bien que l'avait connu son père. Il était prêt à prendre sa place à la tête de la famille, ce qui s'imposait de façon naturelle, mais il restait attiré par une soif de connaissances plus générales et aurait volontiers poursuivi des études à la ville.

Les cadettes Ines et Louna étaient la joie de vivre même, des tourbillons d'entrain, d'énergie, de folie.

Inès avait dix-sept ans et la beauté de son âge. Son teint d'ébène était rehaussé par les tons éclatants de sa gandoura multicolore. Elle était promise à un éleveur du voisinage dont elle venait de faire connaissance.

À quinze ans, Louna montrait les formes d'une femme plus mûre. Les garçons recherchaient sa présence et elle devait constamment tempérer leurs avances.

Hamidou avait tout d'une tête brûlée. À onze ans, il devait tester tout ce qu'il approchait, remettant souvent en cause l'autorité des parents. Il s'éloignait du village, parfois plusieurs jours, en compagnie de lurons de son âge, cherchant à se rapprocher des bourgs à la recherche de quelque mauvais coup.

Les adolescents trouvaient de moins en moins leur place dans cette vie austère d'éleveur. Ils se sentaient attirés par la ville et les progrès techniques tels que le téléphone portable ou la moto, d'autant plus facilement que les années sèches devenues fréquentes apportaient leurs lots de privations. En constante augmentation, des bandes de ces gamins errants, aux abords des villes, pratiquaient la rapine ou s'adonnaient à la drogue.

Inaya, huit ans, la première fille de Lina, était très réservée. Ayant hérité des traits de caractère de son père, elle parlait peu, mais suivait assidûment les leçons de lecture du Coran dispensées par sa mère.

Dans ces contrées isolées, les enfants devaient souvent parcourir de grandes distances pour se rendre à l'école. De plus, malgré les efforts déployés par le gouvernement pour instaurer des lieux de formation, les parents jugeaient que les jeunes avaient plus à apprendre auprès du bétail et des travaux quotidiens, qu'à suivre des cours qui ne leur serviraient pas dans la vie. L'étude du Coran devait largement suffire.

Les filles étaient moins scolarisées que les garçons en raison des mariages précoces, généralement à partir de treize ans, mais aussi par peur de l'insécurité

le long du trajet vers l'école lointaine, ou encore de grossesses non désirées. De plus, à l'image de leur mère qui était la cheville ouvrière de la communauté, elles étaient très sollicitées pour les tâches ménagères.

Les garçons, Amir et Sohan, cinq et quatre ans, étaient très ressemblants, à tel point qu'on les prenait parfois pour des jumeaux. Ils se chahutaient continuellement et prenaient un malin plaisir à faire réagir les grands. Ils se faisaient rabrouer voire punir par tous les membres de la famille, ce qui ne les empêchait pas de continuer en douce leurs pitreries.

Trois ans auparavant, l'année de la grande sécheresse, Lina avait mis au monde une fille qui ne survécut pas, tant les rationnements furent drastiques. La mère n'ayant plus de lait, la petite dépérit rapidement et une fièvre l'emporta.

*

Le hameau de Qatrat ma' comprenait moins d'une dizaine de maisons constituées de vastes cases circulaires traditionnelles en armature bois, torchis et toit de paille. Construites autour d'une place centrale où l'on pouvait parquer du bétail, les habitations étaient prolongées vers l'extérieur d'un enclos délimité par une haie d'épineux.

Les logements rectangulaires, en briques, à plusieurs pièces, étaient de plus en plus prisés au Tchad, mais dans les endroits perdus du Sahel, on préférait conserver l'usage des cases ancestrales, plus faciles à construire avec les matériaux locaux.

Alentour, le paysage était celui d'une contrée semi-désertique relativement plate. La terre ingrate et le sable étaient parsemés d'arbres ou d'arbustes épineux du genre acacia ou moringa, dont les feuilles, de petite taille, « économisaient » l'eau, et les racines se développaient jusqu'à aller chercher l'humidité en profondeur.

Le soleil de début juin régnait en maître en infligeant des températures de trente degrés la nuit et quarante-cinq la journée, la période la plus chaude étant passée, en avril, avec un record de cinquante-deux Celsius.

Les zones cultivées, une trentaine d'hectares, s'étendaient à l'est du village, autour d'une dépression se transformant en mare aux premières pluies de fin d'été.

*

Pour Sadia et Lina, la période de veuvage avait touché à sa fin, aussi allait-il être temps d'envisager l'avenir sous l'angle de la recomposition familiale éventuelle, liée par ailleurs à la situation économique.

L'héritage d'Abdramane se composait de trente-sept têtes de gros bétail, zébus, bœufs, moutons, chèvres, ânes, et d'une vingtaine d'animaux de basse-cour, poules, canards, lapins.

Il laissait en outre l'habitation, flanquée d'une case plus petite, de trois greniers, et au-delà de l'aire de parcage des animaux, de deux hectares et demi de terre cultivable.

Si l'on se référait au Coran, les épouses avaient droit à un huitième de l'ensemble, les enfants au reste, sachant qu'un garçon recevait le double d'une fille.

Aucun prétendant ne s'était manifesté. Intégrer en son foyer une épouse avec trois ou quatre enfants était difficile au vu des rendements moindres et des pertes en bétails infligés par les aléas climatiques. Par ailleurs, disloquer une famille qui pouvait continuer à vivre de ses biens et de sa propre main-d'œuvre n'était pas souhaitable.

Il fut donc décidé à ne rien changer aux habitudes. Demba, le fils aîné prendrait la place qu'occupait son père dans la conduite de l'exploitation.

La saison sèche s'achevait. À la mi-juin, on attendait avec impatience les pluies de l'été qui permettraient de semer les céréales, mil, sorgho, pâtures et de mettre en production le potager.

Devant la case, à l'ombre du grand figuier, sous la chaleur accablante, la famille prenait son repas. La nourriture était souvent composée de bouillie de mil, sucrée puis relevée de piment et de lait fermenté. Pour changer, certains jours, on consommait du manioc, des légumineuses, et la viande séchée agrémentait l'ordinaire de temps en temps.

Sadia s'inquiéta auprès de Demba :

— Ou en est-on du fourrage pour les bêtes ?

— Encore un jour ou deux et ce sera fini. Pourtant les ânes et les chèvres sont nourris à la paille depuis fin avril. Maintenant il va falloir tenir ce régime et espérer qu'il pleuve bientôt.

— On devra acheter des bottes de foin, comme l'année de la grande sécheresse ? s'enquit Lina qui voyait bien que les finances ne permettraient pas d'aller bien loin.

— Peut-être pas, répondit Demba. Hamidou, tu feras pâturer en bordure du grand champ où il reste des chaumes, puis du côté de Rigneg dans les herbes sèches.

Hamidou ne l'entendait pas de cette oreille, car il avait rendez-vous avec ses amis vagabonds.

— C'est toujours moi ! En plus le matin, je vais chercher l'eau, c'est pas

rigolo !

— Tu es un homme, tu t'occupes du bétail, un point c'est tout ! coupa Demba sur un ton qui n'admettait aucune réplique et qui montrait bien qu'il avait pris en main le destin familial.

Sadia égreña sur un ton fataliste :

— Les bêtes vont maigrir, les bœufs surtout. Si ça dure, on sera obligés de vendre.

— On a vu pire, répondit le fils aîné. Il finira bien par pleuvoir un jour. Si Dieu le veut !

Personne n'en parla, mais tous savaient qu'à partir de maintenant, on n'allait faire qu'un repas par jour.

*

Alors que les couleurs rosissaient sous les rayons du soleil levant, Inès et Louna faisaient trotter leurs ânes en direction du puits d'eau potable distant de près de deux kilomètres. Elles avaient été chargées de la corvée d'eau car Hamidou devait garder le troupeau aux alentours du village dans la nature grésillante de sécheresse.

Ines laissa filer le seau à l'extrémité de la corde jusqu'à atteindre l'eau. Elle s'étonna de devoir dévider plus de longueur que la dernière fois. Le niveau de la nappe baissait inexorablement.

Les filles remplirent leurs bidons en plastique et les installèrent dans des sortes de paniers, de part et d'autre du dos des animaux, avant d'effectuer le chemin du retour à pas plus mesurés.

Les villages, trop pauvres, ne pouvaient financer de grands forages. L'état et les associations en avaient installé un peu partout, mais Qatrat ma' se trouvait trop loin de ceux-ci.

Toutefois, la partie basse de la cuvette jouxtant les maisons était pourvue d'un forage peu profond, équipé d'un moteur à essence, permettant ainsi d'abreuver les animaux en période sèche.

Malheureusement, l'eau de cette nappe souterraine était de qualité douteuse, car les lieux n'étaient pas protégés des déjections animales et des défécations humaines qui se faisaient à l'air libre. De plus, sa capacité était limitée et n'aurait pas suffi à l'irrigation de jardins.

Hamidou s'ennuyait dans l'immensité de la steppe aux mille arbustes. Hormis les deux ânes et une vache blessée au pâturon, il avait emmené la totalité des

animaux de la famille. Chaque espèce faisait de son mieux pour tirer parti de la végétation.

Les zébus et les bœufs Kouri emportaient les graminées sèches à grands coups de langues, les moutons rasaient les herbes plus courtes tandis que les chèvres n'hésitaient pas à se cabrer sur les arbustes, même épineux, pour en brouter les petites feuilles.

Pendant la période où l'herbe était abondante, les cheptels regroupés pâturaient librement. Ils étaient ramenés le soir par les jeunes et enfermés dans les enclos, protégés ainsi d'éventuels prédateurs tels que la hyène ou quelque félin. Lors de la saison sèche, la conduite de troupeaux moins importants permettait une plus grande réactivité dans la quête de nourriture.

Le troupeau que gardait Hamidou constituait près de la moitié du revenu familial. Les bêtes adultes étaient vendues sur pied au marché de Khardjour. Une partie du gain permettait de reconstituer le cheptel par l'achat de jeunes. La plupart des ventes avaient lieu en mars, avril et mai, période sèche et chaude précédant les temps plus humides.

Après les pluies, une fois par semaine, on vendait au marché la production agricole en cours, céréales, légumineuses, oléagineux, et dans une moindre mesure, des produits laitiers. Les greniers et fenils étaient alors remplis en prévision de la prochaine sécheresse, aussi bien pour l'alimentation des humains que celle des animaux.

L'autoconsommation était largement utilisée grâce à la basse-cour, au maraîchage, aux produits laitiers, aux céréales et oléagineux.

Depuis la mi-journée, Hamidou observait l'horizon sud qui s'ornait de nuages blancs lumineux et cotonneux. Ils prenaient progressivement de l'ampleur au fil des heures jusqu'à envahir le ciel tout entier.

La saison des pluies allait commencer.

Le garçon orienta lentement ses bêtes en direction du village. Il savait que les orages pouvaient survenir brutalement et paniquer le troupeau qui devenait alors incontrôlable.

Une colonne de gros cumulonimbus se formait vers le sud-ouest, s'élevait, s'élargissait, et, plus inquiétant, virait au gris en assombrissant la lumière environnante.

Hamidou forçait l'allure quand il aperçut Demba et ses grandes sœurs venir à sa rencontre. Le premier éclair zébra le ciel maintenant presque noir, et le tonnerre gronda si fort qu'instinctivement le garçon rentra la tête dans les

épaules.

— Il faut rentrer, vite ! Cours devant, elles te suivront, on va les pousser derrière ! hurla Demba en laissant passer le troupeau devant lui.

Ils atteignirent l'enclos alors qu'un autre coup de tonnerre retentissait et que de larges gouttes commençaient à s'écraser un peu partout. Ils n'eurent que le temps de se réunir dans la case, à peine mouillés.

On aurait dit que les éléments étaient de connivence pour se déchaîner furieusement.

Les éclairs donnaient des illuminations et le tonnerre des craquements continus, assourdissants.

Des bourrasques tourbillonnaient violemment, soulevant des nuages de poussière. Des objets légers voyageaient dans tout le village. Les arbres étaient en proie à des sortes de convulsions hystériques.

Et enfin la pluie torrentielle s'abattit sur terre dans un ronflement continu comparable à un train passant tout près à grande vitesse.

En cinq minutes le sol fut inondé. L'eau cherchait les points les plus bas, mais en l'absence de relief marquant, elle se contenta de dériver lentement vers une zone qui finirait par la conduire à la mare. Les gouttes drues crevaient la surface en éclaboussant alentour. Le vent créait une sorte d'atomisation qui empêchait de voir à plus de dix mètres.

Après une quinzaine de minutes le vent devint moins dévastateur et finit par se calmer. Les éclairs se firent moins intenses, les coups de tonnerre s'éloignèrent. Seules les gouttes s'abattaient encore serrées et bruyantes.

L'atmosphère s'éclaircit progressivement, puis la force de la pluie diminua et tandis que l'air redevenait calme et limpide, un rayon de soleil couchant troua les nuages. On put alors admirer un superbe arc-en-ciel sur le fond gris de l'orage s'éloignant.

À l'entrée de la case, les diverses casseroles et calebasses installées à la hâte avaient recueilli environ quinze millimètres d'eau.

Demba, marchant dans la boue et évitant les innombrables flaques, se dirigea en compagnie de la plupart des voisins vers la mare pour évaluer le gain de cette première pluie.

La dépression était à moitié remplie, sur une surface de trente ares environ. L'étendue liquide était boueuse, d'une couleur café au lait. Des feuilles, brindilles, papiers et autres détritiques flottaient un peu partout. L'eau s'écoulait encore en de multiples rigoles creusées spontanément.

Les hommes firent le bilan avec réalisme. Le chef du village, dont la barbe

blanche semblait sortir de son visage entre chéchia et gandoura, résuma la situation avec sagesse :

— Dieu nous a envoyé cette pluie pour que nous puissions préparer les semailles dès demain.

— Sur les quelques champs labourés, ça pourra se faire après un travail de surface, reprit Demba.

— Moi qui n'ai pas travaillé en profondeur, je vais attendre une journée que la terre soit ressuyée, émit un autre paysan.

— Et après tu auras intérêt à faire vite, ça sèche tout de suite.

— Espérons que Dieu nous envoie des pluies moins fortes et plus fréquentes.

— On est déjà mi-juin, il y a trois semaines qu'on aurait dû commencer.

De fait, le maraîchage pourrait donner dans quelques semaines, pour les céréales, il faudrait attendre plusieurs mois.

Le temps de la soudure était cette période pouvant aller d'avril à septembre, après l'épuisement des réserves et dans l'attente des prochaines récoltes.

Les animaux, quant à eux, allaient trouver dans la quinzaine à venir une herbe reverdie.

*

En juin, il plut quatre fois et l'on enregistra vingt-cinq millimètres.

Les travailleurs hommes et femmes s'activaient sur les terrains de manière que les champs soient apprêtés le plus rapidement possible.

Demba, ses deux sœurs et Hamidou, sarclèrent pendant un jour et demi sur la parcelle ayant pu être labourée courant mai. Ils s'acharnèrent, côte à côte, à remuer la terre à la houe sur une dizaine de centimètres de profondeur, éliminant ainsi les mauvaises herbes. Puis, tandis que Louna et Hamidou semailles à la volée les graines soigneusement conservées de la précédente récolte, Demba attela les bœufs à la charrue pour labourer la pièce contiguë. Inès conduisait l'attelage le long des sillons tandis que son aîné réglait la profondeur du soc en s'agrippant aux mancherons.

De leur côté, Sadia et Lina semailles ou plantaient le plus possible de légumes, à même le sol pour les plus résistants à la sécheresse, dans des sacs pour les plus fragiles.

Pendant trois ou quatre semaines, les travaux d'ensemencement des champs et de mise en production du potager se poursuivirent.

Le mois de juillet apporta quarante-six millimètres, et août cinquante-trois. La saison des pluies allait vers sa fin.

Les précipitations diminuaient d'une année sur l'autre, atteignant bien souvent à peine la moitié de ce qu'elles étaient il y a une cinquantaine d'années et visiblement le phénomène s'accroissait ces derniers temps.

Bien que l'on puisse consommer des légumes à croissance rapide, les greniers étaient vides, les basses-cours décimées, la nourriture manquait cruellement ainsi que l'argent qui aurait permis de s'en procurer. Les éleveurs étaient réduits à vendre du bétail ou à sacrifier des moutons, ce qui diminuait le cheptel et compromettait l'avenir. Lors de la grande sécheresse, des organisations internationales et le gouvernement avaient été contraints, pour diminuer la malnutrition, de distribuer des liquidités aux plus démunis.

Début juillet, Samir et son frère, le petit Sohan, furent pris de coliques et de diarrhées. Ils s'accommodaient mal du régime alimentaire imposé par la disette. Pourtant, Lina n'hésitait pas à se priver pour améliorer un peu leur alimentation. Elle alla emprunter du mil et des laitages aux voisins qui disposaient encore de quelque réserve.

D'autres enfants alentour étaient malades ainsi qu'une jeune fille, Noor, voisine et amie d'Ines et Louna, et qui était enceinte de sept mois.

Le centre de santé en brousse le plus proche se trouvait à Aggara, à une trentaine de kilomètres. Il était donc exclu d'y aller par ses propres moyens. Toutefois le médecin et le personnel organisaient des permanences pour couvrir leur territoire. L'une d'elles se tenant à Ouatang, un village moins éloigné, les mères ou proches des souffrants décidèrent de s'y rendre.

Au matin, les femmes organisèrent une petite caravane formée d'ânes sur lesquels étaient installés les malades, et elles se mirent en route, marchant à côté des animaux.

*

Fin août, les semis et plantations étaient terminés. La température atteignait encore vingt-six degrés la nuit et trente-sept la journée. Le plus difficile à supporter était cette moiteur omniprésente lorsque le vent humide venant du golfe de Guinée poussait les nuages de la mousson sur le pays. On connaissait alors la torture des mouches et moustiques qui devenaient enragés et qu'il était impossible d'éloigner.

La famille avait emblavé presque un hectare de terre en céréales et autant de plantes fourragères. Certaines cultures commençaient à lever. Il suffirait désormais de sarcler pour éliminer les mauvaises herbes et espérer que les pluies, bien qu'amoindries en septembre, favoriseraient la croissance des végétaux.

Les premières récoltes n'auraient lieu qu'en octobre. Il fallait donc tenir jusque-là pour avoir le fruit des premières ventes qui permettraient d'acheter de la nourriture pour les humains, puis de commencer à ensiler pour les animaux en prévision de la période sèche.

Depuis deux mois les villageois subissaient des restrictions. Dans bien des familles on appliquait le régime du repas unique, insuffisant à rassasier les organismes fatigués.

Lors de leur consultation auprès du centre de santé, la jeune Noor et les enfants avaient reçu des soins propres à fournir à leur organisme des éléments essentiels, minéraux, vitamines, iode, etc. On leur avait remis des aliments en sachets à haute valeur nutritive.

Sohan était plus long à se remettre. Son poids restait insuffisant, les diarrhées le reprurent, il se vidait, et pourtant son ventre était anormalement gonflé. En quelques heures la situation s'aggrava, il se mit à avoir de la fièvre, sa respiration devint sifflante et difficile.

Il s'éteint finalement, un matin, après avoir brûlé le peu d'énergie qui restait en lui. Il fut inhumé dans la journée, non loin de son père Abdramane Qarssiane.

À quelques jours de là, ce fut la petite Noor qui commença à ressentir de violentes douleurs au ventre. Son accouchement devait avoir lieu un mois plus tard, fin octobre, mais il semblait que son organisme refusait d'accomplir la tâche jusqu'au son terme et voulait expulser le bébé. Allongée dans sa case, sans autre aide que le soutien moral des femmes du village, elle entama le douloureux travail qui dura toute une nuit et une journée. À bout de forces, fiévreuse, elle finit par enfanter d'un petit corps inerte à jamais.

Épuisée, elle resta prostrée, dans une situation proche du coma, sentant progressivement que ses forces l'abandonnaient. Longtemps après l'expulsion du placenta, un filet de sang coulait lentement entre ses cuisses. À la tombée de la nuit, elle cessa de respirer.

Noor n'avait pas quinze ans.

*

Début novembre, on fit le bilan de la production annuelle. L'herbe avait reverdi dans la steppe. Aussi le troupeau du village pâturait normalement sous la surveillance des enfants.

Partout on rentrait les récoltes, mais il fallait se rendre à l'évidence, elles seraient médiocres, car les plantes n'étaient plus suffisamment nourries ces derniers jours.

Au cours du repas du soir, Demba fit part de sa préoccupation à propos de la météo :

— Il est tombé moitié moins de pluies cette année. Les rendements ne sont pas bons.

— Est-ce qu'on pourra remplir les greniers malgré tout ? s'inquiéta sa mère.

— À peine, et on n'aura pas de surplus à vendre. Le manque viendra plus tôt.

— Notre région n'est plus bonne pour nous. Le désert avance chaque année. Que faut-il faire ?

— Allons à N'Djamena ! Là-bas la vie est plus facile ! suggéra Hamidou qui ne pensait qu'à rejoindre d'autres garnements de son âge.

— Ne dis pas de bêtises, comment veux-tu qu'ils accueillent tout le monde ? repris Demba.

D'ordinaire, les femmes ne prenaient pas part à ce genre de discussion, la conduite des affaires étant l'apanage des hommes. Mais dans la famille, l'aîné se trouvait bien seul, du haut de ses dix-neuf ans, pour gérer et décider.

Aussi Lina prit la parole et tenta d'apporter de la pondération aux propos tenus :

— Allons, ce n'est pas si dramatique. La soudure, c'est pour dans plusieurs mois. Après on verra bien. Pour éviter de vendre du cheptel, Ines, Louna et moi pourrions proposer de faire du ménage ou du jardinage dans les maisons aisées de Ati ou de Oum Adjér.

Sentant la situation sérieuse, les sœurs ne dirent rien, mais on voyait bien que cette perspective ne les ravissait guère.

— L'herbe est toujours verte, constata Ines.

— Plus pour longtemps maintenant. Elle jaunit vers le plateau. Il faudra avancer la date de la transhumance et partir avant la fin du mois. On va en discuter au village.

Sadia se montra rassurante :

— Allons, on tiendra bien jusqu'à la prochaine soudure, si Dieu le veut !

*

Demba marchait en tête non sans quelque fierté. Après son père, c'était lui qui devait désormais conduire son troupeau dans les zones de pâturage du sud de Mongo, dans la province de Guéra, à près de cent cinquante kilomètres.

Les bœufs Kouri aux cornes gigantesques et les zébus, plus modestement armés, allaient en tête dans un concert de mugissements, soulevant un nuage de poussière sur la piste poussiéreuse. Suivaient les quelques moutons, les chèvres et

enfin les ânes qui transportaient les femmes, Sadia, Ines et Louna, juchées chacune au centre d'un incroyable capharnaüm. D'autres baudets n'étaient chargés que de matériel. On distinguait des perches destinées à servir d'armature aux tentes, des récipients de cuisine, calebasses, sacs de provisions, nattes. On avait là toute l'intendance nécessaire aux différents campements journaliers.

Hamidou, monté sur un âne sans matériel, surveillait la progression en veillant à ce qu'aucun animal n'ait des envies d'évasion et que l'allure soit maintenue par tous.

Il avait été décidé que Lina, Inaya et Samir resteraient au village pour s'occuper de la basse-cour et des rares plantes de jardin qui s'adaptaient à la sécheresse et qui contribueraient à leur nourriture.

Les produits laitiers leur seraient fournis par deux vieilles chèvres laissées sur place qu'il faudrait emmener brouter de maigres pousses pour éviter d'entamer la réserve de foin.

Le modeste troupeau des Qarssiane et ceux du village faisaient partie d'une longue file hétéroclite d'humains et d'animaux aux tons bariolés. La chaleur et la poussière rendaient la progression difficile.

L'itinéraire avait été établi en commun au cours d'un rassemblement des villages du canton. Il dépendait en premier lieu de la succession de points d'eau, régulièrement espacés et qui constitueraient les étapes, sachant qu'une vingtaine de kilomètres pouvaient être franchis chaque jour.

Bon nombre de ces endroits avaient été aménagés précisément pour constituer un itinéraire de transhumance qui n'empiéterait pas sur les propres points d'eau des autochtones, ce qui pouvait être source de conflits. La plupart de ces abreuvoirs étaient constitués de mares, permanentes ou temporaires, qui présentaient l'avantage par rapport aux puits de pouvoir faire désalterer les bêtes simultanément, d'où un gain de temps et une gestion facilitée du mouvement des différents troupeaux.

La direction suivie était celle du sud. Après les étapes prévues à Baqaria, Djomba, Auad, Namer, Ziguèque, il faudrait traverser à gué le fleuve Batha, ce qui ne devrait pas poser de problème, car les précipitations avaient été modérées sur les contrées où il prenait sa source. Ces précieux renseignements étaient fournis à la colonne par les éclaireurs montés à dos de chameau, ou, plus récemment, sur des motos sans âge.

Le Batha était un fleuve saisonnier. Tari à la saison sèche, il reprenait son lit pendant les pluies, pour se perdre dans le lac Fitri. La gigantesque cuvette du Tchad était alors alimentée par ces cours d'eau temporaires prenant leur source

dans les reliefs avoisinants comme les montagnes du Ouaddaï.

En fin de journée, quand on atteignait le point d'eau, les bêtes se précipitaient pour s'abreuver, aussi fallait-il que Demba, aidé de Hamidou les retiennent quelques centaines de mètres avant au cas où la mare serait trop fréquentée. Tandis que les hommes organisaient l'abreuvement, les femmes se dirigeaient à proximité de la zone choisie pour passer la nuit. Elles se mettaient aussitôt en devoir de monter la case. Après avoir fiché au sol les perches et les avoir liées entre elles, il suffisait de les recouvrir d'herbe sèche de façon rudimentaire. Puis elles préparaient le repas du soir avec la nourriture emportée ou achetée en cours de route au gré des marchés rencontrés.

Lorsque l'accès à l'eau était un puits, Ines et Louna s'échinaient à remonter les quantités nécessaires à abreuver les bêtes.

Un jour, devant un puits, Hamidou faisait approcher son troupeau tandis qu'un autre élevage tentait de s'immiscer alors qu'il était arrivé en seconde position. Le garçon se révolta violemment :

— Espèce d'âne ! Tu vois bien que j'étais là avant ! Retiens tes bêtes ou tu auras affaire à moi !

— Va manger de la merde ! C'est à toi de reculer !

— Tu n'es que le père des odeurs puantes !

— Fils de chien !

Hamidou s'empara de son bâton et marcha sur l'ennemi :

— Que Dieu te prenne l'âme ! Et il asséna un coup que l'autre dévia au dernier moment.

— Je vais te faire embrasser mon cul ! Hurla l'agressé en culbutant Hamidou dans la boue. Puis ce ne fut qu'une succession de coups de poing ou de pieds qui se perdaient la plupart du temps dans le vide.

Pendant ce temps, les bovins, ovins et caprins des deux camps défilaient à l'abreuvoir dont les femmes, Ines, Louna, la mère et la sœur du délinquant remplissaient inlassablement les auges en pouffant de rire.

Quand Demba et le père du fraudeur revinrent, ils séparèrent les belligérants de quelques coups de pied bien placés dans la partie la plus charnue de leur anatomie, puis il fallut trier les troupeaux, chacun emmenant ses bêtes, une à une, vers son campement.

*

Les étapes se succédant, le paysage changeait progressivement. De la steppe arbustive à épineux, on était passé à une savane plus productive en graminées, et

ce serait bientôt les plaines boisées, alternant avec des pâturages de décrue très riches en herbe.

On pouvait constater que la pratique de l'élevage était moins courante au profit d'une agriculture exigeante en eau, mil, sorgho repiqué, maïs, riz, manioc, ainsi que du maraîchage.

Aux environs de Mongo, dans la province du Guéra, le couloir de transhumance se transformait en plusieurs pistes plus ou moins marquées, car chaque unité de village ou même chaque famille retrouvait ses propres alliances parmi les agriculteurs et donc ses lieux de pâturages.

Par une matinée chaude et ensoleillée, Demba était occupé à administrer un vermifuge à base d'ail à une vache maigre infestée de parasites, quand trois agriculteurs armés vinrent l'interpeller :

— Que la paix soit sur vous

— Et aussi sur vous !

— Nous venons vous voir parce que nos champs de sorgho ont été dévastés par vos bêtes, lancèrent-ils sur un ton sec dont on sentait qu'il pouvait s'envenimer rapidement.

— Vous m'en voyez désolé. Allons voir les bêtes si vous voulez bien. C'est mon frère qui les garde. Nous verrons aussi les dégâts.

Hamidou veillait à ce que le cheptel reste sur l'aire de pacage choisie. Il affirma ne pas avoir bougé de l'endroit depuis le matin. Tous se rendirent sur les lieux du délit. Il fallut pour cela parcourir plusieurs centaines de mètres en direction du nord, par où étaient arrivés les troupeaux du village la veille.

— Ça s'est produit hier, à votre arrivée, confirma un plaignant.

Demba se souvint qu'il avait fallu contenir le troupeau à cet endroit en raison d'une attente pour le tour d'abreuvement. Il n'y avait aucun doute, seules les bêtes de la famille se trouvaient là.

Elles avaient échappé à la surveillance de Hamidou, venu au niveau de la mare, et des femmes, qui s'étaient dirigées vers le lieu du campement. Le groupe parcourut les parcelles en cause. La récolte était piétinée et un grand nombre d'épis avaient carrément été consommés par les vaches. On pouvait estimer les pertes à un quart de la production.

Le plaignant interrogea :

— Pourquoi venez-vous si tôt ? Vous avez un mois d'avance, nos récoltes ne sont pas rentrées et en plus, vous ne pourrez pas pâturer sur les chaumes comme d'habitude !

— Il nous est impossible de rester plus longtemps chez nous. Il n'a pas plu depuis septembre. Nos récoltes ne sont pas complètes et de mauvaise qualité.

Trouver des lieux de pâture est vital pour nous. Je suis sincèrement désolé pour le sorgho. Nous avons peu d'argent, mais je peux vous dédommager en bétail.

L'atmosphère se détendit et lorsque le montant du préjudice fut évalué à deux moutons, toute animosité avait disparu.

Rassuré, Demba préférait les voir s'éloigner l'arme à l'épaule. Il se rendit compte alors qu'il pouvait être une proie facile face à des malveillants. Bien qu'il répugnât à recourir à ce procédé, il songea à se procurer lui-même un fusil, comme il l'avait vu faire à bon nombre d'hommes de son village et des villages avoisinants.

Demba prenait conscience qu'on était là en présence d'un problème essentiel auquel il serait très difficile d'apporter une solution satisfaisante. Il entrevoyait déjà les points cruciaux qu'il faudrait faire évoluer.

D'ordinaire, et en vertu d'accords ancestraux, le bétail occupait les terres récoltées, ce qui contribuait à les nettoyer et apportait de la fumure. Par ailleurs les paysans achetaient des bêtes pour la consommation et faisaient transporter leurs produits à dos de bœufs ou de chameaux.

Mais la sécheresse croissante obligeait les propriétaires de bétail à descendre plus tôt vers le sud, à un moment où les récoltes étaient encore sur pied, et à remonter plus tard en fin de saison sèche. Cette situation induisait du surpâturage et un piétinement prolongé qui dégradait les terrains. Les tensions allaient grandissant entre les communautés et à chaque transhumance, les conflits se multipliaient, et n'étaient pas toujours réglés à l'amiable. Souvent des meurtres étaient perpétrés, et même dans certains cas les différents généraient de véritables batailles rangées faisant plusieurs morts, car désormais, éleveurs et agriculteurs pouvaient en venir à s'entre-tuer pour se disputer les richesses naturelles qui précisément leur permettaient de survivre.

Les conditions climatiques conduisaient à une réduction des moyens de subsistance alors même que l'accroissement de la population dans les familles pauvres nécessitait un besoin de nourriture important. Le désir de procréer, enraciné dans les mentalités, découlait du principe que les jeunes étaient une assurance de soutien des aînés dans leurs vieux jours et faisait de la mortalité infantile une fatalité. De plus, les principes mêmes de la religion incitaient à cette croissance infinie.

Il devenait tout simplement impossible de nourrir autant de bouches.

*

Les déplacements dans les aires de pâturages devenaient sporadiques et

s'effectuaient au gré de la qualité et l'abondance de l'herbe dont se nourrissaient les animaux. On pouvait rester plusieurs jours, voire plusieurs semaines sur un pacage. La famille avait néanmoins ses habitudes et ses connaissances non loin de Aboudéïa, aux confins du Guéra et du Salamat. La vie s'organisait autour de centres d'intérêt incontournables, les points d'eau, les relations avec les sédentaires, les marchés de nourriture et de bétail.

Sadia, faisant le point de la situation économique de la famille, fit part de son inquiétude :

— Nous devons encore nous rendre au marché pour vendre, et ramener des provisions. Nous n'avons plus rien à manger.

La vente d'animaux et de produits laitiers constituait l'essentiel des revenus, permettant aux familles de subsister, l'autoconsommation de maraîchage étant limitée par l'impossibilité de cultiver son propre lopin de terre, car ils n'étaient pas chez eux.

— Allons demain à Aboudéïa. On vendra bien la vieille Zébulette et les deux Kouri qui ont vêlé. Ça devrait suffire pour le moment, décida Demba qui avait déjà envisagé la situation.

— Je pourrais vendre le lait fermenté, le beurre clarifié, et aussi quelques fromages, déclara Sadia.

— Nous avons perdu deux moutons bêtement pour les cultivateurs. Leur sorgho n'était pas si abîmé, persifla Hamidou.

— Ils étaient armés et nous non ! On ne sait pas ce qu'ils auraient pu faire. D'ailleurs, je pense qu'il faudra nous armer nous aussi à l'avenir. Pour l'instant nous n'avons que le couteau du père que j'ai toujours sur moi.

— Auparavant, on n'avait pas cette violence. Dieu nous en préserve, constata Sadia en joignant les mains en signe de prière.

— On arrivait plus tard, quand les récoltes étaient moissonnées. Et pour le retour c'est pareil. Nous sommes bientôt fin mai, c'est le moment où on remonte d'habitude.

— Qu'est-ce qui nous en empêche ? intervint Louna.

— J'ai rencontré Hamed, qui a eu au téléphone sa cousine de Khardjour, précisa Demba à propos du fils d'un ami.

— Il dit que tout est brûlé par le soleil chez nous, et on n'annonce pas de pluie en juin. Il vaut mieux attendre encore un peu. Puis on remontera lentement, car les gens d'ici ont besoin de préparer leurs terres. On arrivera chez nous à la fin du printemps, si Dieu le veut.

Sadia répartit les rôles du lendemain pour le voyage au marché :

— Qui restera ici demain pour s'occuper du bétail ?

- Normalement c'est mon tour, précisa Ines.
- Et bien d'accord. On partira à l'aube.

Le jour pointait lorsque Demba ramena les trois bêtes destinées à être vendues. Il disposa sur leur dos les denrées laitières préparées par sa mère.

Leurs trois ânes plus un quatrième, emprunté à Hamed, furent harnachés au moyen des doubles paniers de bois qui contiendraient les produits achetés. Puis chacun prit place sur sa monture et la petite colonne se mit en marche pour un aller-retour qui prendrait la journée.

*

Le soleil se montrait généreux et la température ne manquerait pas de grimper vers les quarante degrés à la mi-journée. Le temps des moindres chaleurs, en décembre et janvier, était bien dépassé, quand le thermomètre descendait alors entre quinze et vingt la nuit pour remonter à trente la journée. Quelques pluies timides annonçant la saison humide s'étaient manifestées ce mois de mai.

Les paysans commençaient à labourer les champs.

La route, ou plutôt ce qui en restait, tant les tronçons goudronnés se faisaient rares faute d'entretien, serpentait entre des parties arborées, vestiges de ce qui avait dû être une forêt, et des terres cultivées, des étendues herbeuses, ou des zones humides.

En fin de matinée, la famille arriva à Aboudéïa. Le marché se tenait sur une aire de terre battue, entre les maisons rectangulaires aux couleurs claires. Acheteurs et vendeurs s'apostrophaient joyeusement et les affaires se concluaient rapidement.

Dans la partie réservée aux animaux, sous l'œil de nombreux badauds, Demba vendit bien ses bêtes, tandis que Sadia écoulait les produits laitiers. Lorsqu'ils eurent rempli le bât des ânes avec les provisions d'alimentation, ils se retrouvèrent à l'ombre d'un acacia géant pour manger les en-cas préparés par Sadia.

— J'ai vendu un bon prix, dit Demba. Ça devrait nous permettre de tenir un moment, peut-être jusqu'à la fin de la transhumance.

— Dieu t'entende, mon fils !

— Ici, les gens préparent leurs terres, nous sommes de trop. Il faudra repartir demain. S'il continue de faire sec, nous resterons quelque temps le long du fleuve Batha.

La famille prit ensuite le chemin du retour. Ils avaient parcouru trois kilomètres lorsqu'ils aperçurent au loin un véhicule pick-up et deux soldats en

armes.

— Que la paix soit sur vous ! lança Demba sur un ton avenant.

— Et aussi sur vous ! Et sur les richesses que vous transportez ! Montrez-nous ce que vous avez, que nous puissions faire notre choix. Les mains derrière la tête et vite !

Tous comprirent en un clin d'œil. Des « coupeurs de route » !

Deux autres individus, cachés jusque-là, surgirent par l'arrière, l'arme à la main.

— Si chacun d'entre vous veut bien déposer ce qu'il possède... À toi, le grand ! Commence !

Demba comprit qu'il serait inutile d'opposer une quelconque résistance et déposa par terre le petit sac de cuir qui contenait son pécule.

Sadia fit de même pour quelques pièces de monnaie, et comme l'un des voyous désignait son pendentif :

— Non, pour l'amour de Dieu pas ce collier ! Il me vient de ma mère !

Sur quoi l'homme arracha violemment la chaîne et la jeta par terre.

Demba fit un pas et reçut un formidable coup de crosse au visage. Tout devint noir, il ne sentit pas qu'il s'écroulait lourdement sur le sol.

Louna se précipita en pleurs pour tenter de retenir sa mère qui criait sa rage en pleurant et lançant des imprécations éperdues.

— Vous voyez bien qu'on n'a rien espèces de bâtards ! cria-t-elle.

— La jolie demoiselle veut peut-être qu'on la fouille. Ahmat ! Viens voir si cette jeune fille ne cache pas quelque chose dans sa culotte !

— Avec plaisir ! Je sens qu'on va trouver de la félicité ! Ha ! Ha ! Ha !

Au moment où l'homme passait devant Hamidou, celui-ci lui fit un croc-en-jambe qui fit s'étaler le bandit de tout son long. Avec une extrême rapidité, l'adolescent se saisit du couteau de Demba toujours allongé au sol et fonça sur le brigand le plus proche. L'autre n'eut pas de mal à envoyer valdinguer le couteau avec l'arrière de son arme et repousser Hamidou qui chuta.

— Mesdames et messieurs, vous avez été très coopératifs, aussi, dans notre grande mansuétude nous vous laissons la vie sauve. Mais la petite vient avec nous !

Ils ramassèrent les objets, l'un d'eux traîna Louna hurlante jusqu'à leur voiture et ils disparurent.

*

Le lendemain, au camp, ce fut la prostration la plus totale. Sadia n'arrêtait pas

de pleurer. Elle avait devant les yeux l'image de Louna qui criait sa détresse tandis qu'on l'emmenait. Ines était désespérée et les hommes se muraient dans un silence plein de haine et d'impuissance.

Il avait fallu retourner à Aboudéïa faire une déclaration à la police qui enregistra la plainte, la description des assaillants, de Louna et qui assura qu'elle ferait tout pour les retrouver. Mais on sentait bien qu'il y avait peu de chance pour que des recherches aboutissent, en admettant qu'on en entreprenne.

Les services de police ne pouvaient faire face à tous les délits qui se perpétreraient. Le pays connaissait une grande insécurité à cause de multiples groupes rebelles qui naissaient, puis étaient dissous en laissant dans la nature des individus hors la loi qui commettaient des crimes pour subsister.

À une plus grande échelle, car toute la zone subsaharienne était concernée, on trouvait une délinquance organisée militairement qui menait les pires exactions contre les habitants, et parfois contre l'armée elle-même. On comptait par exemple des attaques de positions militaires, ou des vols de troupeaux par milliers de têtes. L'idéologie provenait d'un islamisme radical dévastateur et les hommes étaient issus de la misère.

Le départ fut retardé en attendant une éventuelle suite donnée par les forces de l'ordre, mais un jour prochain il faudrait bien reprendre la marche.

Demba trouva à vendre trois bêtes aux agriculteurs. En comptant les transactions réalisées pendant toute la période sèche, il s'était séparé de vingt-sept animaux, les deux tiers du cheptel, qu'il faudrait reconstituer par les naissances ou l'achat de jeunes. Toutefois, cinq vêlages, sept agnelages et quatre chevrotages avaient eu lieu au cours de cette transhumance.

Sadia ressentait un immense déchirement au plus profond de ses entrailles. Depuis deux jours la dernière image de sa fille la hantait sans qu'elle puisse la chasser, serait-ce une seule minute, pour atténuer son désespoir.

Alors qu'elle était occupée à couper des rondelles de manioc doux pour le repas, elle releva subitement la tête, sentant une présence aux abords du camp. Son regard inquiet finit par repérer un tressaillement dans les taillis proches et Louna apparut soudain, marchant tel un automate, sale, épuisée, la mise dépenaillée.

— Louna ! Sadia se précipita pour la soutenir avant qu'elle ne s'écroule.

— Oh, Maman ! Maman ! Maman ! Son regard était fixe, dur, perdu dans le vide.

— Si tu savais ce qu'ils m'ont fait... dit-elle en sanglotant.

— Tais-toi ma chérie. Je suis là. Susurrail Sadia qui se doutait trop bien de ce qu'elle avait pu endurer.

— Ils étaient au moins cinq ou six.

— Ne dis rien.

— Je veux mourir, maman !

— Calme-toi. Nous sommes là. Nous allons nous occuper de toi.

De retour, Ines comprit elle aussi et étreignit sa sœur en même temps que sa mère.

Demba et Hamidou arrivèrent à leur tour et la famille resta longtemps prostrée, unie comme une seule personne.

Lorsque les sanglots se calmèrent enfin, Sadia et Ines se mirent en devoir de laver Louna qui n'était plus qu'un corps martyrisé, souillé, outragé. On remarquait des contusions à la tête et des marques rouges faites vraisemblablement par des liens aux poignets et aux chevilles.

— Ils t'ont laissé aller finalement ?

— Je me suis échappée. Ils ne m'ont pas vue partir. Je voudrais qu'on les tue tous !

*

Demba et Hamidou prirent la journée du lendemain pour signaler le retour de Louna aux policiers d'Aboudéïa. Ils leur fournirent les indications qu'ils avaient recueillies auprès de leur sœur quant à la direction, la distance approximative, le nombre et la description des bandits et de leur campement.

Ils étaient sans grand espoir qu'on punisse les coupables, ceux-ci devant être loin déjà. Mais l'affaire ne leur appartenait plus désormais.

La famille décida de se mettre en route le lendemain. Il était grand temps de rejoindre les rives du Batha, puis si la météo le permettait, le village de Qatrat ma'.

Au fil des jours, le troupeau s'étira à nouveau entre les points d'eau, mais cette fois il y avait moins d'affluence, la plupart des transhumants étant partis.

Le mutisme de Louna faisait peine à voir. Elle répondait par oui ou non, elle qui était un exemple de gaîté. Inès, pourtant son double dans la vie, ne parvenait plus à la dérider. Le temps passant pourrait peut-être atténuer la souffrance, mais elle savait que la blessure était inscrite à jamais au plus profond d'elle-même.

C'est ainsi que l'on atteignit les abords du fleuve, dans les derniers jours de juin.

Demba avait pu avoir des nouvelles de Qatrat ma' où il n'était pas tombé une goutte de pluie, ce qui impliquait, une fois rentrés, de vivre sur les réserves ou de vendre à nouveau.

Au sud de la rivière Batha, quelques ondées, annonciatrices de la saison humide, étaient tombées récemment, faisant reverdir partiellement les herbes des zones basses. Il était donc sage de traîner dans les parages tant que la météo du nord restait sèche. On traverserait le fleuve à sec le lendemain et on s'acheminerait progressivement vers le village qui serait atteint en une petite semaine, juste à temps pour remettre la terre en culture.

La traversée du cours d'eau se fit sans encombre. C'était comme si la petite troupe parcourait une succession de plages de sable et de galets. On franchissait des reliefs en forme de gigantesques volutes dont il fallait suivre les contours avant de passer un creux puis de remonter un peu plus loin. Il s'agissait des empreintes de méandres que le fleuve laissait après chaque crue lorsqu'il avait regagné son lit et qui indiquaient qu'on était dans un pays extrêmement plat. Mais pour l'instant, l'environnement était sec et donnait l'impression qu'on parcourait un désert.

Une mare fut gagnée en milieu d'après-midi et l'on installa le campement.

Tous avaient remarqué que l'atmosphère avait changé depuis le matin. On sentait dans l'air une sorte lourdeur humide et le ciel moutonnait vers le sud. Ces signes étaient annonciateurs de pluie prochaine. Enfin la mousson allait arriver, remplir les mares ensablées, faire reverdir la végétation et permettre les semis.

Au petit matin, un orage éclata brusquement dans son habituel concert d'éclairs et de tonnerre. La pluie tomba en rideaux mouvants et le sol fut rapidement détrempé. L'eau stagnait et commençait à envahir la case. Le premier travail de la journée consista à créer des surélévations en creusant à certains endroits, ménageant des buttes sur lesquelles les objets seraient au sec.

Toute la journée, il plut avec une intensité inimaginable. Le soir, profitant d'une légère accalmie, Demba et Hamidou tentèrent de fabriquer un abri de fortune pour le troupeau en liant des nattes et des sacs dans les branches entremêlées de deux acacias. Pourtant habituées aux fortes pluies, les bêtes s'étaient groupées d'instinct autour des arbres.

Puis la nuit vint et les précipitations reprirent avec la même violence. La famille s'organisa pour dormir sur les endroits de la case relativement épargnés par l'humidité, car la toiture s'était mise à suinter de toutes parts.

Jamais les pluies n'avaient été aussi abondantes, même si depuis quelques années on les savait plus violentes. Une angoisse indicible nouait les gorges. On ne pouvait qu'attendre et prier.

Aucun des membres de la famille ne dormit.

Vers le milieu de la nuit, les précipitations se calmèrent enfin pour laisser place une pluie plus modérée.

Demba s'était enfin assoupi quand il sentit l'eau monter dans la case. Sortant précipitamment, il constata que la campagne était envahie par les flots, le niveau s'élevant rapidement sous la pression de vagues successives. Il pensa que le fleuve était en train de déborder, et bien qu'ils se trouvent à plusieurs kilomètres, la nature environnante s'était transformée en un gigantesque lac.

Le plus urgent était de se mettre au sec sur un endroit en hauteur. Il avisa tout près un talus soutenant une ancienne construction, peut être une grange, dont le toit était à moitié effondré. Le temps de récupérer quelques affaires, ils eurent de l'eau jusqu'à la taille. Les membres de la famille, s'entraidant, purent non sans mal rejoindre la bâtisse et grimper dans un premier temps sur le talus. L'eau montait aux aisselles maintenant.

Louna s'était laissé guider, sans quoi elle ne serait jamais parvenue jusqu'à la ruine. Elle allait gravir la butte, quand soudain elle fit volte-face, et sans qu'on puisse la retenir, se dirigea tout droit dans le courant en chantonnant une chanson apprise enfant. Les appels, les cris, les pleurs n'avaient aucun effet.

Sous les yeux horrifiés des siens, elle dériva un moment jusqu'à ce qu'elle finisse par disparaître de la surface de l'eau.

*

Les commentateurs de Télé Tchad diffusaient des informations en continu sur la catastrophe.

« Des pluies diluviennes se sont abattues sur le Soudan, l'est du Tchad, le Batha et le massif de l'Ouaddaï. Après ces précipitations inédites, des régions entières sont sous un à deux mètres d'eau.

« Le gouvernement a décrété l'état d'urgence. Le plus pressé est de mettre en lieu sûr les personnes sinistrées qui ont perdu leur habitat et n'ont plus de nourriture. Toutes les embarcations des terres bordant les lacs ou les fleuves sont acheminées sans délai autour des zones inondées et mises à disposition de l'armée et des volontaires d'associations. »

L'eau montait toujours et lorsque le niveau atteint un mètre cinquante, Demba et les siens assistèrent résignés au départ des bêtes épuisées de lutter contre le flot. Elles s'étaient mises à nager désespérément en mugissant, bêlant, chevrotant, puis elles avaient dérivé inexorablement.

Les membres de la famille furent secourus le lendemain. Les sauveteurs les trouvèrent dans un état de prostration extrême. Ils avaient vécu l'horreur de la disparition d'un être cher, de l'essence de leur vie, et de ce qui avait été leur existence, leur espoir, leur lutte. Ils avaient en tête la même interrogation :

qu'est-ce qui les attendait maintenant ?

Le bateau les déposa à proximité d'une ville qu'ils ne reconnurent pas. On les conduisit sur une sorte d'esplanade qui s'avéra être un stade. La foule des sinistrés était immense. La famille n'avait jamais vu autant d'êtres humains en un seul lieu. On leur distribua deux petites tentes de toile, de la nourriture et de quoi boire, en leur enjoignant de s'installer où cela serait possible. On leur précisa que des commodités se trouvaient dans le coin au nord, qu'elles étaient prises d'assaut, et qu'il ne fallait pas consommer l'eau du puits.

Dans le studio de Télé Tchad, le présentateur des infos annonçait les nouvelles au fur et à mesure qu'elles lui parvenaient.

« On compte plus de cinq cents villages détruits, trois cent cinquante mille personnes évacuées dans des camps provisoires. La totalité des récoltes sont perdues et les terres agricoles dégradées devront être réhabilitées dans le temps. Le bétail, emporté et noyé par les eaux, se dénombre en dizaines de milliers de têtes. »

« Les organisations craignent que les conditions sanitaires ne se dégradent rapidement, car les accès à l'eau potable n'existent plus dans l'ensemble du pays. On craint l'apparition du choléra, du paludisme ou d'autres maladies. »

Demba réfléchissait à la probabilité de rejoindre Quatrat ma'. Qu'était devenu le reste de la famille ? Les pluies ne pouvaient pas être aussi fortes plus au nord, le village devait être épargné. Lina, Inaya et Samir étaient-ils en bonne santé ? Comment avaient-ils subsisté pendant la période sèche ? Demain il faudrait essayer d'avoir des nouvelles.

Le journaliste posait maintenant une question à l'un de ses invités, spécialiste du climat.

— Pensez-vous que le réchauffement climatique puisse être à l'origine de catastrophes telles que celle que nous vivons en ce moment ?

— En effet, les événements que nous subissons actuellement deviennent plus violents à cause du réchauffement généralisé à la surface du globe. Les sécheresses, les incendies, les cyclones, les tornades, les fortes pluies sont les conséquences de l'augmentation de la température moyenne. Certaines parties de la planète deviendront tout simplement inhabitables.

Plus Demba envisageait les solutions possibles, plus il en arrivait à la conclusion qu'il était illusoire de rejoindre le village. Ils avaient perdu le cheptel, les semences récoltées l'an dernier étaient insuffisantes et on ne pouvait pas en

acheter faute d'argent. De plus, il serait nécessaire d'attendre deux mois pour récolter, et rien ne garantissait que la récolte serait normale. La basse-cour était destinée à assurer la survie de Lina et ses enfants. Il faudrait la reconstituer. On n'avait même pas de graines pour le jardin.

Il ne faudrait pas compter sur les voisins qui subissaient un sort identique.

Non, décidément, il convenait de se rendre à l'évidence : la famille n'avait plus les moyens de survivre.

Des pensées obsédaient Demba : « Nous avons tout perdu ! Pourquoi les éléments se sont-ils déchaînés ainsi ? Avons-nous mérité cela ? C'est la volonté de Dieu ? Pourquoi nous avoir anéantis ? Nous devons maintenant mendier notre subsistance, aller vivre ailleurs.

Nous ne sommes plus rien. »

De désespoir, Demba en oublia de faire la prière du soir, et il se mit à pleurer.

Nord, 2022

En ce matin du mois d'avril le soleil réapparaissait lentement au-dessus de l'horizon du village d'Oquatisok, dans le grand nord canadien, en région de Qikiqtaaluk, en Nunavut, pays des Inuits. Il était deux heures trente. L'air, à moins cinq degrés, respirait le calme, les maisons semblaient endormies, seuls quelques aboiements pouvaient de temps à autre troubler le silence. Le ciel, à moitié ennuagé se parsemait de zones bleuissant. On ne pouvait pas dire que le jour se levait, car il n'avait pas vraiment fait place à la nuit, mais il allait vers sa période de plus grande clarté longue d'une vingtaine d'heures.

La petite communauté de cent cinquante habitants se lovait au creux de l'une des innombrables anses découpant la côte sud-est de l'île de Baffin, entre la mer du Labrador et le Détroit de Davis.

Les maisons de bois, multicolores, avaient été implantées selon les courbes du relief, donnant le vague tracé d'une rue principale parsemée de lignes électriques. Des cheminées s'échappaient les lentes volutes des chauffages individuels, et à l'écart des habitations, la centrale au fioul produisant l'électricité crachait vers le ciel sa colonne d'un brun sale. Par un effet d'optique, les fumées semblaient contribuer à la formation de la masse des nuages gris.

Sur un modeste promontoire, à peine plus grande qu'une maison, trônait l'église de pierre et de bois, servant la confession chrétienne anglicane.

Le village s'étirait le long d'un fiord qui, en cette saison, n'était pour l'essentiel qu'une immensité blanche. Au loin, du côté nord, on apercevait la modeste piste d'aviation dont dépendaient les villageois pour tous leurs déplacements, entre communautés ou avec le reste du monde. L'agglomération la plus proche, qu'aucune route ne reliait à Oquatisok, se situait à cent quatre-vingts kilomètres. Pendant les trois mois d'hiver, les Inuits utilisaient la motoneige pour chasser dans les environs, et en été, ceux qui possédaient un bateau pouvaient pêcher au large.

Le relief relativement plat de la côte avait autorisé l'installation des habitations et des diverses infrastructures indispensables à la vie. Tout autour le terrain plus accidenté formait des collines parsemées de surélévations rocheuses, et au loin, vers l'est, des montagnes enneigées devant bien atteindre deux mille mètres d'altitude étincelaient.

Le paysage procurait une impression de grand calme et de solitude extrême.

*

Pendant des siècles, avant la création des villages modernes, les peuples inuits du Nunavut et de l'ensemble de l'arctique ont vécu dans ces contrées en parfaite communion avec la nature. Ils y ont trouvé tout ce dont ils avaient besoin pour vivre sans que l'environnement n'ait à souffrir d'aucune pollution ou d'une quelconque surexploitation des richesses.

Au fil du temps, en vertu de l'évolution naturelle, leur morphologie s'était adaptée à la survie dans ces territoires, le corps plutôt trapu des gens du nord limitant les déperditions de chaleur. Par ailleurs, la nourriture, à base de viande crue ou séchée la plupart du temps, leur apportait les éléments dont leur organisme avait besoin pour lutter contre le froid et les vitamines utiles pour éviter des carences qui auraient pu se déclarer, notamment en l'absence de fruits et légumes.

À cette époque, les familles habitaient des abris de forme sphérique, les iglous, élevés avec des blocs de neige disposés en spirales et dont l'entrée basse sous le vent était prolongée d'un tunnel qui réduisait les pertes de chaleur. On pratiquait des petits orifices d'aération, on doublait éventuellement l'intérieur de peaux de phoque, on brûlait de l'huile de baleine pour chauffer, et l'on vivait dans des températures de dix ou quinze degrés alors qu'à l'extérieur il faisait moins quarante.

Les iglous étant vite construits, ils étaient aussi utilisés pour les chasses itinérantes, mais l'été une tente en peau de phoque suffisait.

Les populations inuites vivaient de la chasse au phoque, au caribou, à la baleine, à l'ours blanc. L'été, ils pêchaient l'omble chevalier, le turbot, le flétan, ils cueillaient des baies, mûres, airelles et s'approprièrent les œufs des oiseaux qui nichaient à même le sol.

En période d'abondance, à la belle saison, on s'activait à faire sécher ou fumer viandes et poissons en excédent. Ces denrées étaient stockées dans des contenants d'écorce, au sein de cachettes inaccessibles aux prédateurs, et qui tenaient lieu de congélateur, assurant ainsi la subsistance d'hiver.

Le chasseur était celui qui pourvoyait à l'approvisionnement des familles de la communauté, et ce titre lui valait l'admiration de tous. Il se servait du harpon, de couteaux. Pour se déplacer lors des campagnes de chasse sur la neige et la banquise il déployait son attelage de chiens de traîneau, et en eau libre il avait son kayak, toujours dans le plus grand respect de la nature.

Les femmes fabriquaient les vêtements à partir des peaux de caribou ou de phoque qui, assemblées en plusieurs couches, étaient très efficaces contre le

froid.

Les Inuits de ce temps-là vivaient en autarcie une existence parfaitement équilibrée qui faisait d'eux des humains heureux.

Ils ne prélevaient à la nature que ce qui leur était nécessaire pour vivre, ce qui leur procurait la sécurité à long terme. Ils ne connaissaient pas certains sentiments tels que la concurrence, l'envie, la jalousie, la frustration, le désir de posséder du bien. Le vol, le meurtre n'existaient pas. Les décisions importantes étaient toujours prises en commun après de longues discussions.

De leurs valeurs morales dépendaient le bien-être et la survie de la communauté. Si d'aventure un membre du groupe manifestait un mouvement d'humeur, son comportement était aussitôt tourné en dérision avec humour ce qui désamorçait l'intention, mais par ailleurs, personne n'était laissé dans un quelconque ressentiment.

Au fond de leur environnement glacial et hostile, les Inuits souriaient chaque jour à la vie.

*

Depuis l'avènement de la vie moderne, les choses avaient bien changé. Plus aucune famille ou communauté n'était autonome, tant sur le plan de l'habitat que celui de la lutte contre le froid ou de la nourriture. Les Inuits perdaient leur culture, les coutumes se modifiaient.

Toutefois, dans le cœur des anciens persistaient, profondément chevillées, les valeurs qui avaient fait leur peuple et qu'ils réussissaient malgré tout à transmettre aux plus jeunes lorsqu'il s'agissait de la chasse, de la pêche ou de la cueillette. Ils trouvaient ces pratiques nécessaires, car la lointaine civilisation centralisatrice était loin de pourvoir à tous les besoins.

La famille Fontaine habitait dans le bas du village, à proximité du fiord. Leur maison, de forme rectangulaire, rouge sombre, était recouverte de bardages, en bois pour les murs, en métal pour la toiture. Elle reposait sur un soubassement de béton, à peine visible sous la neige en cette saison, mais qui devait, l'été venu, imposer de monter quelques marches pour accéder à l'entrée. Les fenêtres blanches ne comportaient pas de contrevent. Le logement comprenait une pièce principale prolongée de la cuisine et trois chambres autour des toilettes et de la salle de bains.

C'était l'heure du petit-déjeuner.

Emilie, la mère de famille, s'affairait autour de la table. La cinquantaine, de taille relativement modeste, elle faisait preuve de vivacité dans tous ses gestes. Ses cheveux noirs tirés en arrière mettaient en évidence un visage gracieux, exempt de rides, sur lequel on pouvait lire une forme de jovialité permanente.

Gabriel, son époux, était assis à l'extrémité de la table. Doté d'une carrure respirant la force, il devait être un redoutable chasseur. Tout en lui indiquait une grande expérience de la vie dans la nature, ses cheveux grisonnants, son visage tranquille, jusqu'à ses mots toujours mesurés qu'il ne gaspillait pas.

Takuraq, le père d'Emilie, un vétéran aux cheveux blancs et au visage de pomme fripée, occupait son fauteuil au fond de la salle. Son esprit semblait contempler la vie qui n'en finissait pas de passer et sa principale activité était de s'assurer qu'il restait une bonne réserve de bières au réfrigérateur. Il avait préféré garder son nom inuit tandis que la plupart francisaient le leur. Il s'appellerait toujours Takuraq.

Deux des trois enfants étaient présents.

Olivier allait sur ses vingt ans. Il était sans emploi, sa vie se résumant à aider quelquefois son père à la chasse et écluser des bières, voire des produits plus dangereux, en compagnie de désœuvrés de son âge, ce qui avait tendance à le pousser vers l'embonpoint. Souvent en rogne à propos de la moindre peccadille, il pouvait aller jusqu'à faire preuve de violence s'il s'estimait lésé ou insulté.

L'Inuit avait toujours fait preuve d'une grande compréhension avec les enfants, ce qui dans leur société traditionnelle avait été d'une belle efficacité. Mais désormais les tentations d'une société matérielle et les frustrations permanentes de ne pas accéder à tout, conduisaient à déstabiliser bon nombre de jeunes.

Mélie, à quinze ans, souffrait de saturnisme, une maladie fréquente depuis qu'on utilisait la grenaille pour abattre le gibier. Les plombs pouvaient être ingérés en mangeant, la viande à proximité du métal était imprégnée et l'eau des mares d'été dans lesquelles on tirait souvent était polluée. Mélie subissait des assauts de nausées, perdait l'appétit, avait des douleurs de ventre et allait en s'anémiant. Sous l'impulsion de l'infirmière du bourg, on avait consulté le médecin du centre hospitalier d'Iqaluit, le seul du Nunavut, à deux cent cinquante kilomètres de là. Il avait recommandé d'éviter la consommation des viandes et des eaux souillées, ce qui valait d'ailleurs pour toute la communauté. Mélie pesait alors quarante-cinq kilos. Depuis, sa santé s'était sensiblement améliorée, elle avait repris du poids, mais ses fonctions cognitives restaient diminuées.

Le fils aîné, Alexandre, ne revenait à Oquatisok revoir les siens et son village

natal qu'à l'occasion de rares congés. Il avait été le seul à avoir pu poursuivre des études secondaires et supérieures, à Iqaluit d'abord puis à Québec. Il était devenu météorologue détaché auprès du ministère de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques.

Les Fontaine ainsi que tout le village étaient très fiers de la réussite de cet enfant des Inuits. Ils espéraient en secret que des jeunes comme Alexandre pourraient influencer sur les décisions gouvernementales pour améliorer ce climat devenu fou et imprévisible.

La veille, Emilie était revenue triomphante du centre commercial. Elle avait parlé à Alexandre au téléphone :

— Il arrive demain ! Il participe à une mission au Nunavut et espère passer quelque temps à Oquatisok.

L'enfant prodige devait donc arriver dans la journée. On le fêterait comme il se doit.

Gabriel annonça en mâchonnant un morceau de phoque qu'il accompagnait de beignet frit et arrosait de bière :

— Le temps à l'air de tenir pour aujourd'hui, je vais tenter d'abattre un ou deux phoques. La température approche de zéro degré, la glace fond vite et bientôt il sera trop tard pour le scooter. Avec un peu de chance, je serai de retour pour l'arrivée d'Alex.

— Un mois d'avance ! renchérit Emilie, d'habitude on n'arrêtait la chasse qu'en mai et on pouvait reprendre en novembre.

— Et même en plein hiver, il y a ces saloperies de trous qui se creusent chaque année un peu plus et qu'il faut éviter. C'est vide en dessous !

— Où veux-tu aller ? Tu ne devrais pas t'éloigner et il serait plus prudent qu'Olivier t'accompagne, on ne sait jamais.

— Le problème, c'est la consommation d'essence. Plus on est lourd, plus on consomme et moins on va vite, sans parler du poids des phoques au retour, en admettant qu'on en ramène. Non, vraiment c'est pas possible, ou il faudrait un deuxième engin.

Gabriel réfléchit un moment en silence. Puis il ajouta :

— On ne pourra pas tenir si ça continue. Le phoque se fait rare, il n'a plus assez de banquises tout au long de l'année, et en allant le chercher plus loin avec les motoneiges, on le dérange d'autant plus.

Olivier sorti de son mutisme habituel :

— Le père de Paul a vu l'autre jour un ours rôder près de la centrale, il n'avait sur lui que la peau et les os.

— La nourriture manque pour eux aussi, constata Emilie avec résignation.

Le grand-père s'anima soudain et s'exclama en brandissant haut son bras :
— Un jour, j'en ai harponné trois au même trou ! Devant l'iglou !
Et il reprit sa posture d'attente comme si rien ne s'était passé.
La famille le considéra un instant, sans un mot, mi-amusée, mi-attristée.
— Il faudra peut-être qu'un jour on déménage plus vers le nord, laissa tomber Olivier, ou que l'état nous aide plus qu'il ne le fait.
Son père le fusilla du regard :
— Comment veux-tu déplacer tout un village, sa chaufferie, sa piste d'avions ? Et pour trouver quoi plus au nord, du réchauffement aussi ?
Après un silence, il ajouta :
Je vais demander à Jérémy s'il veut chasser, il pourrait m'accompagner avec son scooter.
— Notre stock de viande sera bien léger cette année. Nous nous rattraperons sur la pêche cet été, conclut Emilie avec sa gaîté coutumière.

*

Jérémy Gauthier, que Gabriel alla solliciter, souffrait d'une plaie à la main longue à guérir à cause de son diabète. Il proposa de prêter sa motoneige de manière qu'Olivier puisse accompagner son père.
— Elle n'a pas beaucoup servi cette année. Je n'ai pas pu chasser normalement.
— Et ton fils Damien ?
— Depuis qu'il est employé à la mine, il n'a guère le temps lui non plus. Au moins, avec son salaire on peut payer pour la viande qu'on prend au frigo commun.
En effet, ceux qui consommaient la viande commune donnaient une somme servant à dédommager les chasseurs pour leur travail, l'essence, les munitions...

Récemment, le hameau s'était agrandi, car une entreprise minière avait reçu le permis d'exploiter un gisement de fer découvert à deux kilomètres vers le sud. Des habitations avaient été construites aux abords de la mine, mais une partie de la main-d'œuvre provenait du village même. Ainsi, le chômage à Oquatisok avait diminué, sans toutefois être éradiqué.

Le fils de Jérémy, Damien Gauthier, avait été embauché parmi les premiers, comme conducteur d'un énorme concasseur de minerai brut.

La mine à ciel ouvert fonctionnait à plein depuis deux ans et l'on pouvait humer depuis, selon la direction de la brise, des senteurs d'hydrocarbures ou de produits chimiques. Les surfaces blanches se couvraient parfois d'un fin voile

gris jusqu'à ce que le vent tourne ou se lève tout simplement. À certaines heures on percevait des canonnades accompagnées de vibrations dans le sol.

On avait dû agrandir la piste d'aviation pour recevoir l'hiver des porteurs lourds approvisionnant la mine en matériel et fioul nécessaire à sa production d'énergie. Une partie infime de l'électricité était fournie par une installation de panneaux solaires. On annonçait volontiers que cette source d'énergie propre s'accroîtrait à l'avenir. L'été, les transports se faisaient par cargos accostant à un quai aménagé à proximité.

Gabriel remercia son ami. Il savait que Jérémy aurait bien aimé venir chasser.

— Je pense atteindre la partie de la côte qui touche au plateau de l'Outrak. C'est loin, mais on y a moins chassé qu'ailleurs et la banquise doit être encore solide.

— Fais quand même attention. Surtout dans les environs de la rivière Tanaq qui se réchauffe plus tôt que les hauteurs.

— Merci mon pote ! Grâce à toi, Olivier m'accompagne, c'est rassurant.

Les préparatifs furent rapidement expédiés, puis le père et le fils se mirent en route vers le nord sur la baie glacée.

*

Kimberly Taylor était américaine, géophysicienne de formation et habitait New York. Jeune femme grande, svelte, la trentaine, aux longs cheveux blonds le plus souvent remontés en chignon, il se dégageait de sa personne une volonté d'aller de l'avant et de trouver une réponse chaque fois que sa curiosité naturelle lui amenait un sujet nouveau.

Elle était mandatée par le gouvernement des États-Unis en partenariat avec le Canada pour mesurer régulièrement les effets du réchauffement climatique à différents endroits de la planète. Cette fois, ce qui l'intéressait, c'était l'évaluation de la fonte du pergélisol depuis les dernières mesures qui dataient d'un an.

On lui demandait en outre de repérer si les terres dernièrement découvertes par le retrait de la banquise étaient susceptibles de contenir des minerais, fer, cobalt, cuivre, nickel, bauxite. La liste des convoitises humaines sur les richesses de la terre aurait pu se prolonger : or, argent, diamants, saphirs, uranium, scandium, lithium, cérium, ou plus simplement pétrole, sables bitumineux, gaz, charbon.

Le météorologue Alexandre Fontaine, le fils du pays, était doté d'une silhouette élancée tandis que les traits fins de son visage rappelaient ceux de sa mère. Il accompagnait sa collègue et devait quant à lui relever les données d'une

multitude de capteurs donnant les derniers caprices et sautes d'humeur de la météo actuelle. Il était d'autant plus enthousiaste d'assurer cette mission qu'il allait chez lui et reverrait les siens.

Le monomoteur décrivit une courbe pour s'aligner sur la piste et se poser en douceur, puis rouler jusqu'au modeste bâtiment servant de tour de contrôle. Kimberly et Alexandre se rendirent à la maison commune où quelques chambres étaient toujours disponibles pour les hôtes de passage moyennant une contribution aux frais d'entretien. Après avoir déposé leurs bagages, ils descendirent vers la maison des Fontaine, près du fiord.

Voyant arriver son grand fils, Emilie tint à faire savoir à la cantonade son bonheur de mère comblée, au moyen d'exclamations étonnées et admiratives à souhait.

Alexandre n'en était pas moins heureux de pouvoir serrer dans ses bras sa maman et sa petite sœur Mélie, sous l'œil amusé et attendri de Kimberly.

— Papa et Olivier ne sont pas là ?

— Ils sont partis à la chasse pour la journée. Tu les verras ce soir.

Les présentations effectuées, Emilie s'empressa de préparer une collation.

— De quel côté chassent-ils ?

— Vers l'Outrak.

— Aujourd'hui je ferai des relevés à l'est. Auparavant, je veux montrer le grand affaissement de terrain à Kimberly, s'il n'est pas comblé.

— Au contraire, ton père dit qu'il s'est encore élargi, même en plein hiver.

— C'est précisément ce que je veux évaluer, expliqua Kimberly. Il s'agit de la fonte du pergélisol qui se poursuivrait par temps froid, ce qui renforce le processus d'émission de gaz carbonique. Est-ce que vous constatez des glissements de terrain dans l'agglomération ?

— Certaines maisons se fissurent, un peu plus haut dans le village, précisa Emilie. Les fondations ont bien dû bouger... Et celle de nos voisins, les Gauthier, se trouve maintenant au contact de l'eau en été.

— Il faudra étudier ces phénomènes, mais les informations essentielles seront recueillies lorsque nous reviendrons cet été alors que la fonte sera au maximum.

Après le repas, les deux scientifiques prirent congé, puis enfourchèrent des scooters loués et firent route en direction du grand plateau du nord-est.

*

Les motoneiges de Gabriel et Olivier ronronnaient sur l'immensité de mer gelée en filant plein nord le long de la côte.

Le temps s'annonçait calme, à moitié ensoleillé. Les anciens prédisaient une telle journée la veille, ou même plusieurs jours à l'avance, rien qu'en observant les nuages, ce qui leur permettait de mieux organiser leurs sorties. Désormais il fallait attendre le matin même pour décider d'une sortie. La météo devenait imprévisible, et pire, elle pouvait générer des situations extrêmes, comme des tempêtes, des orages, des hausses de température anormales de quelques jours. Jadis on connaissait un temps sec à longueur d'année. Désormais une atmosphère plus humide engendrait une grande déstabilisation.

Gabriel ouvrait la marche en surveillant avec une grande vigilance l'état de la surface glacée avalée sous les skis de son engin. Une ancienne couche de neige en atténuait la dureté et la rendait non glissante. Quant à la profondeur gelée, le chasseur l'évaluait à quarante centimètres en moyenne, ce qui constituait une garantie de solidité confortable. La glace avait gelé par une mer sans vagues, au début de l'hiver. Elle avait pris franchement et surtout sans que des coups de vents de tempête ne la brisent, ce qui aurait nécessité qu'elle regèle, l'affaiblissant d'autant. Assurément, cet endroit serait le dernier à fondre dans quelques jours. Certes, une telle épaisseur était dérisoire en regard de celles qu'on rencontrait autrefois, de l'ordre du mètre cinquante. Mais depuis une trentaine d'années on se résignait à voir la banquise fondre tôt et se former difficilement en décembre, voire janvier. Dans certaines régions elle ne se formait plus du tout, on était à l'eau libre toute l'année.

Les montagnes environnantes avaient pour la plupart perdu leurs glaciers éternels et l'on sentait bien que la blancheur de ce mois d'avril allait rapidement faire place à la couleur de la roche et de la toundra.

L'allure était bonne. Gabriel jetait de temps à autre un coup d'œil en direction d'Olivier qui lui faisait signe que tout allait bien.

On n'apercevait aucun phoque à cette distance du rivage. Les deux hommes savaient qu'il faudrait atteindre un endroit reculé, près des contreforts rocheux que les animaux affectionnaient particulièrement.

À l'approche de l'embouchure de la rivière Tanaq, on sentait que la glace se faisait plus mince et moins dure. La marque des patins et des chenilles étaient plus prononcées dans une surface fondante, visqueuse. On repérait çà et là des fissures indiquant que la cohésion était moindre entre des plaques qui se sépareraient bientôt. Le passage du scooter provoquait des ondulations imperceptibles mais qui n'échappaient pas à Gabriel.

La fonte du pergélisol entretenait une activité micro-organique dans le sous-sol, le maintenant ainsi à une température plus élevée qu'à l'ordinaire. Les eaux de drainage réchauffaient donc la rivière sous la glace, puis la mer près de

l'embouchure.

Les chasseurs contournèrent prudemment la zone en décrivant un large cercle de plusieurs centaines de mètres et atteignirent avant la mi-journée l'espace de chasse convoité.

De temps à autre, ils stoppaient et scrutaient les environs aux jumelles, debout sur les scooters.

Les femelles n'avaient pas commencé de mettre bas, d'où l'absence de colonie visible près du rivage, lieu de prédilection pour élever les petits pendant les premières semaines. La fonte prématurée de la glace, avant que les « blanchons » ne soient en mesure de se débrouiller dans l'eau, constituait un danger mortel pour eux. Sur une banquise en train de se déliter, les mères ne pouvaient plus les garder en sécurité sur des replats hors d'eau.

On avait beau prendre des mesures de limitation ou d'interdiction de la chasse commerciale des phoques, leur véritable ennemi était devenu la nature elle-même. Ils avaient besoin de la banquise pendant de longs mois pour survivre, pour se multiplier, et celle-ci se formait moins longtemps.

Il en allait de même pour la plupart de la faune des régions arctiques ou subarctiques. Les ours souffraient de la raréfaction de leur nourriture constituée principalement de phoques, et leurs déplacements sur la banquise fondante devenaient problématiques. Quant aux cétacés, ils supportaient mal le réchauffement et les pollutions du milieu marin.

Depuis quelques décennies, le monde animal était atteint par des émissions diverses générées par les humains, sur place ou à des milliers de kilomètres de là, et véhiculées par les courants marins ou aériens. On pouvait citer les aéroports, le trafic maritime, les mines à ciel ouvert. On avait même mesuré des retombées radioactives de la catastrophe de Tchernobyl. À cela il fallait ajouter l'invasion de nouveaux parasites et insectes vecteurs de maladies, que le climat plus doux attirait.

Pour l'heure, Gabriel et Olivier espéraient apercevoir un phoque adulte isolé se reposant sur la banquise près de son accès à l'eau.

Après un instant, Olivier tendit le bras, désignant un point noir à quelques centaines de mètres. Étant plus éloigné, son père lui fit signe de passer à l'action.

Le jeune homme s'équipa de sa carabine à lunette fixée à un petit traîneau, au travers de l'écran de toile blanche destiné à le camoufler, et commença sa progression. Il décrivit un itinéraire courbe afin d'avoir le soleil derrière lui. Le vent ne devrait pas trahir sa présence par l'odeur jusqu'au moment du tir. Il finit le parcours en rampant, s'interrompant lorsque l'animal bougeait ou observait

les alentours, recommençant en douceur quand le phoque reprenait son sommeil. À quelques dizaines de mètres, le garçon attendit patiemment que la bête relève la tête pour la viser et tirer.

La mort fut instantanée.

*

Alexandre menait la marche et vérifiait constamment que le scooter de Kimberly suive bien ses traces. La circulation en motoneige sur les vagues pistes conduisant au plateau du nord-est requérait une attention extrême pour éviter les pièges. Des mares fondantes se formaient sous la température de l'après-midi. Il fallait éviter ces zones ramollies sous peine de devoir abandonner son engin dans cette mélasse où la glisse ne serait plus possible et les chenilles sans effet. Alexandre remarqua que d'autres dépressions, comparables à celle qu'ils allaient visiter, se formaient un peu partout. Il songeait que lorsqu'il était plus jeune, il venait promener dans cet endroit sans percevoir le dégel jusqu'en mai, voire début juin. Or nous n'étions qu'en avril.

Après une heure d'efforts, les jeunes gens arrivèrent à cet endroit qu'on appelait le trou et qui s'était formé depuis peu, au rythme des saisons. Il s'agissait d'une vaste dépression couvrant plusieurs hectares et d'une profondeur de près de dix mètres par endroits. Le sol était à demi inondé par l'eau de petits étangs reliés les uns aux autres et résultant de la fonte de la neige et des glaces. La toundra émergeait partout comme en plein été. Une forte odeur de soufre émanait de la terre.

— Il est clair que la fonte du pergélisol est plus importante dans cette zone que partout ailleurs, constata Kimberly en descendant prudemment sur les roches mises à nu. On voit bien que l'activité se poursuit aussi pendant l'hiver.

— Ce qui est remarquable, c'est que ça fonde malgré des températures de moins trente.

— Cet endroit ne se refroidit plus. Ce qui le maintient hors gel, c'est la chaleur générée par l'activité microbienne intense au fond des mares qui libèrent le gaz carbonique et le méthane emprisonnés sous forme de carbone solide depuis des milliers d'années. Ces bouillons de culture réchauffent l'eau qui s'infiltre peu à peu par des microfissures dans la masse gelée plus profonde, qui subit à son tour l'activité génératrice de chaleur et le processus se poursuit. Désormais, plus rien ne peut l'arrêter.

— La chaleur s'entretient d'elle-même.

— C'est ça, et rien ne l'arrêtera, à moins d'avoir une nouvelle glaciation en quelques années, ce qui ne sera évidemment pas le cas.

— Mais pourquoi cet emplacement plutôt qu'un autre ?

— Il faut bien commencer quelque part ! Mais soyons sûrs que cette mélasse sera généralisée dans peu de temps.

— Tu as vu en montant ? Il semble que d'autres endroits, que je n'avais jamais remarqués, s'affaissent à leur tour.

— Et dans peu de temps, tout le pergélisol de la planète sera concerné. Aide-moi, je vais prélever de l'eau en surface, puis en profondeur et essayer de racler la boue du fond.

Tandis qu'Alexandre plongeait dans la matière organique la batte à prélèvements, il réfléchissait à la vitesse de propagation possible du phénomène :

— Saloperie de cercle vicieux. Plus de gaz, plus de chaleur, et ça s'accélère !

— Une courbe exponentielle ! C'est tout à fait le point où nous sommes rendus.

— Et ce méthane vingt-cinq fois plus puissant sur l'effet de serre que le CO₂. La moitié de ce gaz produit sur terre provient des pergélisols. Imagine la suite !

Kimberly ne pouvait s'empêcher d'égrener ce qu'ils savaient déjà tous deux :

— Quand bien même on diminuerait les émissions de gaz carbonique, cette énorme masse de matière organique va en produire longtemps encore. Si tout le pergélisol de la planète se met à dégeler, on peut voir tripler le dioxyde de carbone contenu dans l'atmosphère.

— Et pas seulement, il y a certainement dans ce frigo des bactéries, virus et d'autres germes pas forcément sympathiques pour l'humanité qui vont terminer leur hibernation. Et ce sulfure d'hydrogène qui pue l'œuf pourri !

— Ouais ! Toujours associé à son copain le méthane.

— Regarde, il y a des bulles là ! Attends, s'il y a du méthane, on devrait pouvoir faire un feu de Bengale...

Alexandre planta son bâton en bordure de l'eau en lui imprimant des mouvements rotatifs pour agrandir le trou, puis il alluma son briquet près de l'orifice et l'on vit jaillir une flamme ocre et bleue du plus bel effet.

— Quand monsieur aura fini de jouer, nous pourrons remonter. Ce que j'ai vu confirme nos craintes sur l'accélération de la situation.

— Et l'affaissement des terrains, c'est dû, bien sûr, à la diminution du volume occupé par la glace.

— Tout à fait ! Et aussi à la dégradation de tout ce carbone.

*

Après avoir saigné, puis éviscéré et chargé sur le traîneau le phoque abattu, un beau mâle de cent trente kilos, Gabriel et Olivier se donnèrent une heure pour

essayer d'en trouver un deuxième. Ils sillonnèrent la banquise en s'arrêtant régulièrement afin d'observer les alentours, en pure perte, car aucun animal n'était en vue. Il était évident que le bruit des motoneiges et peut-être les vibrations transmises à la glace pouvaient les alerter avant même qu'on les aperçoive. Et puis il y avait cette petite bise d'ouest qui s'était levée, rafraîchissant l'atmosphère, et ces nuages gris de plus en plus nombreux. Depuis quelques années, il fallait s'habituer à ces changements subits de la météo.

Gabriel et Olivier décidèrent de ne pas s'attarder et mirent le cap sur Oquatisok. Après avoir effectué le contournement de l'embouchure de la Tanaq, ils longèrent la côte à peu de distance du rivage.

Monté sur la motoneige prêtée par Jérémy, Olivier suivait les traces de son père, qui filait en tête, tractant le traîneau sur lequel était allongé le phoque.

Alors qu'ils croisaient à hauteur d'une petite crique, Gabriel remarqua un changement de teinte de la surface neigeuse. Il n'eut que le temps de couper les gaz avant de voir la banquise mince se fendre en plusieurs endroits, puis des plaques se disloquer sous les patins et le scooter piquer dans l'eau glacée. Son premier réflexe fut de se dégager de la machine et de tenter d'agripper un morceau de glace. Le traîneau coula, entraînant la moto vers le fond.

Gabriel se souvint des conseils que l'on dispensait à propos de ce genre de catastrophe. En premier, ne pas se laisser suffoquer par le froid, le stress et des efforts désordonnés. Il s'astreignit donc à rester calme et respirer profondément.

Il était immergé jusqu'aux épaules et se mit à nager, ou plutôt patauger, pour tenter de rejoindre une bordure de glace intacte et le plus solide possible. Là encore, son instinct de vieux chasseur lui suggéra que la meilleure direction, où la glace était la plus solide, était forcément celle par où il était arrivé.

Olivier arrêta sa mécanique, se munit d'une lanière qu'utilisent les chasseurs pour lier les proies, et s'approcha de la zone effondrée.

— Prends aussi le pic à glace ! cria son père hors d'haleine, et rampe, ne reste pas debout ! Tout est fragilisé maintenant !

Les deux hommes savaient qu'ils disposaient de quelques minutes, une dizaine tout au plus, avant que les muscles de Gabriel ne soient complètement engourdis et incapables de produire un effort. Il réussit à poser les bras sur la glace, mais il se garda bien de tenter une traction pour se hisser, ce qu'il aurait dû faire malgré tout s'il avait été seul. Mais Olivier était là qui rampait prudemment et qui finit par lancer une extrémité du filin à son père. Celui-ci s'en saisit, l'entoura autour de son poignet, crispa son autre main sur le manche de la pioche qu'il posa à plat devant lui, et essaya de se hisser sur le rebord. Dans un craquement, un nouveau pan de glace s'effondra, ce qui plongea à nouveau le chasseur dans l'eau glaciale.

— Sous les encouragements de son fils qui avait légèrement reculé, Gabriel renouvela l'opération sur le bord fraîchement rompu et il parvint cette fois à allonger son torse sur la banquise de sorte qu'Olivier puisse commencer son effort de traction. Peu à peu les jambes de Gabriel sortirent à leur tour de l'eau et il fut bientôt entièrement allongé sur la neige.

Il était sauvé.

Entièrement mouillé, par une température négative, le naufragé allait geler rapidement. Les organes vitaux seraient protégés par un afflux sanguin, laissant les extrémités se refroidir jusqu'aux gelures et la nécrose. Le temps nécessaire pour rentrer étant estimé à trois quarts d'heure, il n'y avait pas une seconde à perdre. Olivier se dévêtit au maximum et ordonna à Gabriel d'enfiler sa parka, ses bottes, gants et bonnet secs. Lui-même porterait les vêtements humides et s'entourerait la tête et les mains avec des chiffons trouvés dans le coffre du scooter de Jérémy.

À l'arrière, collé contre son fils qui le protégeait du vent, Gabriel n'eut que la force de conseiller de s'éloigner de cette fichue côte, puis il prit son mal en patience en se répétant que désormais, la chasse ne serait plus possible dans ces conditions.

Il venait de perdre sa motoneige, le traîneau, et risquer sa vie pour un malheureux phoque qui était destiné à aider sa famille à se nourrir sans trop avoir à acheter à la supérette ou à la chambre froide commune.

Malgré tout il se dit qu'il venait d'avoir de la chance et passa le reste du trajet à lutter contre la somnolence.

*

L'été s'étirait sans fin en ce mois de septembre. Il faisait doux, autour de cinq degrés le matin et souvent dix ou douze le soir. Après la grande clarté des journées d'été, on était revenu aux jours de dix-huit heures et aux nuits de six. En août, on avait enregistré un record de température pendant deux semaines, vingt-huit la journée, quinze la nuit.

Le dix-sept, dans l'après-midi, des nuages s'accumulèrent au sud-est et envahirent lentement le fiord. Un vent humide se leva puis il fraîchit rapidement.

Gabriel, qui s'était remis de sa « noyade manquée », comme aimait plaisanter Olivier, prédit solennellement l'avenir à court terme :

— Il va pleuvoir !

Il faut dire que la pluie était une invention assez nouvelle de la météo. D'ordinaire il neigeait.

En fait, dans le courant de la soirée, ce fut une véritable tempête qui déferla sur la côte. Chacun se calfeutra chez soi et l'on se contenta d'écouter les rafales de vent siffler dans les toitures et les câbles d'alimentation électrique. La pluie crépitait contre les maisons et l'on entendait gronder la mer en colère.

Quand les éléments se calmèrent enfin, Gabriel et Olivier parcoururent les rues pour un état des lieux sommaire et voir qui pouvait avoir besoin d'aide et à quels dégâts aurait-on pu remédier sur-le-champ. Le village n'avait pas trop souffert. Tout au plus quelques tôles envolées et des planches arrachées, rien de bien grave.

C'est en revenant par le bord de l'eau qu'ils constatèrent une sérieuse dégradation du rivage. Les vagues avaient détruit plusieurs mètres du littoral. Les bateaux s'étaient disloqués sur les rochers. On retrouva une embarcation entre deux maisons, loin de son amarrage. L'espace compris entre les habitations et la mer avait disparu. L'eau léchait les soubassements. Un coin de la maison de Jérémy se trouvait maintenant sur la mer, en surplomb, le ressac ayant creusé sous les fondations. Un peu plus loin, un énorme pan de rocher, pourtant a priori d'une solidité à toute épreuve, s'était effondré dans la mer, ouvrant une large faille.

Pendant que son épouse commentait inlassablement la situation aux villageois regroupés, Jérémy faisait obstinément le tour de sa maison, se penchant pour examiner le dessous, évaluant la solidité du béton restant, prenant du recul pour estimer l'aplomb. À son fils qui rentrait de sa période de travail à la mine, il donnait toutes sortes d'explications :

— Là il faudra creuser et couler du béton en profondeur. Ici on remontera le mur, mais plus large. Et surtout on plantera des rochers costauds pour briser ces putains de vagues...

On sentait bien qu'il devait occuper son esprit de manière positive, prévoir l'avenir, continuer d'agir, ne pas baisser les bras.

Damien, son fils, sentait cela aussi. Il acquiesçait, apportait des précisions à son tour. Mais au plus profond de lui-même, comme la plupart des voisins, il restait dubitatif sur la pérennité de telles réparations. Qu'adviendrait-il à la prochaine tempête ?

La mer était désormais sous la maison !

*

Dans l'avion qui la ramenait à Oquatisok, Kimberly conversait avec une amie botaniste en mission, Luiza, petite et ravissante brune aux yeux bleus. Elles observaient par les hublots le paysage coloré de l'été qui se déroulait sous les

ailles à perte de vue.

La totalité de la banquise avait disparu depuis la fin du printemps. Les montagnes gardaient par endroits des plaques de neige sale et plus aucun glacier ne subsistait depuis des années. Les creux de la toundra étaient criblés de mares, de lacs, d'étangs plus ou moins grands, reliés les uns aux autres ou isolés. Cette saisissante transformation des étendues autrefois couvertes de graminées, mousses, lichens, arbrisseaux, de couleur verte et rouille, faisait penser à l'élaboration d'un gigantesque labyrinthe devenu unicolore. Les endroits surélevés, les collines n'étaient plus que roches lisses dans lesquelles courraient des failles. Curieusement, on voyait des parties démolies, cassées, comme sous des coups de marteaux géants.

— Regarde Luiza, même les parties rocheuses subissent les effets de la fonte du pergélisol. Les fissures dégèlent et les roches n'ont plus cette cohésion assurée par la glace. Résultat, on a une perte de stabilité, des glissements, fractures, éboulements.

— Mais d'où vient toute cette eau, puisqu'elle n'était pas là auparavant ? s'étonna Luiza. Il pleut donc tant que ça ?

— Plusieurs facteurs interviennent. La fonte de la neige et de la glace de surface, celle des montagnes et du pergélisol s'opèrent plus rapidement et créent les mares. Au printemps, la banquise fond plus tôt et libère des étendues de mer qui produisent plus d'évaporation, donc plus de précipitations, généralement sous forme neigeuse, mais aussi de pluie. Enfin en automne, cet important manteau neigeux protège plus longtemps le sol des premiers gels en agissant comme une couverture, ce qui favorise d'autant le dégel du sous-sol.

— Bref, c'est la gadoue généralisée ! Et plus il y en a, plus il s'en crée ! Comment les populations s'adaptent-elles ? C'est tout leur cadre de vie qui doit être chamboulé, leurs ressources, nourriture, habitat...

— En effet, et c'est dramatique. Ils ne pourront plus jamais vivre ici de la manière qu'ils connaissent actuellement. Tiens ! Voilà un autre aspect de la situation qui va sérieusement évoluer dans l'avenir. Tu vois au loin ce cratère immense ? C'est la mine de fer à ciel ouvert d'Oquatisok. C'est une première tranche, elle n'en est qu'à ses débuts. Il y a là du minerai pour des dizaines d'années. L'énergie fossile qu'on y consomme pour le fonctionnement est conséquente. On a installé des panneaux photovoltaïques en quantité insuffisante. En attendant, c'est le pétrole, transporté sur des bateaux fonctionnant au fioul, qui fait tourner les engins gigantesques et les générateurs.

— Il doit y avoir des retombées économiques, du travail, pour les gens d'ici ?

— Quelques emplois en effet, mais la main-d'œuvre spécialisée vient d'ailleurs. Au final les inconvénients sont plus importants que les avantages.

Bruits, poussières, destruction de la biodiversité, pollution atmosphérique, comme les émanations de mercure que contient le pergélisol détruit ici. L'eau et la terre sont empoisonnées par toutes sortes de métaux.

Mais nous voici arrivés, préparons-nous.

L'avion immobilisé, les jeunes femmes descendirent et gagnèrent leur lieu d'hébergement.

*

Tandis que Kimberly descendait la rue principale vers la côte dévastée, Luiza se mit en devoir de faire sa visite annuelle de la toundra de manière à évaluer les changements survenus dans la végétation. Cette mission faisait partie d'un vaste plan d'étude mis en place depuis quelques années. Avec le réchauffement climatique, tous les pays du globe seraient affectés par des modifications de la couverture végétale, avec des conséquences plus ou moins marquées selon les endroits.

Dans les régions circumpolaires on enregistrait un réchauffement presque trois fois plus rapide que dans le reste du monde. L'observation de la nature à ces endroits donnait donc de précieuses informations, avec un temps d'avance, sur l'évolution de la végétation mondiale.

L'été, la toundra offrait un spectacle grandiose. À perte de vue s'étalait un tapis vert parsemé de millions de fleurs multicolores et odorantes. Mais cette pelouse gigantesque était désormais criblée de mares et étangs.

Luiza fut de prime abord étonnée par les quantités de moustiques et d'insectes divers dont le nombre était plus important que lors de son précédent passage. Certes, l'allongement de la période chaude favorisait leur activité, mais l'enrichissement des variétés de plantes permettait à de nouvelles espèces de proliférer.

La scientifique termina la journée en répertoriant les variétés de végétaux dans un périmètre précis. Les mousses, graminées, herbes à floraison, et pousses des lieux humides formaient comme à l'ordinaire la végétation de la toundra. Luiza nota la présence d'arbustes en quantité croissante, comme le bouleau nain, le thé du Labrador, le saule arctique, et quelques bruyères blanches sur une bordure rocheuse un peu surélevée. Elle remarqua que la majorité de ces plantes avaient tendance à devenir plus grandes.

Mais le fait marquant était que certains arbustes nouveaux s'implantaient çà et là. On remarquait des aulnes, des bouleaux. Il fallait donc conclure qu'une végétation d'ordinaire plus au sud, commençait à envahir la toundra, profitant d'un climat plus clément. Cette modification du couvert végétal avait deux

conséquences : une moindre réflexion de la lumière, accélérant les dégels, et en automne, la conservation de la neige à effet de couverture, donc une fonte accrue du pergélisol.

Sur le chemin du retour, Luiza réfléchissait. On observait depuis longtemps le verdissement des espaces du nord, toujours plus haut en latitude, et plus élevé en altitude dans les montagnes, la végétation colonisant naturellement les terres moins glacées. Mais on ne se doutait pas à quel point les effets cumulatifs en liaison avec le dégel du pergélisol, allaient engendrer une accélération spectaculaire des modifications en cours sur la planète.

*

Kimberly avait examiné les dégâts causés à la côte, effectuant des analyses sommaires des matériaux, mesurant les dénivelés, évaluant la progression de l'eau, l'impact des vagues. Elle fut rapidement convaincue que la lutte des hommes contre la nature à cet endroit, bien qu'elle puisse être envisagée, ne serait en aucune façon raisonnable.

Il y avait d'abord cette élévation du niveau de la mer, qui, en un demi-siècle, avait grignoté la plupart des rivages ou falaises du monde, et qui avait emporté là, entre les rochers, plusieurs dizaines de mètres de côte. Elle est entièrement due à l'adoucissement des températures sur la planète qui provoque la dilatation des océans et la fonte des glaces continentales.

Ensuite, la tempête avait « poussé » la mer vers la terre, accroissant encore le niveau de l'eau et l'effet de submersion.

L'écroulement d'un immense rocher n'était pas la conséquence du seul travail des vagues. En s'approchant, Kimberly remarqua des failles dans les blocs soudés par le gel permanent. En observant l'endroit dans son ensemble, la jeune femme découvrit qu'une fissure courait au-delà, par-derrière les maisons, signifiant que toute la bande de terrain supportant les constructions du bord de mer s'affaissait sous les effets conjugués de la fonte du pergélisol et des attaques de la mer.

Une grande partie des habitants accompagnait la géophysicienne dans son travail, quêtant une note d'espoir sur l'avenir du bas du village, et plus particulièrement le logis de Jérémy. Chacun y allait de sa solution, radicale il va de soi, et en tout cas meilleure que celle des autres, pour réparer le terrain sous la maison malade, et pour maintenir la mer à bonne distance.

Kimberly n'osa pas leur annoncer immédiatement qu'il faudrait à terme déplacer tout le quartier et abandonner cette partie du littoral aux éléments.

Une largeur de roche plus claire dans la cassure de la falaise avait attiré son

attention. Elle l'examina de plus près en s'aidant de sa loupe, puis de son petit microscope après avoir séparé un fragment au piolet. Son œil exercé ne l'avait pas trompé : elle était en présence d'une veine de pegmatite dont la section devait bien mesurer un mètre sur deux. Vu la configuration du massif rocheux, il y avait fort à parier que la veine du minerai passait sous le village et remontait en direction du plateau. Des sondages permettraient de calculer le volume de minerai du gisement, qui s'annonçait prometteur. Quelques années auparavant, plus au sud, on avait découvert une veine faisant près d'un kilomètre de long et cinq cents mètres de profondeur.

Non, décidément, elle ne pouvait interrompre l'exubérance des villageois pour leur annoncer que tôt ou tard leurs maisons seraient reconstruites ailleurs. Mais, quelle importance, avec la découverte qu'elle venait de faire, c'était tout le village qui se trouvait menacé.

La pegmatite granitique était le minéral duquel on extrayait des métaux rares tels que le lithium, destiné entre autres aux batteries électriques.

*

Dans l'avion qui les ramenait, les deux scientifiques avaient échangé leurs conclusions concernant cette journée d'étude. Tandis qu'on survolait la mine à ciel ouvert, Kimberly fit part à Luiza de sa découverte du filon.

— J'ai fait un contrôle rapide au-dessus du village. La veine y est présente à faible profondeur. Je pense que ces contrées nouvellement accessibles vont faire systématiquement l'objet de prospections, et il est très probable qu'on trouve des minerais en abondance. Ces régions jusque-là préservées subiront d'immenses transformations. Les voies maritimes devenues récemment navigables seront très fréquentées par des bateaux de toutes sortes.

— Oui. Et le tourisme est en train de bien s'établir dans ces coins reculés. Regarde la baie, elle n'a jamais reçu autant d'embarcations. On y voit des yachts, des voiliers, des pêcheurs, des bateaux de plaisance.

— La civilisation arrive. C'est précisément le réchauffement planétaire engendré par les activités humaines qui permet de gagner des territoires sur lesquels les hommes pourront encore renforcer leur pouvoir néfaste pour la terre, alors qu'il faudrait freiner dans l'urgence les émissions de gaz à effet de serre.

— Allons ! Faisons quand même le pari que l'homme deviendra raisonnable à temps !

*

Emilie et Gabriel Fontaine étaient occupés à préparer les filets et les lignes

pour la pêche. Possédant une petite embarcation, ils avaient pu tout au long de l'été assurer leur quotidien et faire des réserves d'omble chevalier, de flétan, voire de turbot, bien que, l'eau étant plus chaude, les poissons apprécient les profondeurs où il était plus difficile de les pêcher.

Le couple était absorbé par sa tâche, comme d'autres villageois le long de la berge, quand un bruit insolite leur fit lever la tête et chercher de quelle direction il pouvait provenir. On était habitué aux bruits des avions, des cétacés, des bateaux des pêcheurs, ou à des bruits provenant du village tout simplement, mais là, ce son continu, sourd, était parfaitement inconnu de ceux qui étaient présents. Il semblait provenir de la mer, aussi les regards se tournèrent vers elle.

Et tous purent observer l'impensable, l'inimaginable, débouchant lentement de derrière l'amas de rochers qui masquait l'aval du fiord, comme un énorme iceberg blanc en mouvement, semblant à peine posé sur l'eau, haut de plusieurs étages sur une coque blanche, ils virent, médusés, un gigantesque et étincelant paquebot de croisière.

Propositions, 2023

Après la crue dévastatrice du fleuve Batha au Tchad, la famille Qarssiane, rescapée des eaux, avait quitté le camp d'hébergement provisoire pour réintégrer son village de Qatrat ma', dans la steppe du nord de la province du Batha.

Sadia, Demba, Ines et Hamidou retrouvèrent Lina et Inahia amaigries, mais vivantes et chacun compris ce que signifiaient les absences de Louna et de Samir. Ce dernier n'avait pu résister aux conséquences de la sous-alimentation qui ouvrait de façon impitoyable l'organisme des humains aux maladies fatales.

La famille se recroquevilla une nouvelle fois dans le deuil.

Les pluies permirent de survivre grâce au jardinage et à ce qui restait de basse-cour. Les villageois mutualisèrent leurs moyens et mirent en terre les quelques boisseaux de graines de semence qui restaient. Puis, à la saison sèche, les secours internationaux durent assurer tant bien que mal l'approvisionnement des villages, et l'état distribua quelques billets pour les achats indispensables pendant cette interminable soudure.

Demba mit à profit cette relative inactivité pour faire un état des lieux sans concession. Son esprit logique et enclin à la création se mit à recenser tous les moyens qu'on pouvait imaginer pour permettre la survie sur cette terre aride.

Un constat simple s'imposait : il pleuvait moins, moins longtemps, et la chaleur accrue desséchait toujours plus la terre.

Un autre élément devait être pris en compte. Les pratiques culturales intensives et les déforestations, destinées à augmenter les rendements pour lutter contre la malnutrition, avaient favorisé l'accroissement de la population, et généré une surexploitation qui épuisait en quelques années des sols extrêmement fragiles. La terre, dépourvue d'une végétation naturelle génératrice d'humus, donc d'humidité, s'était dévitalisée, ne pouvait plus produire, et se ravinaient par la violence toujours plus forte des premières pluies.

Il apparut à Demba qu'il fallait respecter des principes évidents : refaire une terre arable riche en matière organique, stocker et économiser un maximum d'eau, utiliser des plantes se satisfaisant de moins d'humidité, et avoir présent à l'esprit qu'une superficie donnée ne pouvait nourrir qu'un certain nombre de personnes.

Il était conscient que la pauvreté des Tchadiens et leur culture ancestrale profondément ancrée les incitaient à créer des familles nombreuses, mais par

ailleurs, on devait se rendre à l'évidence, leur communauté ne pouvait pas croître de façon infinie sous peine de se mettre en danger. Demba trouvait malsain que la nourriture soit importée depuis des pays éloignés de milliers de kilomètres. Il n'était pas très au fait de cette histoire de gaz qui provoquaient le réchauffement du climat et les sécheresses. On disait que certaines nations étaient plus responsables que d'autres.

Le jeune homme se promit qu'il ferait dorénavant son possible pour que la désertification ne lui vole plus sa propre nourriture et celle de ses proches, pour que les pénuries ou les excès de l'eau ne soient plus à l'origine de la mort son bétail. Et par-dessus tout, il ne voulait plus voir mourir ses compatriotes simplement parce qu'ils représentaient trop de bouches à nourrir.

L'ambassadrice du Tchad à l'ONU, Djabilana Abdelcran, de passage un jour dans le canton dont Qatrat ma' faisait partie, fit la connaissance de Demba. Après s'être entretenue avec lui, elle fut intéressée par ses capacités et lui proposa de rejoindre son équipe à N'Djamena, de reprendre des études tout en travaillant à l'agronomie. Après réflexion, Demba accepta, mais à condition de pouvoir continuer son action au service de Qatrat ma' et des environs.

*

Sous les effets conjugués de la pandémie de coronavirus, de la guerre en Ukraine, du coût croissant de l'énergie, de délocalisations moins évidentes, la mondialisation se fissurait. Les inflations dans bien des pays persistaient. De nouveaux blocs économiques se configuraient, sous des intentions de concurrence et de protectionnisme.

Par ailleurs les populations prenaient conscience que le réchauffement était bien réel, qu'il apportait des inconvénients majeurs, et qu'il se renforçait plus rapidement que prévu.

Les humains sentaient très bien qu'il allait falloir réaménager, remettre en cause les systèmes de fonctionnement, commencer à prendre des mesures d'adaptation importantes et coûteuses.

Curieusement, on avait assisté à des réactions de sceptiques reprenant des théories de négation avec la fascinante volonté et mauvaise foi qu'on peut parfois déployer pour nier l'évidence. « Une canicule de temps en temps, ce n'est pas la fin du monde. » « L'homme s'en est toujours sorti ». « Vous êtes pessimistes, ce n'est pas bien vous savez ! » Aversion innée pour ce qu'on nommait le catastrophisme ? Opposition en vue de servir un dessein ? « Avec leurs idées, ils vont nous foutre en l'air l'économie. » Hantise d'une régression ?

Peur de déclencher le pire, de devoir se restreindre ?

Au cours des premières décennies du siècle, les affirmations avaient longtemps porté sur la négation du réchauffement, puis on avait nié son origine, les activités humaines. « Un gaz à effet de serre émis par l'activité humaine ? Allons donc ! Tout ça est naturel, c'est déjà arrivé sur terre ! » Et de mettre en avant des cycles millénaires, ou bien une température plus élevée d'un demi-degré au Moyen Âge sur environ deux cents ans, avec une accélération et une chute lente comme dans tout épisode naturel. On n'apportait pas de preuves, on restait évasif, il suffisait d'instiller le doute pour en arriver à l'objectif final qui était de nier la responsabilité de l'homme et de ses gaz réchauffeurs.

Alors que se durcissait la réalité du climat, au début des années deux mille vingt, et comme il devenait évident que le carbone émis par l'homme était le seul responsable d'un réchauffement aussi foudroyant, on se mit à affirmer que les progrès techniques nous sortiraient de là. On avançait des pistes toujours plus hasardeuses les unes que les autres en prenant bien soin de négliger le fait que ces solutions engendreraient dans l'immédiat encore plus de gaz à effet de serre. En effet, ces nouveautés n'avaient qu'un but : maintenir la consommation et croissance. Et de mettre en avant qu'on était contre les interdictions, les restrictions, les régulations. « Que faites-vous des libertés de chacun ? » L'humain voulait consommer, il fallait lui donner l'illusion qu'il allait impunément pouvoir le faire, quand bien même il continuerait à produire ces gaz réchauffeurs.

Tel était le credo des responsables d'industries, des chefs d'États, des tenants de l'énergie fossile, et de tous ceux qu'ils avaient fini par convaincre, car il était plus confortable d'écouter ces discours plutôt que des propos alarmistes.

L'industrialisation et la consommation ne devaient pas s'arrêter, ni ralentir, sans quoi les économies contracteraient la « récession », maladie gravissime, qui pouvait développer une complication, « l'effondrement » économique.

Les nombreux puissants du monde libéral catalyseur de richesses, ceux qui avaient « réussi », ne connaissaient ni limites, ni raison dans leur expansion sans fin.

À bien tendre l'oreille, on percevait facilement leurs pensées.

La puissance :

« Je suis l'homme le plus riche de la planète ! Mon pays est le plus puissant. Je suis champion en enrichissement, on me considère comme l'accomplissement ultime, ce vers quoi nous devons tendre.

« J'ai racheté trente-six sociétés. Je suis désormais le deuxième mondial.

La domination :

« Je maîtrise mon peuple au nom de la religion.

« Mais non, une entreprise mondialisée est bien plus efficace pour influencer les comportements.

« Pensez-vous ! Il suffit de bâillonner les opposants. La prison ! La mort !

« Moi, je fais en sorte que mon peuple mange à sa faim, et qu'il ne mette pas son nez dans mes affaires et celles de mes amis.

L'économie :

« Les ressources naturelles ont fait notre fortune. Tout s'achète !

« Nous allons creuser trente-six puits de pétrole dans le respect le plus strict des contraintes écologiques.

« Il n'y a que l'argent des actionnaires pour faire tourner la boutique. Plus ils en détiendront et mieux l'humanité se portera. Le véritable danger, c'est que l'économie faiblisse.

« En tout cas les préoccupations écologiques nous donnent des prétextes pour booster la consommation.

« Je vais mettre la main sur les richesses de tel pays. Il ne faut surtout pas cesser l'exploitation des énergies fossiles. Ce n'est pas de la corruption, c'est de la diplomatie. Le tout, c'est de s'approprier avant les autres des ressources naturelles.

La communication :

« Je vais racheter un média, c'est pour aider un ami politique.

« De nos jours pour arriver à ses fins, il faut désinformer, lancer des fausses nouvelles, user de propagande. C'est passé dans les mœurs. On doit profiter des instruments nouveaux, cyberespionnage, cyberattaque, cyberguerre, cybercrime.

« Sous couvert d'anonymat, tu fais ce que tu veux !

« Les avions sont les premiers moyens de transport à être montrés du doigt ? Il suffit de retravailler de façon positive l'image de ce transport.

« Pour avoir le dessus, il faut dévaloriser l'adversaire dans les médias.

« Le secret, c'est d'anticiper et de traiter par avance ce dont on va vous accuser. Oui, c'est ça ! Il suffit de donner le change.

« Les gens qui souhaitent une moindre consommation offrent de bien tristes perspectives à l'humanité. Ces histoires de gaz qui réchauffent, c'est de la foutaise, ça a toujours existé. Les dinosaures y ont résisté.

L'idéologie :

« La décadence de l'occident est effarante.

« Les dictatures sont effrayantes.
« Le radicalisme religieux est terrible.

L'influence :

« Personne ne peut rien contre mes affaires, je peux mobiliser trois cents avocats. Mon pouvoir est tellement étendu que je fais ce que je veux.

« Je fais la fortune de mes « amis »

« Mon réseau diffuse des pseudos technologies révolutionnaires. Les consommateurs sont influençables.

« Franchement, si on n'avait pas les réseaux sociaux, il faudrait les inventer.

La technologie :

« C'est la science qui permettra de continuer notre développement.

« Mais évidemment ! Si on était amené un jour à vivre dans des bunkers à cause du réchauffement, c'est bien la technologie qui nous le permettra !

« C'est évident !

De tels raisonnements transparaissent tous les jours, au fil de décisions prises de par le monde, ou relayés par des médias dont certains pouvaient être suspectés d'être « aux ordres ».

Les innovations technologiques étaient trop longues à mettre au point, et il fallait en cerner les inconvénients ou contreparties, domaine dans lequel l'humain n'avait pas excellé jusqu'alors.

Certaines propositions instaurent le doute quant à leur efficacité :

On voulait augmenter le nombre des avions dans le ciel en remplaçant le kérosène par du biocarburant.

L'hydrogène constituait un espoir, mais il fallait longtemps pour le généraliser.

On pensait blanchir les nuages pour la réverbération ou faire pleuvoir sur « son » sol en dispersant du sel ou autres produits dans les nuées.

Certains souhaitaient filtrer le carbone de l'atmosphère au moyen de milliers d'usines.

On construisait des voitures électriques, parfois pesant deux ou trois tonnes.

De la même manière, on produisait de la neige ou glace artificielle.

On était fier de nouveaux gadgets, par exemple la voiture électrique volante.

Les initiateurs de ces solutions ne mettaient en avant que l'énergie de fonctionnement, jamais celle qui était nécessaire à la construction, la maintenance et le recyclage en fin de vie de tous ces appareils. De plus, certaines de ces nouveautés nécessitaient un délai de dix à vingt ans pour être

opérationnelles, et pendant ce temps, elles fonctionnaient aux énergies fossiles, car le renouvelable ne suffisait pas.

Il fallait se rendre à l'évidence, la production mondiale de gaz carbonique était toujours en augmentation, et celle du méthane explosait de façon inquiétante.

Les puissants de ce monde visaient une résorption des gaz à effet de serre très lente. On parlait des horizons deux mille cinquante ou deux mille cent.

N'était-ce pas criminel d'ignorer le problème, de rester inactif et continuer les rejets de gaz à effet de serre ? On pouvait ainsi se rendre coupable de non-assistance à humanité en danger.

Il est vrai que le changement était déstabilisateur, car il amenait à douter du système libéral qui avait procuré aux humains un bien-être et une longévité sans égal. Il eût été sain de mieux protéger ce régime, mais voilà qu'il était emporté par des dérives inégalitaires qui le mettaient en danger. Une régulation des excès paraissait indispensable, mais l'Homme n'était guère enclin à lancer contre lui-même les remises en cause salvatrices.

De fait, les scientifiques étaient d'accord : l'atmosphère de la planète se réchauffait rapidement à cause de l'augmentation brutale des émissions de gaz inhérentes à l'ère industrielle. On vivait une montée en puissance exponentielle de la température moyenne atteignant dès lors près d'un degré et demi, et qui coïncidait dans le temps avec les rejets de dioxyde de carbone et de méthane. Du jamais vu. Depuis quelques années le doute n'était plus permis. Ni les dinosaures, ni le Moyen Âge n'avaient connu une telle rapidité.

L'humanité souffrirait de chaleurs, sécheresses, inondations, des terres habitées disparaîtraient, d'autres deviendraient inhabitables, le nombre des êtres humains augmentait, et l'on continuait à émettre encore plus de ces gaz néfastes.

Malgré de spectaculaires et apaisantes déclarations d'intention de nos sommités réunies en vastes barnums, rien, même pas les progrès technologiques, ne laissait présager que les rejets de gaz réchauffeurs cesseraient dans les années à venir.

Poussés par une exaspération grandissante, un grand nombre de gouvernements se regroupèrent pour déposer une requête auprès de l'ONU, demandant qu'un organisme indépendant joue un rôle de régulation sur les inégalités et les émissions de gaz réchauffeurs.

*

Dans l'immense salle de l'Assemblée Générale des Nations Unies, le jour de l'ouverture des débats, le Secrétaire général présentait le rapport sur les travaux

de l'Organisation pour l'année écoulée. Après l'exposé des réalisations, il fit part de son inquiétude sur la situation.

« Du fait de notre croissance en inadéquation avec des ressources planétaires limitées et de la vulnérabilité de nos économies, nous entamons une récession qui s'annonce durable.

« Par ailleurs, les programmes de réduction des émissions de gaz à effet de serre se révèlent très insuffisants. Le temps presse. Si nous poursuivons la trajectoire actuelle, les technologies alternatives ne seront pas conséquentes avant plusieurs décennies, et il sera définitivement trop tard pour tenter de limiter l'emballement du climat.

« Notre problème pour les années proches s'énonce donc simplement : éviter un effondrement économique et stopper le réchauffement climatique.

« Les déclarations d'intentions non respectées, des mesures non concertées, non décisives, prises à la marge des enjeux, compromettent l'avenir des huit milliards d'humains, sans qu'aucun d'entre eux puisse se considérer véritablement à l'abri.

« La planète est devenue un lieu de concurrence sans merci dans lequel on se dispute âprement les ressources naturelles et les marchés pour satisfaire des besoins matériels entretenus et infinis. Il apparaît donc essentiel de coordonner nos comportements, d'opérer un arbitrage entre les états pour rattraper des écarts devenus excessifs. Il est donc vital que les états les plus gros gaspilleurs soient mis à contribution, car nous ne pouvons plus vivre dans un monde où l'opulence d'une minorité porte préjudice à l'ensemble.

« Cent trente-neuf états souhaitent la création d'un organisme mondial indépendant en charge d'organiser l'abandon rapide des émissions de gaz à effet de serre et d'établir l'équité dans l'exploitation et l'utilisation des ressources naturelles. C'est pourquoi je vous propose, à vous les Nations, de décider ou non de la mise en œuvre d'un tel dispositif.

« Voici un certain nombre de propositions.

« Il serait souhaitable d'établir ou améliorer la traçabilité du bilan des gaz réchauffeurs pour tous les pays et leurs activités, et d'instaurer entre les nations une compensation à la cause climat.

« Je suggère par ailleurs que tout projet important concernant les richesses naturelles et les rejets de gaz à effet de serre, soit soumis au nouvel organisme

pour être discuté.

« L'objectif est d'atteindre la neutralité carbone en moins de dix ans.

« Supporter le poids économique d'un ralentissement inévitable des économies suppose que nous organisions une meilleure régulation des flux de richesses. Des courants financiers parallèles faussent les répartitions. Il s'agit de la corruption, des détournements des systèmes fiscaux et de leurs nombreuses optimisations, des marchés illicites, etc.

« Je propose que ces pratiques soient ciblées et supprimées.

« La taxe compensatoire et ces redressements permettraient d'atteindre le double objectif de supporter la récession et supprimer les émissions de carbone.

« Les guerres, les conflits, les exactions de bandes armées, le terrorisme, n'ont jamais été une menace aussi grande pour la sécurité dans le monde.

« Le pouvoir dissuasif des Casques Bleus étant limité, je propose leur renforcement par une participation de toutes les armées à hauteur de vingt pour cent de leur capacité, avec une faculté d'intervention réelle, de sorte que ce corps devienne la première armée du monde œuvrant exclusivement pour la paix et la sécurité.

« La malnutrition est d'autant plus dramatique que certains pays sont très peuplés ou le seront à l'avenir.

« Nos aides à ces nations, largement insuffisantes aujourd'hui, doivent leur permettre de vivre sur leur sol, ce qui n'est possible qu'avec une démographie maîtrisée. Nous lutterons ainsi contre le taux de mortalité et les flux migratoires dans les régions les plus touchées. Je propose d'établir une assistance sans précédent aux pays concernés volontaires, avec une incitation à la maîtrise de la natalité.

« Face au péril menaçant le monde, et qui nécessite une réaction collective et concertée, il paraît indispensable, pour la sauvegarde des terriens, de réguler certains pans de la souveraineté de chaque nation.

« Je suggère à l'Assemblée Générale une modification de notre charte rendant obligatoire l'adhésion de l'ensemble des pays à l'ONU, car les états sont tous acteurs de l'avenir de l'Humanité et ne peuvent se dérober à cette responsabilité.

« Je vous remercie de votre attention.

Incendie, 2024

Il était l'heure de la sieste, en ce mois d'août, dans le petit village de Terremas, au moment de la journée où il ne fait pas bon mettre le nez dehors sous peine de liquéfaction. Le thermomètre indiquait péniblement trente-sept degrés, car un puissant mistral s'était levé depuis deux jours comme cela arrive parfois l'été après des passages nuageux porteurs d'espoir. Malheureusement, la plupart du temps, la pluie ne tombait pas et le lendemain le vent se levait, desséchant un peu plus la nature.

Les grands-parents, Marc et Jane, étaient très heureux d'avoir à la maison deux de leurs petites-filles, les cousines Elly et Elsa, venues passer quelques jours de vacances. Ces séjours leur donnaient l'occasion d'échapper quelque temps aux parents et de devenir le centre du monde pour Jane comblée.

Léo, le deuxième des petits enfants, était à la maison ce jour-là. Ils jouaient sur la terrasse, affublés de leurs casques bourrés d'électronique, dans un environnement à la fois irréel et dispensateur de sensations fortes.

La télé diffusait les infos habituelles de la mi-journée :

« À l'ONU, les propositions faites par le secrétaire général ont été examinées en commissions et soumises à l'assemblée générale. Une seule mesure a finalement été adoptée, l'aide accrue sous conditions aux états en développement et à forte croissance démographique. Le montant de ces aides reste à déterminer et sera fixé après les négociations avec chaque état concerné.

« Les autres propositions n'ont pas été entérinées. Rappelons que ces mesures fortes portaient sur :

L'établissement du bilan carbone de chaque pays et la compensation à la cause climat pour les rejets de gaz à effet de serre,

La lutte contre les optimisations fiscales et la corruption,

Le renforcement des Casques Bleus en armée de paix.

« Les suggestions ont été rejetées en attendant des amendements jugés nécessaires.

— Voilà pourtant des mesures qui me paraissent aller dans le bon sens, commenta distraitement Marc en éteignant le poste.

Les enfants ne prêtèrent pas immédiatement attention au vrombissement d'un avion volant en rase-mottes tout près du village. Ce n'est qu'au troisième

passage qu'ils retirèrent leur équipement, essayant de repérer l'intrus pour l'identifier.

— Le feu ! s'écria Marc qui avait immédiatement reconnu le bruit de l'avion. Ce bourdonnement devenait hélas familier, les départs de feu s'étant multipliés dans ces zones essentiellement boisées.

— Avec ce vent ils vont avoir beaucoup de peine pour l'éteindre cette fois, prédit Marc en rejoignant le balcon.

— Qu'est ce qui se passe, Papé ? s'inquiéta Elly en scrutant le ciel.

— C'est un avion de reconnaissance de la sécurité civile. Ils ont été prévenus d'un feu naissant. D'ici on ne voit pas... Il tourne entre Terremas et le Mont Garrigue. C'est vers Puechvala ou Sainfont que ça a dû se déclarer.

— On va voir ! s'exclamèrent les filles. Prenons les vélos !

— Du château d'eau vous verrez bien, mais n'allez pas plus loin et ne gênez pas.

Depuis quelques années, les guetteurs de feu en tour de vigie avaient été remplacés par des caméras quadrillant le territoire. Formant un réseau, elles permettaient de réaliser une triangulation, donc de localiser avec précision le départ de feu. Fonctionnant nuit et jour, elles effectuaient une rotation complète toutes les deux minutes et des milliers d'images étaient transmises instantanément aux PC de contrôle qui prenaient les décisions d'intervention sans perte de temps.

Devant l'accroissement du risque incendie aggravé par la sécheresse, la puissance du vent pouvant atteindre cent vingt kilomètres par heure, le mauvais entretien des bois, l'habitat s'étendant comme des tentacules vers la nature, la présence humaine toujours plus forte, le système avait été considérablement renforcé dans les deux dernières décennies. En période critique, les sites de prépositionnement des pompiers étaient plus nombreux de façon à intervenir dans les cinq minutes au maximum après l'alerte. Pourtant, les feux se multipliaient, la plupart maîtrisés à la naissance ou seulement après quelques hectares brûlés.

Une trentaine de personnes du village étaient réunies au château d'eau, d'où l'on jouissait d'une belle vue sur les Cévennes et le Mont Garrigue plus proche. Surplombant de plus de trois cents mètres la campagne avoisinante, ce plissement, bousculé il y a des millions d'années par la poussée des Alpes, présentait de belles falaises calcaires vers le sommet, et des vallonnements boisés tout autour.

Les enfants virent immédiatement l'émission de fumée à droite, s'étirant vers

le sud, emportée par le vent. Le feu avait dû prendre près de la route de Saint-Ambroix, en limite de la commune de Puechvala. En altitude, l'avion de reconnaissance décrivait des cercles au-dessus du feu.

Les commentaires allaient bon train parmi les villageois rassemblés sur la route.

— On dirait que c'est vers la route de Saint-Ambroix, après le Mas du Parent.

— Heureusement qu'il n'est pas habité.

— Encore un conard qui a jeté son mégot !

— Ça peut être n'importe quoi, comme un cul de bouteille. Sec comme c'est, rien que de regarder l'herbe elle prend feu !

— Sur les quatre communes du groupement c'est quand même le treizième départ cet été !

— Heureusement qu'avec ces drones ils en arrêtent pas mal.

— Ça brûle vers ta terre de luzerne à mon avis.

— Ouais, par là, et ça va descendre la côte Bois Fourré plein pot ! C'est épais dans ce coin. Que des clos de chênes blancs jusqu'à la route. J'ai coupé du bois dans le mien, celui qui est au milieu de la montée, y doit y avoir plus de vingt-cinq ans. Il est prêt à recouper. Que des billes de vingt centimètres ! Si le feu y passe, bonjour les jeunes pousses pour l'avenir. Quelle connerie !

Les enfants étaient ravis d'entendre ce franc-parler si agréable à l'oreille lorsqu'on n'y était pas habitué, mais ils se sentaient inquiets de la teneur de ces propos évidemment alarmistes.

*

La première unité d'intervention se rendit tout droit sur la grande route pour constater que le feu avait bien démarré en bordure, côté gauche. Le front mouvant s'éloignait devant eux à trente mètres, et s'attaquait désormais aux chênes les plus grands dans des flammes verticales. Il ne restait qu'à sécuriser l'endroit à des fins d'enquête sur l'origine de l'incendie. Les gendarmes, venant d'arriver, commencèrent la procédure sans tarder.

Les pompiers empruntèrent le chemin de la côte Saint-Martin, qui permettait de longer le foyer par la droite. Cette voie avait été dégagée en piste de défense contre l'incendie et elle était suffisamment large et bien orientée pour éviter que le feu ne la franchisse pas. L'avion de coordination recommanda de tenir en accompagnant les flammes vers le pont de Vigne Sèche où on pourrait l'arrêter. D'ailleurs une deuxième unité arrivait en renfort et une troisième gagnait le pont pour préparer le maintien du sinistre vers l'espace dégagé. Il fallait éviter

l'élargissement du brasier vers Terremas, ce qui était une éventualité peu probable en raison du sens du vent et d'une végétation clairsemée déjà éprouvée par un précédent feu.

Le feu descendait à allure modérée dans ce relief tourmenté et relativement épargné des bourrasques. Parfois il semblait perdre de son énergie. Un grand nombre d'arbres, atteints par les sécheresses précédentes, pourrissaient au sol, ce qui ménageait des espaces plus dégagés où le feu stagnait, trouvant moins à se nourrir. Dans les endroits mieux pourvus en bonne terre des bosquets drus avaient prospéré. Les flammes prenaient alors brusquement de la hauteur dans des tourbillons propulsés par les courants ascendants. Les vrilles rouges ondulaient en s'élevant, puis devenaient noires, grises et finalement donnaient naissance à cette fumée blanchâtre que l'on apercevait à des kilomètres à la ronde.

Sainfont, un hameau d'une dizaine de maisons, à cinq kilomètres, serait à protéger d'urgence si le feu sautait au pont. Une quatrième unité était en route pour prendre position là-bas.

Quant au village de Puechvala, plus vers l'ouest, à quatre kilomètres, il ne devrait pas en principe être menacé. Toutefois, une cinquième colonne descendant sur la route de Terremas, se tiendrait prête à rejoindre les chemins des environs de Puechvala.

Compte tenu de la violence du mistral l'état-major considéra que la présence du broyeur géant basé non loin, à Méjannes-le-Clap, et de deux brumisateurs, l'un venant de Saint-Ambroix, l'autre de Nîmes, pouvaient devenir nécessaires aux abords des villages.

*

Au château d'eau, le nombre des spectateurs avait doublé. Malgré le côté tragique de la situation, l'atmosphère devenait celle d'une kermesse où l'on se saluait, on prenait des nouvelles de la santé d'un tel, on finissait de traiter une affaire en suspend. On commentait bien sûr largement le spectacle. On encourageait les pompiers au passage des jeeps ou des camions. Certains émettaient des avis éclairés et n'hésitaient pas à critiquer des actions des soldats du feu qu'ils jugeaient inappropriées, ou trop tardives. Bref, le feu serait déjà éteint si on les avait écoutés !

Léo prit à part ses cousines :

— Si on allait au Mont Garrigue ?

— Oh oui ! Super !

— Venez, on va demander à Papé ! Rapidement mis au courant des événements, Marc répondit oui, et sous l'impulsion enthousiasmée des filles, Mamette fut « embarquée » sans vraiment avoir eu le temps de donner un avis.

« Le Garrigue », comme on disait parfois, régnait sur un royaume de bois vallonnés à perte de vue. Le Mont Ventoux à l'est, les Cévennes et l'Aigoual à l'ouest, les contreforts ardéchois au nord, fermaient cet espace gigantesque. Et au sud, le matin, par temps clair, on pouvait voir scintiller la mer.

Pour observer l'incendie au mieux, Léo arrêta la voiture à mi-chemin du sommet, vers l'embranchement du chemin du Donjon, ces ruines d'un château moyenâgeux situées sur la crête rocheuse nord.

— Le feu descend Bois Fourré, il atteindra dans peu de temps le pont de Vigne Sèche, se repéra Marc. Il faut qu'ils l'arrêtent là.

En effet, on distinguait aux alentours du pont un grand nombre de camions rouges et jaunes aux gyrophares allumés. D'autres s'échelonnaient tout au long de la côte. Il était aisé de comprendre où se situait l'origine du feu ainsi que le chemin parcouru, représentant environ un kilomètre. Le gros des flammes s'animait sur le front descendant la colline. Les côtés paraissaient moins attaqués. La zone brûlée, désormais noirâtre, parsemée de fumerolles, formait un triangle allongé, le mistral favorisant plus la progression que l'élargissement. Pour l'instant la fumée filait plein sud, épargnant les hauteurs du Mont Garrigue.

— Les Canadiens arrivent ! s'exclama Jane en tendant le bras. Quatre points dans le ciel bleu grossissaient au sud-est, et bientôt on perçut leur vrombissement sourd et régulier. L'avion de coordination avait pris de l'altitude pour laisser le champ libre aux énormes oiseaux jaunes. En formation, l'un derrière l'autre, ils décrivirent un cercle majestueux au-dessus des lieux de manière à déterminer quel était le meilleur angle d'attaque. Le front des flammes, de trois cents mètres environ, devait être traité d'est en ouest, chaque largage couvrant à la fois le feu et la végétation verte. L'objectif était de diminuer la chaleur et de provoquer un étouffement par la vapeur d'eau, jusqu'à ce que les hommes au sol puissent prendre le relais et maîtriser la situation.

Les avions porteurs d'eau s'éloignèrent en vue de se placer dans le bon alignement, puis revinrent en rase-mottes, à une trentaine de mètres au-dessus des arbres. Le premier fit son largage en se cabrant et prenant de la hauteur, libéré des six tonnes d'eau sortant de son ventre. L'image était belle : des milliards de particules blanches chutant en biais et se terminant en pulvérisation, la rougeur incandescente du feu, le pélican jaune grimpant dans l'azur du ciel.

Les autres canadiens effectuèrent en chaîne la même opération, puis la formation reprit la direction du barrage de Vallabrègue, sur le Rhône, pour

« écoper ».

Les enfants étaient subjugués par ce spectacle qu'ils n'avaient jamais vu. Léo filmait et prenait des photos.

C'est alors qu'Elsa poussa un cri :

— Le feu ! Là-bas ! Un nouveau feu !

À mi-chemin de la descente Bois Fourré, depuis le large chemin de terre, le premier groupe d'intervention, composé de sept hommes équipés de trois camions pour feux de forêts, plus un véhicule tous services, tenait sans trop d'efforts la position. Leur tâche consistait à contenir la combustion sur le flanc droit de l'incendie en mouillant aux abords de la piste au fur et à mesure que le feu avançait.

Devant eux, une surélévation rocheuse avait séparé en deux parties le front des flammes. Juste derrière, dans une cuvette naturelle, des chênes immenses, des broussailles, des lauriers sauvages constituaient un petit bois touffu, dru, impénétrable.

— Le bosquet ! Ça va flamber là-dedans ! Cyril, attaque par là ! Amenez l'autre lance ! Pas plus loin sous le vent ! Ça va !

En effet, lorsque les deux langues enflammées se rejoignirent à cet endroit, l'embrasement rapide provoqua un appel d'air important, puis un tourbillon ascendant gigantesque, une sorte de tornade rouge, entraînant des débris incandescents hauts dans le ciel.

— Un saut de feu ! On se protège !

Il n'y avait rien d'autre à faire. Les hommes s'accroupirent, mettant précipitamment leur masque. L'intensité de la colonne thermique s'affaiblit enfin et les regards inquiets des sapeurs se portèrent de l'autre côté du chemin, où ils virent immédiatement les rougeoiements redoutés, lointains de deux cents mètres à l'intérieur de la forêt.

— Allons-y avant que ça chauffe trop ! Les deux lances ! Greg et Steph, aidez-les à se frayer un chemin à travers ce merdier ! Deuxième équipe, le feu a sauté ! Remontez vers nous ! À tous, le feu gagné l'autre côté !

— Ici l'avion, on a plusieurs départs ! On va arrêter ça plus bas à la route. Les canadiens reviennent ainsi que le Dash avec du « retardant ».

Les braises étaient retombées en pluie sur tout un penchant extrêmement boisé. La plupart des chênes avaient bien résisté aux multiples sécheresses, car le sol dans cette zone permettait un enracinement plus profond à la recherche de l'humidité. Malheureusement, ces futaies inexploitées depuis près d'un demi-

siècle se trouvaient encombrées de toutes sortes de plantes et d'arbustes, de ceux précisément qui profitent des sous-bois pour proliférer, ronces, lierres, fragon dits faux houx, arbousiers, cades et genévriers, églantiers, clématites envahissantes. L'association de ces végétaux et des grands arbres donnaient naissance à des murs de flammes d'une hauteur triple de celle de la chênaie.

Les reprises de feu, professant de façon circulaire, se rejoignaient, pour devenir un seul brasier. Dans ces conditions, le travail des sapeurs à pied devenait inefficace et dangereux. Il était préférable de laisser la place aux bombardiers d'eau. Le Dash, avec ses dix mètres cubes d'eau contenant un produit ignifugeant et épaississant, jouant un rôle de vernis protecteur sur la végétation, devrait figer la situation pour un moment.

En tout, trente-quatre mille litres d'eau étaient en approche.

Dans l'avion de la sécurité civile, le gradé des sapeurs-pompiers responsable de l'observation était perplexe. Depuis que le feu avait sauté Bois Fourré, il serait beaucoup moins facile de l'arrêter, car, contrairement aux abords du pont, l'espace libre, c'était seulement la route plus le minuscule ruisseau la longeant, le tout serpentant en contrebas. De l'autre côté, la forêt reprenait jusqu'à Puechvala, en terrain remontant, propice à l'accélération du vent. Le front s'étendait maintenant sur près d'un kilomètre.

Le dernier largage avait fortement diminué la virulence des flammes, stoppant le sinistre pour un temps, mais il finissait par repartir çà et là et à reprendre de l'ampleur.

*

Puechvala comprenait une vingtaine d'habitations anciennes et autant de maisons plus récentes construites sur des terrains entourés le plus souvent de chênes centenaires ayant constitué les bordures de terres agricoles. La décision s'imposait : prévoir dès à présent de protéger le village.

Arrêter un tel incendie de front n'était pas pensable. La meilleure solution consistait à le dévier. Au sortir du bois, un chemin d'exploitation montait depuis la route d'accès au village, créant ainsi une diagonale séparant les maisons des parties boisées. Cette voie communale n'était pas suffisamment large pour constituer un coupe-feu suffisant et permettre aux camions d'évoluer. Il fallait donc l'élargir de façon à contenir le feu du côté de la forêt sur trois cents mètres de long.

Le broyeur géant s'était mis au travail. On l'appelait aussi « Capricorne » en raison de ses deux cornes métalliques haut placées, et du fait qu'il était

comparable à un mangeur de bois, comme le font ces insectes xylophages. C'était un appareil gigantesque pesant près de quarante tonnes et haut de sept mètres en travail, mandibule relevée. Sur le devant, sa mâchoire était pourvue de marteaux rotatifs énormes tournant à très grande vitesse. Cet engin de broyage, le plus grand jamais construit, était capable de manger tout végétal qui se trouvait à sa merci. Une fois les bases grignotées, les arbres étaient couchés vers l'avant par le portique cornu, et l'avallement des troncs continuait au sol. D'une largeur de travail de six mètres, il était capable de transformer en copeaux une bande équivalente à une allure de un kilomètre par heure. Le capricorne s'enfonçait dans la forêt pour ouvrir une piste parallèle au chemin, à environ cinquante mètres de celui-ci. Une loi autorisait désormais les sapeurs-pompiers à intervenir de la sorte lorsqu'il s'agissait de protéger des maisons.

*

L'incendie progressait toujours sur la pente Bois Fourré, à l'abri du mistral. L'apport d'humidité par avion avait provisoirement calmé sa fureur dévastatrice, mais rapidement les flammes reprirent toute leur vigueur et semèrent à nouveau leurs tisons dans le vent. Placés en contrebas sur la départementale, les hommes allaient se trouver en difficulté. Ils durent refluer de part et d'autre du site.

Malgré l'intervention du premier camion brumisateur, on assista alors à ce que l'on redoutait : des rougeoiements se développaient de l'autre côté de la route, en direction de Puechvala. Le terrain en montée, le mistral ne faiblissant pas, les bois impénétrables et de grande hauteur, rendaient la situation impossible à maîtriser.

Un feu de forêt qui progresse par vent fort avance très vite, car des braises et des particules enflammées sont emportées par le courant chaud vers le haut, puis le souffle puissant les véhicule à plusieurs centaines de mètres pour enflammer une végétation prête à s'embraser. La vitesse de propagation peut atteindre six ou sept kilomètres par heure sur des reliefs légèrement montants et sous de fortes rafales.

Les Canadiens et le Dash, arrivés entre-temps, déversèrent leur cargaison, mais chacun se rendait bien compte que la bataille allait se jouer désormais aux abords des maisons.

Près du pont de Vigne Sèche la partie était pratiquement gagnée. Une unité resta pour terminer le travail et une autre traitait le flanc ouest. Tous les autres effectifs se portèrent près de Puechvala.

*

Le conducteur du Capricorne fut informé que le feu serait là dans une demi-heure. Sur la longueur qu'on avait désignée comme critique, il avait effectué un aller-retour qui pouvait servir de voie à tout engin. Puis il se mit à abattre tous les arbres, sans les broyer, de sorte que la hauteur des frondaisons soit la plus petite possible entre chemin et piste.

Le mastodonte avait également réalisé deux impasses d'environ cinquante mètres, dirigés plein nord, vers le feu, dans lesquels vinrent prendre place les tout nouveaux brumisateurs de contact, blindés et télécommandés.

L'eau finement pulvérisée était devenue une arme efficace dans plusieurs types de feux. En forêt, on plaçait les appareils télécommandés en des endroits proches des flammes sans risque pour le personnel. Leur portée était de soixante mètres sans vent. Ils étaient alimentés par des manches à eau et leurs deux turbines, orientables en tous sens, maintenaient leur environnement sous humidité permanente. En cas de débordement par le feu, si la chaleur devenait trop intense, ils se plaçaient eux-mêmes en mode sécurité, fermant des capots de protection et s'arrosant.

Les deux camions brumisateurs lourds furent disposés à l'entrée et à la sortie de la piste.

Il était prévu de traiter le feu par les moyens aéroportés juste en amont de l'installation, de façon que la chaleur et la hauteur des flammes soient moindres. Ainsi, les pulvérisateurs attaqueraient un feu moins haut et moins porteur d'escarbilles. De plus, les arbres abattus à l'arrière seraient arrosés en continu. Après avoir fait leur plein d'eau aux deux bornes incendie du village, des camions à lance se postèrent sur la voie ouverte par le Capricorne. D'autres enfin veillaient près des maisons, prêts à étouffer tout départ de feu. Par mesure de précaution, les gendarmes évacuèrent les habitants des six maisons les plus proches.

Le dispositif était prêt !

*

L'enquête de gendarmerie sur les causes du départ de feu aboutit rapidement. En bordure de la route, le goudron laissait la place à une bande de gravillons, elle-même bordée par l'herbe du fossé selon une limite rectiligne. Les enquêteurs remarquèrent immédiatement le seul triangle consumé partant du gravier pour rejoindre en s'élargissant les herbes plus hautes, les arbustes, et enfin les arbres. Près de l'herbe, traînait un mégot reconnaissable à son filtre

orange. L'herbe rase et sèche à droite et à gauche n'avait pas brûlé, tant la puissance du vent avait chassé la maigre combustion vers la forêt. Un examen approfondi des lieux n'apportant pas d'autre piste, la conclusion était irréfutable, l'origine du feu était bien la négligence d'un fumeur.

*

Depuis leur promontoire, Marc, Jane et les enfants, ainsi que d'autres curieux, avaient assisté aux efforts de cette armée des sapeurs pompiers, dont on pouvait suivre les allées et venues des véhicules aux jaunes et rouges vifs.

Ils avaient assisté aux deux sautes de feu, aux rotations des avions, et constataient avec angoisse que le large front de flammes s'avancait inexorablement vers Puechvala.

Ils virent les quatre Canadiens arriver avec une nouvelle cargaison d'eau, et décrire des cercles sans larguer. Les avions attendirent ainsi que le feu soit près d'atteindre le gros du matériel des pompiers, puis l'un d'eux largua près de la route, sur la bande mouvante des flammes qui furent aussitôt calmées. Les nuages blancs des brumisateurs télécommandés, se concentrèrent sur cette partie, avec succès semble-t-il, puisque aucune flamme ne réapparaissait. Aux abords de la route, les lances à main venaient à bout des dernières velléités de reprise du feu de ce côté-là.

L'opération se renouvela une deuxième fois avec le même succès.

À l'arrière, le Capricorne travaillait toujours à rabattre la hauteur des arbres et à les éclaircir. Pour l'instant, aucune braise n'avait atteint cet endroit.

Un Dash arrivant sur zone vint larguer son produit retardant entre le chemin et la piste, ce qui allait permettre de sauver les arbres restants.

Puis ce fut le troisième pélican jaune qui déversa ses six mètres cubes, et un peu plus tard le quatrième entra en action à son tour. À chaque diminution de l'intensité du feu, les brumisateurs, puis les lances venaient à bout des flammes. La stratégie s'était avérée payante et avait parfaitement réussi. Il y eut bien un départ de feu dans le terrain d'une maison, mais il fut rapidement maîtrisé.

Puechvala ne brûlerait pas.

*

— C'est du travail de pro ! s'enthousiasma le Papé. Ils ont réussi à sauver le village des flammes. Pas évident du tout avec un vent pareil !

— Bravo les pompiers ! applaudirent les filles.

— Mais le feu n'est pas éteint devant nous ! Il faut l'arrêter, intervint Léo en

montrant la large zone boisée située à gauche de Puechvala et remontant jusqu'au repli qu'ils occupaient, puis au-delà, vers le sommet.

— En effet, approuva Marc, c'est d'ailleurs ce qu'ils sont en train de faire. Regardez, les camions se déplacent. Ils vont venir vers ici.

— Et la fumée aussi, constata Jane. Pliez les sièges, les enfants, il faut rentrer. D'ailleurs je suis fatiguée maintenant.

— Mamette, comment ça peut s'allumer, un si terrible incendie ? s'enquit Elsa.

— Le plus souvent ce sont des négligences. Il faut faire très attention avec les barbecues, les tronçonneuses, débroussailleuses et autres engins qui peuvent générer des étincelles. Il y a aussi certaines personnes qui ont de mauvaises intentions, méchanceté, jalousie, vengeance. Ils allument le feu sans se rendre compte de la gravité de leur acte. Ils sont souvent dérangés dans leur tête.

— On peut pas les empêcher ? Il faut les arrêter !

— Après avoir mis le feu, ils n'attendent pas sur place. C'est pourquoi il faut les rechercher avant de les punir.

— J'ai entendu dire qu'un morceau de verre arrondi pouvait faire loupe et enflammer l'herbe, ajouta Léo.

— Oui, c'est un cas de départ possible, approuva Marc. Tu as aussi les mégots qu'on jette au bord de la route.

— Moi je ferai toujours attention ! conclut Elly.

Chacun prit place à l'intérieur de la voiture et ils rentrèrent à la maison goûter un peu de fraîcheur.

*

Le front de l'incendie courrait désormais à l'assaut du Mont Garrigue, dans un paysage toujours boisé et impénétrable. Malgré l'heure avancée de l'après-midi, le vent ne faiblissait pas, les flammes sautaient, se projetaient d'un arbre à l'autre, d'un bosquet à l'autre. Toutefois, aucune habitation n'était menacée dans cette zone. Seule la majestueuse montagne offrait ses flancs combustibles au monstre rouge.

De nombreux départs de feu avaient été signalés un peu partout dans la région, et bien que beaucoup soient maîtrisés rapidement, quelques-uns prenaient de l'ampleur et nécessitaient l'utilisation de moyens conséquents.

C'est ainsi que le nombre des avions bombardiers d'eau dédiés à l'incendie du Mont Garrigue fut réduit à deux Canadairs, et celui des brumisateurs à un seul camion. Quant au Capricorne, il n'était plus efficace, car il est laborieux d'ouvrir des espaces praticables sur des terrains très accidentés.

De plus, les parties de feu fixées devaient faire l'objet d'une étroite surveillance pour éviter toute reprise depuis des braises ou des morceaux de bois se consumant lentement, y compris sous terre.

Il fut donc de « convoier » le sinistre, à l'est, sur le chemin de Sainfont, à l'ouest, dans une succession de champs abandonnés où l'usage de véhicules tout-terrain était indispensable.

*

Alec Piro, dit « le voyageur », habitait Bessèges à la limite du département du Gard et de l'Ardèche. C'était un homme jeune, la trentaine, plutôt élégant, à la conversation charmeuse. Il travaillait comme représentant et livreur dans l'entreprise créée par son père quelques années plus tôt. Ils vendaient des produits de boucherie sur toute la région et leur marchandise était grandement appréciée par tous car elle provenait d'animaux élevés en plein air, en toute liberté au cœur des Cévennes. La viande devenait un composant secondaire de l'alimentation, et ceux qui en consommaient exigeaient la qualité « Prairie Naturelle ». La provenance était soigneusement contrôlée, la préférence des circuits courts étant devenue une règle générale depuis quelques années.

Après une tournée de livraisons et de commandes dans les environs d'Uzès, Alec rentra chez lui vers dix-huit heures. Son épouse revenait de la boutique, et les enfants jouaient en attendant qu'on veuille bien leur demander de se pencher sur leurs devoirs.

Flech, l'aîné, avait huit ans et sa cadette June deux ans de moins.

Alec aimait par-dessus tous ces instants privilégiés où il pouvait se détendre en jouant avec ses chérubins sous le regard attendri de Vali leur mère.

Le poste de télévision allumé n'intéressait personne jusqu'au moment des informations quand on parla du grand incendie qui ravageait la commune de Bouquet depuis le début de l'après-midi. Les images saisissantes montraient les chênes centenaires transformés en torches. On voyait les pompiers se démenant contre ces diabesses de flammes dans les feux de l'enfer.

« Le feu a pu être dévié à l'approche du village de Puechvala grâce à l'énergie et au savoir faire des sapeurs pompiers, annonçait le commentateur. Plusieurs casernes, de Méjannes-le-Clap, Saint-Ambroix, Barjac, Uzès, et même Nîmes ont dû être mobilisées. Trois cents hommes au total ont lutté contre le sinistre, attisé par un mistral atteignant des rafales de cent trente kilomètres à l'heure.

« Les moyens engagés sont considérables, quatre Canadairs, deux Dashes et camions nébuliseurs, le Broyeur géant du département et, pour la première fois

utilisés en forêt, les brumisateurs télécommandés.

« Actuellement, le feu a épargné le village de Puechvala et progresse sur le massif.

« Quant à l'origine de l'incendie, l'enquête de gendarmerie a pu déterminer avec certitude qu'il s'agit d'un mégot jeté négligemment en bordure de la route de Lussan à Saint-Ambroix, près du lieu-dit le Mas du Parent, vers quinze heures. Une étude ADN est en cours.

Et l'image montrait en gros plan une partie de cigarette à bout filtre couleur liège.

Alec sentit son sang se glacer. Il était passé par là à cette heure, le filtre correspondait aux cigarettes qu'il utilisait, et, ça lui revint tout à coup, il terminait une cigarette à ce moment-là, puis l'avait lancée par la vitre comme il faisait généralement, pour que le cendrier reste propre. Cette habitude détestable remontait à sa jeunesse, lorsque cela faisait crâneur d'envoyer valdinguer le bout de clope d'une mâle pichenette.

Alec était démonté, mais il ne dit rien.

Personne ne pouvait savoir... ADN... Ils ne testent pas tout le monde...

Personne ne devait savoir.

Personne ne saurait après tout.

La voix de son fils le tira de sa détresse :

— Papa ! C'est vrai qu'un seul geste de négligence, comme ils disent, peut provoquer un aussi grand feu ?

*

Après le repas du soir, les cousines jouèrent dans leur chambre tandis que les grands-parents se distrayaient en suivant un programme télé.

Léo rejoignit le jeu de boules, puis revint presque aussitôt, déclarant que la plupart des voisins s'étaient rendus au château d'eau.

— Les filles, je vais voir où en est l'incendie ! Vous venez ?

— Oh oui, on prend les vélos.

Un spectacle inoubliable les attendait.

Dans le soleil couchant, le Mont Garrigue détachait sa masse d'un bleu sombre sur un ciel aux couleurs pastel et dégradées allant de l'orange au bleu gris au fur et à mesure que le regard s'élevait.

Et le feu toujours actif formait une mince ligne festonnée, mouvante, de couleur orange rouge.

L'ensemble formait un tableau d'une beauté saisissante, irréelle et tragique à la

fois.

Tout Terremas était là.

Le mont brûlait pour la première fois. Certes il y avait eu d'innombrables incendies par le passé, mais les conditions de sécheresse n'avaient jamais été extrêmes comme ces dernières années.

La bonne nouvelle, c'était que le vent faiblissait depuis une heure, rendant la tâche des soldats du feu un peu moins difficile. Seul l'arrêt du mistral pourrait inverser la tendance et permettre la maîtrise totale du sinistre.

Les habitants réunis sur le belvédère naturel commentaient abondamment la situation.

— Si le vent « cale » ils vont l'arrêter avant les rochers, décréta quelqu'un du haut de sa présomptueuse expérience.

— Regardez, ils le tiennent en largeur, ça n'atteindra pas le Mas de Talin.

En effet, désormais, les flammes les plus vigoureuses étaient uniquement celles du front. Dans le pire des cas le feu atteindrait la falaise calcaire sommitale, ne pourrait plus progresser et ne gagnerait pas le versant sud.

L'appel du sommeil se faisant sentir le groupe de spectateurs commença à se réduire.

Léo héla les cousines qui faisaient des tours de vélo sur les voies communales et la départementale.

Chacun sentait bien que demain serait un jour terne et triste au vu de ce paysage.

Et on laissa les sapeurs-pompiers dans les bois, où ils devraient poursuivre la lutte toute la nuit et la journée du lendemain pour continuer à éteindre partout et veiller à ce que le monstre rouge reste endormi.

*

Le lendemain, un dimanche, Célia et son petit ami Thomas s'étaient invités chez les grands-parents pour le repas de midi. Comme toujours dans ces cas-là, Léo, en voisin célibataire, était convié à passer la journée à la maison mère.

Le matin, ils passèrent par Puechvala pour évaluer l'étendue des ravages causés par l'incendie. Tout n'était que désolation, un paysage gris, noir, charbonneux, duquel se dégageait une poussière sale dans le vent qui reprenait de l'ampleur.

— Combien de temps avant que tout ça reverdisse ? s'inquiéta Célia.

— En deux ou trois ans. L'herbe reprendra, mais il restera des squelettes qu'il faudra couper, précisa Léo.

— La plupart des arbres sont des chênes, intervint Thomas, on devra attendre au moins trente ans avant de revoir la forêt qu'on a connue.

Léo restait perplexe.

— Oui, c'était valable jusqu'à maintenant, mais les sécheresses s'enchaînent sur des périodes rapprochées et elles sont de plus en plus sévères. Je crains que jamais on ne revoie des chênaies sur ces brûlis. Il va pousser des arbustes, des épineux adaptés aux endroits secs, quelques kermès ou chênes verts ici ou là, de la garrigue.

L'incendie du Mont Garrigue avait été somme toute un feu de moindre amplitude. Avec les moyens modernes dont ils étaient dotés, les pompiers en étaient venus à bout en un jour, ce qui était loin d'être le cas ailleurs.

Partout dans le monde les incendies étaient en augmentation constante d'année en année. On subissait des feux géants, non maîtrisables pendant des semaines, comme en Californie, en Sibérie, en Australie, mais aussi dans les régions méditerranéennes. Parfois des dizaines de maisons étaient brûlées et on comptait des victimes. D'autres feux étaient moins gigantesques, mais difficiles à combattre et nécessitaient des jours de lutte acharnée. La multiplicité des départs de feu sur une même période posait le problème nouveau de l'engagement simultané de toutes les forces. Aucun foyer n'était anodin et devait être traité immédiatement.

La plupart des incendies étaient le fait de l'homme, souvent de façon accidentelle, parfois malveillante.

Une autre part des sinistres était carrément volontaire, sur le principe de l'écobuage, pour dégager des terrains agricoles, ce qui avait pour effet d'émettre du dioxyde de carbone dans l'immédiat, de supprimer la possibilité d'absorption de ce gaz par la forêt, et enfin de détruire la terre en quelques années de culture intensive. Ces pratiques s'avéraient désormais très préjudiciables à l'humanité lorsqu'elles étaient pratiquées à grande échelle, comme en Amérique du Sud ou en Afrique.

Cette année-là, le déficit hygrométrique était tel que la France s'était embrasée sous les températures de juillet avoisinant chaque jour les quarante degrés. Le plus inquiétant était ces feux de forêts non stoppés, qui échappaient à tout contrôle pendant des journées. On en constatait dans les Landes, en Bretagne, dans les Vosges, dans les Alpes, l'Ardèche, le Tarn, les Cévennes. Avec ou sans vent, certains incendies, ou « mégafeux », devenaient impossibles à éteindre.

Dans les régions semblables à la forêt landaise, les pins immenses généraient des flammes de cent mètres de haut dans lesquelles l'eau larguée s'évaporait

sans atteindre les arbres. Pire, après le passage du feu, le sol tourbeux entretenait en sous-sol une combustion larvée. Plusieurs jours après l'extinction de l'incendie, on voyait repartir des foyers un peu partout, perdurant jusqu'à ce qu'enfin une grande pluie noie tout.

L'Europe subissait une vague de sécheresse sans précédent. Même les pays plus au nord connaissaient des difficultés sous des températures comparables à celles des régions méditerranéennes. De façon insidieuse, ces périodes affaiblissaient les arbres, laissant aux maladies le soin de les tuer lentement, ce qui constituait un matériau de choix pour les flammes en cas de feu.

À la maison, en attendant les jeunes, Marc écoutait le journal télévisé et ne manquait pas de les commenter à Jane qui ne prêtait qu'une oreille distraite à ces « démoralisateurs d'honnêtes gens ».

« Trois nouveaux foyers d'incendie aujourd'hui en France, dans la Meuse, le Jura, et le Limousin. On attend d'importantes forces de sapeurs-pompiers venant des pays européens les moins touchés, de Pologne et Finlande notamment. En Espagne, Italie, Grèce, comme dans l'hexagone, on assiste à des départs de feu en grand nombre. Une dizaine de sinistres sont considérés comme non maîtrisables dans les conditions météo actuelles. Coralie, que peut-on attendre pour les jours à venir ?

« Nous restons sur des températures caniculaires demain et après-demain, mais la situation devrait s'améliorer mercredi avec une perturbation orageuse venant de l'atlantique...

— Tu entends Jane ? Dans trois jours ça ira mieux. On aura moins chaud et peut-être de l'eau.

— Eh bien ! Pas malheureux ! Je n'en peux plus !

« Au Mali, la situation est toujours confuse. Des bandes armées sillonnent le pays en pillant les villages après avoir massacré la population.

« Importantes manifestations en Éthiopie. Dans la capitale, Addis-Abeba, la population n'a plus d'eau potable. Depuis cinq ans la sécheresse s'est installée. Toutes les denrées que produisait la région sont désormais importées. L'inflation atteint le record de cinquante pour cent. L'état réprime violemment les mouvements de rue, des centaines d'individus sont interpellés chaque jour.

« Le président américain a annoncé un déploiement de forces dans le pacifique pour assurer sa suprématie de plus en plus fortement contestée par les pays de l'est... »

— Coucou, c'est nous ! annonça gaiement Célia en ouvrant la porte.

*

Au cours du repas, conversation roula évidemment sur l'incendie et le climat :

— Et les oliviers, Papé ! Comment ils sont avec cette sécheresse ? questionna Célia.

— Pas si mal dans l'ensemble. Quand j'ai vu que l'hiver et le printemps n'apportaient pas assez de pluie, j'ai griffonné la terre en profondeur. Bien taillés, les arbres font de belles pousses qui craignent moins le sec. Le bois de taille, broyé sur place, apporte de la matière organique et retient mieux l'humidité. Et en ce moment, je retire les rejets, toujours gourmands en sève, pour que la ramure et les fruits en profitent. Et puis, je vais vous dire, je suis persuadé que l'arbre ressent ce qui va arriver. Après la floraison, à la nouaison, certaines olives sont tombées d'elles-mêmes pour que le reste s'en sorte mieux. L'arbre ressent ces choses-là ! Oui Madame ! L'olivier est intelligent !

— Traditionnellement, c'est une plante issue des pays chauds et secs, compléta Thomas. Il se met automatiquement dans une sorte de veille durant l'été.

— Tout à fait, on voit alors les feuilles se mettre en forme de tuile et les fruits se flétrir, puis aux premières pluies tout redevient normal, conclut Marc.

— Ah ! Les oliviers de Papé, c'est quelque chose ! On touche au sacré ! plaisanta Léo.

Mamette finit par clore l'échange :

— Dites-moi, les oliviers, j'en entends parler toute l'année, alors, si on pouvait passer à autre chose ça m'arrangerait ! Allez, installez-vous dans les fauteuils !

Restrictions, 2025

Dans certains pays des zones du globe en voie d'assèchement, sur les pourtours des déserts du monde, les populations rurales durent se résoudre à abandonner la terre qui les avait nourris jusqu'alors. Les périodes sans pluies devenaient la règle, et se faisaient chaque année plus longues et dévastatrices. Les rivières utilisées pour l'irrigation des cultures se tarissaient, les puits, à leur tour, ne donnaient plus, et les nappes phréatiques, insuffisamment alimentées, s'épuisaient et nécessitaient des forages toujours plus profonds, en admettant que la communauté ait les moyens de les mettre en œuvre. Le scénario se renouvelait dans ces endroits secs de la planète, immuable : manque d'eau, moins de légumes, de fourrage, du bétail mort ou vendu, et finalement l'absence de nourriture pour les humains.

La malnutrition faisait des ravages. La famine tuait deux enfants sur trois, mais aussi les adultes, qui arrivaient rapidement à bout de forces, à ne plus pouvoir, dans certains endroits, s'approvisionner en eau potable, trop lointaine.

Les malheureux devaient partir avant qu'il ne soit trop tard. Il fallait abandonner ces lieux désormais hostiles, sans espoir de retour.

Ils mettaient leurs affaires essentielles dans d'énormes sacs, deux ou trois par adultes, se regroupaient par familles, par villages, puis marchaient vers les villes ou en direction de la frontière avec le pays voisin, allant parfois pieds nus sur les pistes poussiéreuses.

Ces conditions inhumaines s'apparentaient à de la torture, telle la situation de cette jeune femme, enceinte de cinq mois, abandonnée par son mari au début de la sécheresse, avec ses six rejetons, et qui ressentit une douleur au ventre en marchant : elle faisait une fausse couche. Elle perdit là, au milieu de nulle part, le fœtus qui aurait dû devenir son septième enfant, un garçon.

Les organisations d'aide se démenaient pour dresser des campements, distribuer de la nourriture, et en premier lieu bien sûr donner des soins, réhydrater, perfuser, réalimenter. La Banque mondiale débloquent des fonds, mais ils s'avéraient largement insuffisants et les services de l'ONU manquaient de moyens pour créer autant de camps que souhaité.

Lorsque le territoire comportait des zones moins arides, la population s'y concentrait et cet endroit devenait à son tour sinistré. Les réfugiés gagnaient parfois des pays immédiatement voisins, ce qui n'allait pas sans tiraillements diplomatiques.

D'immenses régions rurales furent désertées, livrés au sable du désert. Les

viles offraient le plus de ressources, car c'est là qu'on pouvait grappiller une journée de travail de temps à autre, comme manœuvre par exemple. Généralement, les pouvoirs publics n'étaient pas préparés et n'avaient pas les moyens pour absorber ces foules. On installait alors des campements, gérés par les organisations ou bien complètement illicites, et les agglomérations s'entouraient de misérables bidonvilles privés d'eau, d'électricité, d'assainissement.

Ailleurs ce sont les inondations qui firent fuir les habitants. De fortes pluies s'étalant sur plusieurs mois noyèrent des états entiers, ne laissant aux autochtones aucun espoir de se réinstaller. À quoi bon rester, si ces intempéries devaient se renouveler à l'avenir ?

On comptait le nombre de déplacé sur la planète à plusieurs dizaines de millions. Il fallait résoudre d'énormes problèmes de soins, de nourriture, d'habitat. La relocalisation de ces populations se réalisait de façon improvisée, avec des moyens limités, comme ceux de l'ONU, très inférieurs aux volumes souhaitables.

Ces migrations généraient de vives tensions et tout devenait prétexte à laisser exploser la violence.

Selon les services statistiques, il fallait s'attendre à devoir gérer un jour plus d'un milliard de réfugiés climatiques dans le monde.

*

S'adapter aux conditions météo était devenu indispensable à peu près partout sur la planète. L'évolution s'accroissant, il fallait faire vite, ce que ne permettaient pas toujours les économies très disparates des différents pays du monde.

Parmi les populations rurales des pays pauvres, l'adaptation se limitait souvent à tenter de préserver les ressources en eau et terre arable. Lorsque survenaient des événements climatiques exceptionnels, on mourrait de faim, de maladie, ou noyé. Dans le meilleur des cas on se retrouvait en camp de réfugiés à la merci des aides alimentaires et sanitaires.

Dans certains pays riches, on s'adaptait, au prix de mesures qui généraient des émissions vertigineuses de gaz réchauffeurs. On n'hésitait pas à réaliser des projets insensés comme des lacs en plein désert, des constructions extravagantes, des stades ou pistes de ski climatisées ou d'autres réalisations tout aussi

consommatrices d'énergie et lancées comme des défis à la nature. Grâce à sa technique, l'homme ne s'en laissait pas conter, il « maîtrisait » l'environnement.

Pour d'autres états, on parla de sobriété. C'est-à-dire qu'on s'attaqua aux gaspillages, plus d'ailleurs par crainte de manquer d'énergie que pour diminuer le dioxyde de carbone. Mais comme les deux motivations allaient dans le même sens, l'une cautionnait l'autre. Au sein des administrations, entreprises, magasins, on essaya de ne plus laisser des bureaux éclairés lorsqu'ils étaient inoccupés, on ferma si possible les portes des grandes surfaces chauffées ou climatisées, on interdit le chauffage et la climatisation des terrasses de café ouvertes, etc. On réduisit les heures d'ouverture de lieux publics. On décida de diminuer l'éclairage des autoroutes et des villes, des monuments, de limiter le nombre de panneaux publicitaires ou de les éteindre la nuit, ainsi que les enseignes d'entrées des commerces.

L'été, dans ces pays où la consommation de l'eau ne posait d'ordinaire pas de problème, on n'irriguait plus les cultures, les jardins, les pelouses, les fleurs. On ne pouvait pas nettoyer sa voiture, les compléments de niveau des piscines étaient interdits.

Les nappes étant régulièrement au plus bas, il devenait parfois nécessaire d'interrompre la distribution aux robinets.

Couper l'eau ! Dans des pays aisés en zone tempérée !

Il fut donc recommandé aux particuliers d'avoir au quotidien des gestes économes. Les médias diffusaient sans cesse des spots indiquant les bonnes pratiques :

« – l'eau économisera – la prise débranchera – le robinet ne laissera pas couler – la température maison diminuera – la clim réglera – le sèche-linge évitera – la minuterie utilisera – la voiture modérera. »

Rien que du bon sens !

Les choses n'allèrent pas de soi. L'individualité galopante de nos sociétés de consommation ne l'entendait pas de cette oreille.

Les agriculteurs, ayant l'habitude de puiser l'eau par forage et de mettre tout l'été en action des asperseurs géants, se mirent à expliquer que « leur » nappe était bien alimentée, indépendante des autres et que cet arrosage ne privait personne.

Les possesseurs de piscines expliquèrent que la compensation de l'évaporation de leurs quarante mètres carrés était insignifiante et négligeable.

Le propriétaire d'une résidence secondaire hurla qu'il payait, donc qu'il était

en droit de maintenir vert son gazon.

Un professionnel pour qui le travail nécessitait une voiture présentable passait tous les jours à la station de lavage jusqu'à ce que les autorités décident la fermeture de celle-ci.

On entretint des légumes, on sauva quelques fleurs.

Le radicalisme écologique trouva là une occasion d'enfoncer son clou. Des réserves d'eau destinées à l'agriculture furent endommagées, des golfs ravagés, les utilisateurs de baignoires mis à l'index.

Les peuples des pays aisés, à qui l'on avait recommandé pendant des décennies : « En bon citoyen tu consommeras », et qui ne connaissaient pas d'autre manière de vivre, s'estimèrent trahis et désignèrent des responsables. On trouvait que les gouvernements infantilisaient les citoyens :

— Nous sommes des adultes que diable !

On pensait que le pays voisin s'en sortait mieux :

— Bon sens, il suffit de prendre exemple.

On attaquait tout le monde en fonction de ses appartenances :

— Je l'avais dit, ce gouvernement n'a rien fait !

— C'est la droite et le patronat ! Ils n'ont jamais rien voulu changer !

— Que les riches montrent l'exemple !

— Avec les écolos, il fallait s'y attendre ! Ils font beaucoup de mal. Voyez où on en est maintenant !

Les demandes en faveur du climat s'ajoutaient aux réclamations à propos du niveau de vie. L'évolution climatique devenait un souci majeur.

Et le taux des gaz réchauffeurs dans l'atmosphère ne diminuait pas.

*

En cette année deux mille vingt-cinq, à l'ONU, après une nouvelle étude des amendements à apporter, les propositions furent à nouveau soumises à l'assemblée générale.

Poussés par la peur des déstabilisations grandissantes, des attentats de plus en plus nombreux, des exactions multiples, la majorité des pays finirent par voter la mise en place du système régulateur proposé par le Secrétaire Général deux ans auparavant. Ces mesures étaient de nature à apporter l'apaisement nécessaire, car elles signifiaient qu'on allait enfin s'attaquer aux inégalités. Les riches ne supportaient plus qu'on répétait à l'envi la phrase désormais célèbre : « dix pour cent les plus aisés produisent cinquante pour cent des gaz à effet de serre », ou d'autres statistiques du même genre étant de nature, en ces temps troublés, à

constituer de lourdes menaces.

C'est ainsi que l'organisation des Nations Unies fut mandatée par les états pour faire appliquer les principes proposés par le Secrétaire Général, amendés certes, mais finalement votés.

L'Organisation se limiterait à des bilans comptables de l'utilisation des ressources naturelles et des transports.

La taxe compensatrice entre pays, proportionnelle aux émissions de carbone, fut adoptée avec un taux relativement bas.

L'assemblée donnait pouvoir à la Commission juridique qui se chargerait du contrôle des flux monétaires illégaux.

La création de l'armée des Casques Bleus fut votée, mais elle serait limitée à cinq pour cent des moyens de chaque pays.

Un groupe fut créé, la « Commission Terre Atmosphère », devant gérer les évaluations et compensations carbone. L'ONU établit dans chaque état des unités chargées, en liaison avec les services concernés du pays, d'évaluer les nuisances contre le climat, l'utilisation des ressources naturelles, les rejets de gaz à effet de serre, et de percevoir la taxe carbone.

L'Organisation, par la Commission du Droit International, mit en place auprès des banques des systèmes de contrôle des flux illégaux et instaura les mécanismes propres à récupérer le fruit des redressements et à interrompre les corruptions.

La Commission pour le désarmement et la sécurité internationale serait étoffée et devrait mettre en place l'état-major et l'armée des Casques Bleus.

Quelques nations, les plus émettrices de gaz à effet de serre, n'avaient pas voté les résolutions, mais allaient devoir faire bonne figure pour respecter le consensus obtenu, qui par ailleurs ne remettait pas en cause leur souveraineté, sauf pour la cause climat. De plus, il s'agissait seulement d'un accord conclu « au rabais », et destiné à apaiser les préoccupations.

Alors que jusque-là on avait plutôt la vision d'un monde allant vers sa fin, se révélait soudain un mince espoir de tempérance, de sage réflexion sur l'avenir de cette « Tour de Babel » qu'était devenue la planète, où les pays avaient pris l'habitude de se livrer à une concurrence effrénée synonyme de destruction.

Chine, 2025

Du haut du onzième étage de son immeuble, situé en banlieue de Pékin et offrant une vaste échappée sur la partie sud de la ville, Liansh Dengfui contemplait par la fenêtre qu'il venait d'ouvrir le spectacle de cette urbanisation infinie dont les lointains se confondaient avec une brume de pollution quasi permanente. En ce matin de mars, la température était douce et Liansh aimait s'accorder cet instant de calme précédant l'agitation de la journée.

Plus de vingt millions d'êtres humains animaient chaque jour cet espace gigantesque qui était devenu la capitale de la république populaire de Chine en mille neuf cent quarante-neuf, prenant alors le nom de Beijing. Seuls les francophones continuaient à l'appeler Pékin.

Berceau de diverses civilisations, notamment les dynasties Ming et Qing, la ville des empereurs avait laissé des monuments dont les plus célèbres étaient la Cité Interdite, la porte Tian'anmen ou le Temple du Ciel.

L'agglomération avait évolué au fil de constructions et d'aménagements tentaculaires. De nombreuses voies rapides sillonnaient la ville et pas moins de cinq périphériques la ceinturaient.

Liansh était ingénieur agronome et professeur à l'université agricole de Chine dépendant du ministère de l'Agriculture. Il était l'un des innombrables spécialistes attachés à la création de la grande muraille verte commencée quatre décennies auparavant. Il était né à Pékin et il aimait sa capitale plus que tout autre ville. Il s'était rendu propriétaire de son appartement voilà près de trente ans lorsque le pouvoir central choisit de doper la consommation en permettant l'accès à la classe moyenne de millions de pauvres que comptait le pays. L'industrialisation effrénée produisait des biens qu'il fallait consommer pour pérenniser le système et le marché le plus immédiat était l'immensité du peuple chinois, avant le reste du monde. Des programmes d'urbanisation pharaoniques virent alors le jour, négligent souvent les véritables besoins et les problèmes d'infrastructure associés à cette expansion, transports, accès à l'eau, commerces des produits essentiels, dépollutions.

Liansh s'estimait privilégié, car l'éloignement de son lieu de travail ne lui imposait pas des heures de trajet dans les encombrements dont souffrait la population de manière récurrente. Célibataire, il appréciait la proximité du centre-ville où il pouvait retrouver ses amis et connaissances.

Depuis son observatoire, il avait coutume de mesurer d'un coup d'œil

l'importance de la chape de pollution qui enserrait Pékin. En fonction de la distance de visibilité, on évaluait l'intensité des substances en suspension dans l'air. Souvent, on n'y voyait pas à plus de cent mètres, d'autres jours, comme ce matin-là, c'était plusieurs hectomètres d'espace reconnaissable au-delà duquel il fallait deviner les formes. Et parfois, mais seulement quelques jours par an, le vent balayant plus vite que n'arrivaient les poussières, on avait droit à une apothéose de netteté, un enchantement.

La pollution provenait essentiellement des industries et mines de charbon environnantes, des chauffages individuels, de la circulation routière, des deux aéroports internationaux.

Une quinzaine d'années auparavant, le brouillard toxique omniprésent était tel que des plaintes avaient été émises par la population en colère, la situation sanitaire des habitants étant très dégradée. On mesurait par exemple tout au long de l'année des taux de particules fines près d'une dizaine de fois supérieures aux normes recommandées par l'OMS. Les maladies chroniques devenues légion influaient sur une espérance de vie anormalement réduite.

À partir de cette époque, le pouvoir central comprit que la croissance démesurée à n'importe quel prix pouvait avoir une fin. Il fallait donc inclure des mesures écologiques pour entretenir la consommation gage de stabilité. On réduisit l'usage du charbon, on travailla à diminuer les rejets des véhicules de transport, on déplaça l'industrie lourde loin des villes, et on réprima les manquements aux lois de la part les plus gros pollueurs.

Et l'on continua de consommer et de croître.

L'agglomération que Liansh contemplait était devenue plus saine, son air plus respirable, mais cela s'était réalisé lentement et au détriment d'autres régions, voire de la planète, car les pollutions voyageaient facilement. Il n'en demeurerait pas moins que certains jours, comme dans toutes les villes du monde, les normes étaient encore largement dépassées.

L'agronome pensa à la journée qui l'attendait : il devait recevoir une délégation composée de deux représentants de pays africains, le Tchad et le Niger, intéressés par la réalisation de la grande muraille verte dont Liansh était l'un des artisans, et qui œuvraient eux-mêmes pour le reboisement de la bande subsaharienne.

Après avoir pris sa dose quotidienne de médicaments destinés à soigner l'asthme chronique dont il souffrait depuis vingt ans, il fit bouillir l'eau de son petit-déjeuner. Il n'aimait pas l'idée de consommer au quotidien de l'eau en bouteille, conscient que le prix à payer par l'humanité devenait bien trop élevé,

en déchets plastiques, en transport, et en épuisement progressif de la plupart des nappes phréatiques des zones habitées de la planète.

Avec l'industrialisation forcée en Chine, et l'augmentation de la population dans les grands centres, l'eau posait le plus grand problème à résoudre. Les usines implantées à proximité des cours d'eau ainsi que l'exploitation des mines, à ciel ouvert pour la plupart, avaient pollué l'eau et la terre. Les rejets directs, mais aussi l'air ambiant, chargé de molécules nocives, avaient contribué à contaminer le sol et les rivières.

Depuis des années, des efforts étaient faits pour assainir, autour de l'agglomération, l'eau des principaux lacs et retenues, qu'on appelait les réservoirs. Certains avaient retrouvé la qualité requise, mais la nature étant un vaste ensemble interdépendant, on avait beaucoup plus de difficultés à dépolluer les sols et les nappes souterraines.

Il était donc prudent de faire bouillir l'eau avant consommation.

Dans la pièce voisine, le récepteur diffusait en permanence les nouvelles du jour :

« Météo : ce matin la situation restera stable sur l'est de la Chine. Les températures prévues sont conformes aux normales de saison. Cet après-midi, un léger vent d'ouest pourrait se lever sous l'impulsion d'une perturbation ayant son origine en Mandchourie. La qualité de l'air sur la capitale sera bonne, les indicateurs devant rester au-dessous des limites préconisées.

« Des manifestations sont toujours en cours au Sri Lanka. Rappelons que le peuple proteste contre les augmentations successives du tarif du carburant ainsi que celui des produits de première nécessité dont les prix s'envolent. On craint un soulèvement de la population comme cela s'est déjà produit dans deux autres pays cette année, le Burkina Faso et l'Éthiopie. Ces nations n'ont pas...»

Liansh avait rendez-vous avec ses visiteurs à l'aéroport de Pékin- Capitale dans une heure. Il n'avait pas de temps à perdre.

Malaïka Tanoré et Demba Qarssiane avaient quitté leur hôtel des environs de l'aéroport et se dirigeaient vers l'endroit où ils rencontreraient leur hôte Liansh Dengfiu.

La jeune femme, aux cheveux frisés et remontés en chignon, à la peau noire d'ébène, était diplômée de la faculté d'agronomie de Niamey au Niger, et correspondante à L'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture dont le siège se trouvait à Rome.

Demba, quant à lui, était conseiller du représentant du Tchad à l'ONU.

Leur voyage avait pour but d'étudier les pratiques chinoises en matière de

plantations d'arbres à grande échelle le long du désert de Gobi, en vue de retarder son avancée. L'Afrique comportant sa propre barrière végétale, il était intéressant de rapprocher les techniques et de mesurer les résultats. D'ailleurs, si l'on rajoutait les pays du moyen orient subissant eux aussi la progression des déserts, on pouvait parler d'une seule Muraille Verte allant du Sénégal à la Russie.

*

Tandis que le petit avion loué pour la circonstance venait de décoller et volait plein nord, Malaïka poussa une exclamation :

— La Muraille de Chine ! Regardez !

— Nous sommes à Badaling, précisa Liansh. C'est l'endroit le mieux aménagé et le plus visité de la muraille. Elle a été construite pour se protéger des invasions mongoles il y a plusieurs milliers d'années, puis délaissée, et enfin reprise par les Ming pour arriver à sa longueur actuelle, plus de huit mille kilomètres de long, et même beaucoup plus si l'on tient compte de parties très anciennes qu'on découvre encore de nos jours.

— Et tout dans les montagnes ! Voyez les dénivelés, compléta Demba admiratif. Et ces tours régulièrement espacées !

— Un jet de flèche. De façon que le tir des archers couvre les remparts dans toute leur longueur.

Malaïka s'interrogeait :

— Est-ce que ce projet démesuré a vraiment été utile ?

— Pas de façon absolue. La muraille a permis de mieux contenir certaines hordes d'envahisseurs, mais le plus souvent elle était poreuse du fait même des humains en présence qui finissaient par se connaître et faire commerce. D'autant que les conditions de vie de ceux qui gardaient la fortification étaient très dures. Des millions d'ouvriers et de gardes y sont morts. Les empereurs ont peut-être voulu montrer là leur puissance, leur invulnérabilité.

« Et un orgueil ancestral », pensa Malaïka.

— En somme, si ton voisin t'attaque pour mieux se nourrir, il est plus efficace de l'aider à trouver sa nourriture chez lui plutôt que de vouloir l'empêcher de t'envahir, conclut Demba de façon philosophique.

Liansh fit plus ample connaissance avec ses invités et leur présenta le programme de visite qu'il avait organisé à leur intention.

— Nous survolerons la partie la plus ancienne de la Grande Muraille Verte. Puis nous irons plus vers l'ouest jusqu'au désert Kubuqi, près du plateau

d'Ordos, où nous atterrirons à Halluong et dormirons à Hindsaqui.

Alors que l'avion survolait la rivière Chaobai, l'un des cours d'eau alimentant Pékin, Liansh expliqua :

— Ces dernières décennies, la ville a pratiquement doublé sa population tandis que l'industrie se développait tout autour, ce qui a posé le problème de l'alimentation en eau. Mais maintenant les solutions ont été trouvées. Les rivières et les retenues sont assainies, l'eau prélevée au sud du pays est acheminée par conduites artificielles, ainsi que de la mer depuis des usines de dessalement.

Les deux Africains approuvèrent sans aller plus avant sur ce sujet. Ils pensaient qu'aucun espace naturel ne peut se remettre aussi facilement d'une telle industrialisation et augmentation de consommateurs. Ils savaient que l'exploitation intensive ruine les sols. Ils mesuraient les dégradations sur les sols durablement imprégnés de métaux lourds, y compris les terres arables. Ils savaient qu'un trop grand détournement de cours d'eau concentre la pollution où l'eau manque, sans parler du fait que la vie dans le fleuve disparaît. Ils déduisaient que l'eau prélevée dans une région pour l'acheminer à des centaines ou milliers de kilomètres allait fatalement manquer à ce lieu. Ils avaient appris que les récentes sécheresses en Chine, à l'image des pays subsahariens, aggravaient la situation et rendaient insuffisantes bon nombre de ces mesures.

Liansh concluait :

— Ainsi, désormais, nous pouvons poursuivre notre développement économique sans crainte de pénurie d'eau.

Malaïka et Demba réfléchissaient aux quantités colossales de gaz à effet de serre émises dans l'atmosphère pour qu'un peuple se multiplie à ce point et devienne consommateur de biens matériels au service d'une économie basée sur la fuite en avant.

L'avion survola le site d'une mine de charbon à ciel ouvert, une espèce d'entonnoir géant fait de lignes concentriques descendant vers les profondeurs de la terre comme une blessure béante. On y voyait se mouvoir dans un nuage grisâtre d'étranges mastodontes faits pour gratter, charger, transporter. À proximité se trouvait un campement, destiné sans doute à loger ces mineurs des temps modernes. À l'extrémité nord du cratère, les ruines d'un village évacué étaient déjà à moitié englouties.

— Il s'agit de la mine de Tsankhuani. Les gisements sont inespérés dans la région. Il y a du charbon partout ! Mais notre gouvernement s'est engagé à atteindre l'équilibre carbone en deux mille soixante, et donc les trente-deux

mines que nous venons d'ouvrir seront certainement les dernières à être exploitées.

Brûler du charbon libère de grandes quantités de gaz à effet de serre, mais l'arracher à la terre a son lot d'inconvénients : déforestation, déplacement arbitraire d'habitants, poussières nocives, particules fines, mercure et autres métaux dans l'air, puis au sol, et finalement dans les nappes d'eau profondes.

*

Liansh montrait vers l'avant une zone de forêt au sein de laquelle on devinait des alignements :

— Voici les premières plantations qui datent des années soixante-dix. L'objectif initial était de végétaliser une gigantesque bande de cinq mille kilomètres sur quinze cent. Le désert de Gobi occupe vingt pour cent du territoire chinois et il progresse à grande vitesse.

— Je suppose qu'on a pratiqué la déforestation par le passé, comme chez nous ? s'enquit Demba.

— Celle-ci a toujours plus ou moins existé, mais elle s'est accélérée prodigieusement au vingtième siècle avec l'industrialisation et les réformes agraires.

Malaïka explosa :

— Nous avons commis les mêmes erreurs : élimination de la végétation, urbanisation, agriculture intensive avec une augmentation de la population et des élevages qui ont ruiné la terre et tout ce qu'elle produisait. Résultat, le désert avance.

— Le réchauffement climatique est aussi la cause des sécheresses et de l'avancée des zones arides, avançait Liansh.

— Oui ! Et qui est responsable de l'élévation de la température ? Les rejets de gaz à effet de serre de l'industrialisation, donc directement l'activité humaine, fulminait Demba.

— La Chine va, d'ici deux mille cinquante, créer la plus grande forêt artificielle du monde.

Malaïka ne pouvait s'empêcher de penser à ces pays qui continuaient de pratiquer la déforestation chez eux, ce qui aggravait la désertification générale.

— Je pense que le bon choix est de continuer cette œuvre, en souhaitant que le remède ne soit pas pire que le mal, espérait Demba. Quel bilan peut-on faire en Chine avec ce recul de plusieurs décennies ?

— Sur de nombreux tronçons, on a réinstallé des familles qui vivent de leur activité. Nous avons logé jusqu'à près de quatre cent mille réfugiés climatiques

dans des camps. Mais peu à peu la tendance s'inverse et les paysans reprennent possession du désert.

Malaïka apporta un élément précieux :

— En Afrique, le plus dur est de motiver les habitants à planter et cultiver des arbres ne produisant rien. Aussi, chaque fois que cela est possible, l'accent est mis sur des fruitiers producteurs de nourriture.

— Ici en Chine, la main-d'œuvre a été fournie par soixante mille militaires démobilisés, que le pouvoir a réquisitionnés.

Tandis que l'avion poursuivait son vol d'est en ouest, Liansh montrait de grands espaces repris au désert, ou en passe d'être végétalisés. Il précisait que dans beaucoup d'endroits, la zone aride reculait, ou tout au moins, l'envahissement par le sable était stoppé. Un bilan plutôt positif qui devrait être affiné dans les prochaines décennies. Il fallait une lutte tenace, permanente, ne souffrant d'aucun relâchement, et qui, en regard de l'immensité de la tâche à accomplir et du travail déjà consenti, ne faisait que commencer.

— Nous approchons du désert Kubuqi, averti Liansh. Des entreprises privées travaillent aussi à la muraille verte, comme celle dont vous pouvez apercevoir les installations devant nous. Elles sont intéressées par les subventions et leur prospérité montre qu'elles ont su instaurer un système économique propice aux enrichissements des différents acteurs.

Mais nous allons atterrir à Halluog.

Un véhicule tout-terrain attendait les visiteurs. Shi, le responsable local, les emmena au cœur des plantations jeunes ou plus anciennes, réalisées avec des essences différentes, en alignements ou simplement réunies en bosquets. Le sable était omniprésent, tentant de recréer sous l'action du vent des dunes que la présence des arbres freinait. Parfois la piste était complètement recouverte malgré les multiples rangées de végétaux brise-vent.

— Comment procédez-vous quant aux variétés ? s'enquit Demba. En Afrique, nous utilisons beaucoup l'acacia, le dattier du désert, le jujubier, des conifères, des baobabs, mais aussi toute autre essence issue de la région.

— Ici aussi l'acacia est roi, répondit Shi, car c'est l'un des arbres les plus sobres et résistant au monde. Nous plantons des pins, sapins, mélèzes, cyprès, séquoias, ginkgos, mais encore des eucalyptus, des nérés, des acajous des Antilles, des kapokiers, des baobabs. En fait, toute variété est propice pourvu qu'elle soit économe en eau. Au Kubuqi, de grandes surfaces sont plantées en plantes médicinales comme la réglisse.

— Au fil des années, compléta Liansh, nous nous sommes rendu compte qu'il

était préférable de mêler les différentes espèces, une seule variété occupant tout le terrain est plus vulnérable à la propagation des maladies. D'autre part, il est essentiel d'avoir des plantes à faible enracinement, en mélange avec des arbres à racines profondes, pour mieux fixer le sol et en retenir l'humidité.

— Tout à fait, approuva Demba. L'idéal est de s'approcher au plus près de la forme qui était celle de la nature à l'origine, qui résiste le mieux à la sécheresse et aux intempéries. Nous ne cherchons finalement qu'à réparer des erreurs antérieures.

À la vue des équipes arrosant abondamment les jeunes plants, Malaïka et Demba eurent la même réaction de surprise :

— Mais où prenez-vous toute cette eau ?

— Nous effectuons des forages régulièrement espacés. Le sous-sol renferme de l'eau, simplement il faut aller la chercher plus profond qu'avant. Nous creusons maintenant à plusieurs centaines de mètres.

— Vous ne craignez pas l'épuisement de ces nappes ? En Afrique, nous tentons de les entretenir, de les réalimenter par la surabondance des crues. Nous pensons que c'est là un des moyens d'assurer l'approvisionnement en eau de façon pérenne.

— Nous aussi bien sûr, approuva Liansh, mais l'évapotranspiration des arbres humidifie l'atmosphère. Nous misons sur la forêt pour entretenir une humidité génératrice de pluies qui reconstitueront les réserves du sous-sol.

— Mais il a fallu des millénaires pour créer certaines nappes phréatiques ! Si vous les asséchez, il faudrait le déluge pour les refaire !

— Oui, bien entendu. Mais nous devons aller de l'avant. De nouvelles solutions techniques verront le jour et nous permettrons de régler la situation. Un tiers du désert du Kubuqi est désormais reverdi grâce aux travaux entrepris par une compagnie privée qui utilise des méthodes très sophistiquées pour faire pousser de jeunes plants dans le sable. D'ailleurs, vous allez pouvoir vous rendre compte par vous-même, nous arrivons à l'hôtel où nous passerons la nuit.

Demba et Malaïka n'en croyaient pas leurs yeux. Devant eux s'étendait, bordée d'un lac occupant un creux de terrain, une oasis de verdure au centre de laquelle trônait un petit palais digne d'un conte de fées. Tout autour de l'étendue d'eau s'alignaient des constructions plus modestes, vraisemblablement des chambres, abritées du soleil par des auvents géants. Et dans le fond, des hectares de panneaux photovoltaïques sous lesquels paissaient des moutons et erraient des volailles de basse-cour. Puis tout autour, sans transition, les dunes du désert qui ondulaient là depuis des millénaires.

— Chers amis, voici le domaine de « L'Eau qui Coule », le centre de loisirs où nous dormirons cette nuit dans nos chambres climatisées ! Comme vous le voyez, l'énergie est produite de façon tout à fait écologique. La route nouvellement construite et protégée du sable permet les mouvements de touristes et d'intendance. Les animaux participent au cycle biologique et naturel de croissance des végétaux. Ici, nous sommes aux portes du désert, si bien que les touristes fortunés ont la possibilité de faire des excursions à dos de chameau, ou, selon leurs goûts, à des randonnées de véhicules tout-terrain, ou des vols en hélicoptère. L'aventure dans le sable est devenue le summum du tourisme !

— Mais... Et l'eau ? balbutia Malaïka sidérée.

— Ici, nous sommes en bordure du sable pour l'attrait touristique mais en tout, un tiers du désert est désormais végétalisé et des familles vivent de l'élevage. Ainsi la pluviométrie augmentera dans la région.

Tandis que Liansh parlait, Demba regardait les dunes arides, et se disait que jusqu'à présent la pluie n'avait pas eu un grand effet sur ce sable-là. Il s'enquit :

— Il en existe beaucoup des centres comme celui-ci ?

— La société qui a créé ce miracle en construit de plus en plus, tant la demande est forte et l'opération rentable. Et, tenez-vous bien, le procédé va être exporté dans le monde entier et notamment chez vous, dans des pays africains qui rencontrent une désertification identique à la nôtre. Ainsi la Chine fera reculer les déserts partout dans le monde.

— A-t-on évalué le coût en gaz à effet de serre d'une telle entreprise sur le long terme ? demanda Malaïka, qui n'en revenait pas de voir autant de mauvaise foi, car bien sûr il était là question de faire de l'argent avec les touristes sans se préoccuper de l'avancée du désert.

— Comme vous l'avez remarqué, le soleil fournit l'énergie, propre intégralement, rétorqua Liansh en haussant le ton pour couvrir le bruit d'un hélicoptère venu déposer des touristes, avant de reprendre son vol. C'est pourquoi, poursuivit-il, notre gouvernement n'a pas l'intention de voter la proposition de l'ONU de taxer les émissions de gaz réchauffeurs. Elle va à l'encontre de notre développement qui est assuré par l'énergie renouvelable.

Demba se dit qu'il était bien inutile d'essayer de démontrer à Liansh qu'il n'y avait rien de renouvelable dans la somme des énergies déployées dans ce lieu. À part le mensonge.

Aussitôt l'hélico disparu, venant de nulle part, surgissante des dunes dans le mugissement des moteurs surchauffés et emplissant l'atmosphère d'une puanteur d'hydrocarbure, une colonne d'une vingtaine de tout-terrain regagna la base dans l'or du soleil couchant.

*

Un petit-déjeuner plantureux attendait les hôtes dans la salle commune de l'hôtel. Demba pensait à son village, Qatrat ma', et aux repas du quotidien, pour sa famille et les villageois. Une question revenait sans cesse, toujours avec la même formulation : « Pourquoi tant de richesse et de mépris pour le gaspillage pour certains, et tant de privations pour d'autres ? ». Il sentait une haine farouche monter en lui en se disant que ceux qui consomment de façon éhontée sont à l'origine des modifications du climat aux conséquences si terribles pour tant de gens pauvres.

— Nous devrions partir sans tarder, annonça Liansh, la météo devient incertaine.

En effet, sur l'écran géant, au fond de la salle, un présentateur expliquait :

« Une dépression se creuse en Mongolie et il est possible qu'elle dégénère au cours de la journée en tempête avec des vents violents soufflant vers le sud-est. Nous ne manquerons pas de vous tenir informés. »

« Et puis cette information qui vient de tomber : au Sri Lanka, le palais présidentiel a été pris d'assaut. Le président et son cabinet ont réussi à s'enfuir. On n'en sait pas plus pour l'instant sur ce coup d'État. Un envoyé spécial devrait pouvoir nous donner les premières informations rapidement. »

« Europe : en Espagne, Italie, Grèce et le sud de la France, la sécheresse qui sévit depuis deux années consécutives vire au cauchemar. Des camions de la sécurité civile alimentent régulièrement des quartiers et des villages dépourvus d'eau. À certains endroits, les militaires sont mobilisés pour sécuriser les points d'eau. Des empoisonnements... »

*

— Nous survolons la centrale solaire flottante d'Ankhori, commentait Liansh, heureux de l'occasion qui lui était donnée de montrer quelques réalisations chinoises. Ces panneaux photovoltaïques flottent à la surface d'un lac qui n'est qu'une ancienne mine de charbon à ciel ouvert noyée. Ainsi, le site se trouve réhabilité et l'installation produit désormais de l'énergie renouvelable.

— D'où provient cette eau ? s'enquit Demba.

— La dépression a été remplie peu à peu par les eaux de pluies. L'eau est impropre à l'arrosage agricole en raison des différents métaux qui la polluent. En revanche, le liquide offre un lieu plat et sans ombre pour accueillir les panneaux, et sa présence facilite leur refroidissement. En fonctionnement maximum, la centrale atteindra cent cinquante mégawatts. Elle contribuera à alimenter la ville

voisine en pleine expansion.

« Et l'eau potable proviendra certainement d'ailleurs », estima Malaïka qui comprenait peu à peu que rien n'était insurmontable ici pourvu que cela assure la consommation et la croissance. Et surtout pas les problèmes écologiques et humains.

Après quelques instants de vol, Liansh montra des collines à l'avant :

— Et voici la centrale solaire géante de Qiagond ! Sur quinze kilomètres carrés, la montagne est recouverte de panneaux solaires. La Chine progresse à pas de géant à propos des énergies renouvelables. Plus de soixante parcs éoliens terrestres et presque autant en mer représentent des dizaines de milliers de turbines. Désormais nous construisons des éoliennes géantes de trois cents mètres de haut.

Notre station orbitale photovoltaïque sera prochainement mise en service, avec une puissance équivalente à celle d'une centrale nucléaire. Le programme en prévoit sept d'ici à deux mille quarante. Notre mix énergétique atteint dès à présent plus d'un tiers de notre consommation totale.

Les Africains étaient assommés par tant de modestie ! Demba demanda :

— A-t-on pu évaluer la quantité globale de CO₂ émise depuis la fabrication de ces parcs jusqu'à leur démantèlement final et leur recyclage éventuel ?

— Le gaz à effet de serre produit pour la construction est une quantité qu'on peut négliger par rapport aux économies ultérieures et aux perspectives de développement offertes.

Demba pensait au chemin à parcourir pour en arriver là dans son pays, où les zones rurales n'étaient même pas électrifiées.

Le vol prenait fin, on était à vingt minutes de Pékin. Sans être celui d'une véritable tempête, le vent avait forci et l'avion n'était pas aussi stable que jusqu'alors.

— En matière d'énergies renouvelables, vous avez pas mal de barrages hydroélectriques ? questionna Malaïka en apercevant au-dessous un lac à la forme dentelée épousant le creux des vallons.

— Ce lac est le réservoir Gangnan, sur la rivière Hutuo. La force de l'eau représente un quart de notre production d'électricité, avec cinq cents gigawatts, et nous pensons doubler ce chiffre d'ici deux mille cinquante. Vous avez certainement entendu parler de notre centrale des Trois Gorges, sur le Yangtsé, la plus grande au monde. Nous sommes aussi au premier rang mondial en matière de « pompage turbinage », ce procédé qui permet de stocker l'énergie pour la restituer aux moments de plus forte consommation.

Dans le domaine de l'hydroélectrique, nous prévoyons une augmentation des aménagements, d'autant plus que le réchauffement climatique nous a confrontés à des sécheresses sans précédent ces dernières années, ainsi qu'à des inondations, car les glaces tibétaines fondent l'été plus que par le passé.

— Nous sommes en approche de Pékin ! annonça le pilote. La tour de contrôle me demande de nous poser sans tarder sur une piste de secours. Des vents violents ont soulevé le sable du Gobi sur une zone de trois cents kilomètres de diamètre et elle se dirige vers nous. Elle devrait atteindre la ville dans peu de temps. Nous avons quelques minutes pour atterrir, sans quoi il faudra nous dérouter vers le sud, car l'espace aérien de Pékin sera provisoirement fermé. Attachez vos ceintures !

— Regardez ! s'exclama Liansh. « Le dragon jaune ! »

Une bande cotonneuse et jaunâtre roulait ses remous et avalait progressivement la banlieue nord. Sa longueur couvrait tout l'horizon. Sa hauteur, peut-être plus de mille mètres ! Sa vitesse, quarante ou cinquante kilomètres à l'heure.

— Voici l'aéroport ! Et là c'est la piste.

— Prenez ces masques et ces lunettes, recommanda Liansh. Mais nous resterons dans l'appareil un moment avant de sortir.

Après avoir pris son alignement, l'avion commença sa descente. On voyait grandir de plus en plus vite le mur de sable. Les roues touchèrent la piste, l'avion roula un instant et finit par s'immobiliser.

Puis le ciel s'assombrit brusquement et vira au rouge, et tout fut englouti en une seconde.

*

Peu de temps après son retour de Chine, devant sa case de Qatrat ma', Demba était occupé à mettre de l'ordre dans ses nombreuses notes et classer des centaines de photos. Il préparait un rapport pour le cabinet de la représentante du Tchad à l'ONU.

En arrivant à son village natal, il avait constaté avec satisfaction que bon nombre de pratiques, décidées par la communauté, étaient utilisées ou en place pour la prochaine saison des pluies.

Contrairement aux Chinois qui se souciaient peu des nappes phréatiques et les exploitaient au maximum, le jeune homme était persuadé que ces eaux constituaient leur garantie de survie et qu'il fallait donc les réalimenter et surveiller leur niveau. La grande muraille verte modifierait-elle les régimes de

pluies de manière à reconstituer les réserves souterraines ? On pouvait en douter, mais on se devait de continuer ces plantations qui par endroits fournissaient des résultats positifs. Il était difficile d'appréhender la progression d'ensemble, car le vaste projet de départ n'était pas suffisamment avancé. Pourtant affluaient des aides internationales dont on pouvait se demander si la totalité allait bien à la construction de la barrière verte. Sur la dizaine de nations concernées en Afrique, certaines étaient gangrenées par les corruptions et les guerres civiles. De surcroît, les bandes armées djihadistes ravageaient la plupart de ces pays, freinant les projets en cours.

Demba avait été frappé par la puissance de la Chine, qui balayait avec facilité les obstacles inhérents à la réalisation des projets. Il découvrait que la Chine avait, en matière d'industrialisation, réalisé en un demi-siècle ce qui avait pris deux cents ans à l'occident.

En plus grand. Avec des dommages immenses pour l'environnement. Le pays avait doublé sa population, mais il restait presque autant de pauvreté qu'il y a cinquante ans, les habitants des campagnes principalement. La Chine était l'une des nations au monde comportant encore de grandes inégalités.

Demba se demandait ce qui pouvait pousser l'Homme à une telle soif de pouvoir, de domination, de volonté d'être le premier, d'étendre ses richesses sans limite.

Au moins, on pouvait voir dans cette ascension de la Chine, plus que dans tout autre pays riche, les avantages et les inconvénients d'un système basé sur la création de richesses, la consommation de biens, et une croissance infinie.

Dans un premier temps, Demba n'avait pas compris pourquoi les hommes continuaient à rejeter dans l'atmosphère des gaz à effet de serre responsables du réchauffement, lequel à l'évidence devenait menaçant pour la survie de l'humanité et de ses deux colocataires, l'animal et le végétal. Puis il finit par se rendre à l'évidence, les humains avaient prospéré sans se préoccuper des effets négatifs de leur comportement sur la planète. Tout ce qui leur permettait de vivre depuis longtemps était subitement remis en cause : l'eau douce en abondance, un air propre, calme, avec une hygrométrie moyenne idéale, une température stable à laquelle chacun était parfaitement adapté selon son lieu de vie.

Et pourtant, on continuait comme si rien de grave n'arrivait.

Demba fit le lien entre le réchauffement et une consommation immodérée à laquelle les terriens des pays riches étaient conviés avec insistance, car garante de la continuité du système.

Fallait-il donc modifier l'ordre établi qui utilisait des énergies fossiles, qui

avait instauré la complexité du commerce mondial et son gaspillage, la concurrence entre les états, le désir de surpasser l'autre, une organisation qui peinait à nourrir un nombre trop grand de bouches, qui creusait toujours plus les inégalités, qui ne tenait aucun compte du fait qu'on vivait dans un monde clos et dans un équilibre fragile, et qui allait tuer une grande partie de l'humanité par un réchauffement généralisé de la planète ? Amender notre système ?

« À l'évidence, oui ! Mais alors, pourquoi ne le fait-on pas ? » se demandait le jeune africain.

Fatigué, il finit par ranger ses affaires. D'ailleurs, il était l'heure du repas du soir.

Ce n'est qu'à son réveil, au petit jour, que la question qu'il avait laissée en suspens la veille lui revint à l'esprit, à savoir pourquoi personne ne souhaitait amender des effets pervers pour l'homme ? La réponse s'imposa à lui soudainement. L'enrichissement de certains n'avait jamais été aussi important, les gouvernements ne souhaitaient pas provoquer la grogne du peuple, les consommateurs moyens ne voulaient pas revenir sur leur mode de vie, et des pays pauvres étaient maintenus hors de l'extrême pauvreté. Personne n'avait intérêt à ce que ça change. Pourquoi changer un fonctionnement qui satisfaisait les uns et les autres, et qui dans l'immédiat ne présentait pas d'inconvénients trop visibles ?

L'avenir de l'humanité était bien en jeu, mais le déferlement de la catastrophe ne serait perceptible que plus tard.

Évolutions, 2026

Demba et ses voisins continuèrent les aménagements entrepris quelque temps auparavant.

Le niveau de l'eau dans les puits et forages devenant insondable en période sèche, Demba compris qu'on devait renouveler cette réserve. Pourquoi ne pas imaginer remplir ces réservoirs naturels avec l'eau surabondante des crues ? Pour cela, il fallait ralentir son parcours de manière qu'elle ait le temps de s'infiltrer. Le jeune homme savait qu'un programme de ce genre était en cours de réalisation dans le massif de l'Ouaddaï. On pourrait utiliser de telles pratiques en groupement de villages, ou sous la responsabilité de la province. Les eaux dévastatrices de l'été étaient désormais tellement abondantes !

Les terres trop arides furent abandonnées, les autres amendées par des apports de matière organique. Les semences étaient sélectionnées parmi celles qui résistaient depuis toujours dans la région.

Les cultures en sacs permettaient de mieux conserver l'humidité autour des racines en utilisant un terreau fertile composé de limon, de fumier, de compost dans des sortes de containers hors sol.

Une autre technique consistait à creuser le sol, le plus souvent en forme de demi-lune, de sorte que la moindre pluie converge vers les végétaux plantés. On pouvait aussi planter dans un trou garni de compost.

Autant de moyens permettant d'éviter le dépérissement des semis ou plantations par manque d'eau.

Demba ne ménageait ni sa peine, ni son imagination, donnant des conseils ici, inventant l'aménagement adéquat par là, encourageant les hésitants. Chacun reconnaissait en lui un leader, un technicien, un inventeur. On venait des villages voisins pour avoir son avis sur tel ou tel problème. Les responsables des organisations sur le terrain ne juraient que par son nom.

Durant les mois qui suivirent, Demba et sa famille montrèrent l'exemple en innovant dans les pratiques agricoles, en relation avec les organisations qui soutenaient ces démarches, le gouvernement, l'ONU, la Banque mondiale et des associations diverses.

Quoique toujours insuffisantes, les aides s'étoffaient au fil du temps. Il ne s'agissait plus seulement de l'octroi de quelques liquidités pour survivre le temps de la soudure, mais du matériel, des semences, des animaux, et surtout, des travaux plus importants étaient en projet. On devait implanter des champs de

panneaux solaires qui produiraient un minimum d'électricité. On décida la construction ou la rénovation d'écoles dans les cantons, d'installations sanitaires, d'une coopérative, d'un cabinet médical, et par-dessus tout, d'infrastructures de gestion de l'eau qui devaient répondre au souci numéro un des Tchadiens.

Des réunions d'information furent organisées pour sensibiliser la population sur la nécessité de contrôler le nombre de bouches à nourrir en fonction de la quantité de nourriture produite.

Certains états établirent des subventions pour une natalité à la baisse. D'autres votèrent des lois limitant le nombre d'enfants à deux ou trois par foyer.

L'une des premières actions de la toute nouvelle armée des Casques Bleus de l'ONU, bien qu'encore restreinte, fut de s'implanter en Afrique subsaharienne avec pour mission de réfréner les exactions des bandes armées et de jouer un rôle pacificateur dans les guerres civiles.

*

Sur les trois quarts de la planète, la ressource en eau faisait l'objet de toutes les attentions. On se mit à l'économiser, à la préserver, à la recueillir au bon moment.

Les rivières sujettes aux crues contribuaient à réalimenter les réserves souterraines. Tous les cours d'eau pouvaient être concernés, des plus petits ruisseaux aux grandes rivières, et ce, dans tous les pays du monde confrontés à la pénurie. Bien entendu, tout ceci était inutile lorsque les nappes étaient polluées, parfois pour des siècles. Ces ressources en eau étant les seules réserves pures à l'origine, les polluer dans le long terme revenait à s'en séparer à jamais.

Certes, les retenues présentaient l'avantage de réguler les débordements, toutefois on devait veiller à les rouvrir sitôt les grandes précipitations passées pour faciliter le passage de la faune aquatique et préserver ainsi la biodiversité.

Des poches d'eau fermées et étanches pouvaient être utilisées, en période d'incendie, par des drones ou hélicoptères de première intervention.

Des nappes phréatiques artificielles furent construites sur le même principe de récupération de l'eau lorsqu'elle était en surabondance. On creusait une grande fosse dont on étanchait le sol, puis elle était remplie d'un matériau pouvant se gorger d'eau comme la pouzzolane ou le sable grossier. L'eau était ainsi conservée sans dégradation bactérienne ni évaporation puisqu'elle se trouvait dans les conditions du sous-sol.

L'agriculture, généralement grande consommatrice d'eau dut s'adapter à la raréfaction des pluies et aux canicules.

Les cultures gourmandes en humidité se pratiquèrent dans les zones de la planète où les pluies étaient encore abondantes. Dans les régions souffrant de pénurie on dut se tourner vers des végétaux plus sobres et un élevage du bétail non intensif.

Dans certaines régions, les arrosages par jet d'eau furent interdits, le liquide s'évaporant en grande partie. Seul, le procédé de goutte-à-goutte fut autorisé sous certaines conditions. D'une manière générale, les réserves à grande échelle pour arroser des champs furent proscrites.

Des pratiques agricoles visant à rendre au sol sa fertilité naturelle furent encouragées. Des dizaines d'années de culture intensive avec utilisation massive d'engrais, de pesticides et désherbants l'avaient rendu inerte et complètement dépendant de ces produits, qui par ailleurs coûtaient fort cher en minerais non renouvelables, et en énergie fossile pour leur fabrication. En labourant on ne voyait plus un ver de terre ni aucun être vivant que doit normalement contenir un terreau arable.

On avait fait du rendement, de la productivité à n'importe quel prix. Les agriculteurs, que l'on avait poussés à produire au maximum pour nourrir cette population planétaire toujours en augmentation, ne comprenaient pas qu'on puisse revenir en arrière, d'autant plus qu'on les avait incités à s'endetter par l'achat de machines nécessaires à la compétitivité et qu'ils avaient dû agrandir leur exploitation pour garantir un revenu constant.

Pour lutter contre les incendies, on avait multiplié les coupe-feu, les chemins d'accès, des zones éclaircies. Les obligations de débroussailler devenaient de plus en plus draconiennes aux abords des maisons et les autorisations de construire se voyaient assorties d'une multitude de règles toujours plus contraignantes. Autour des habitations s'étendaient des zones qu'il était obligatoire de mettre en valeur en culture ou pâturage. En période de risque, des agents équipés de drones suivraient les voies d'accès pour repérer les éventuels imprudents ou pyromanes.

On replanta en mélange avec des essences moins inflammables, on alterna des parcelles de différente nature, on débroussailla savamment des zones tandis que d'autres étaient laissées en l'état pour la préservation de la biodiversité. On quadrilla les bois et forêts de points stratégiques où étaient installés à la foi un point d'eau et du matériel de première intervention. La surveillance caméra par triangulation fut accrue.

On avait installé en des points stratégiques des drones de grandes tailles pouvant transporter mille litres d'eau et mis en action dès l'alerte si le PC en donnait l'ordre. Leur plan de vol était établi automatiquement d'après les informations des ordinateurs et leur propre caméra les guidait pour défiler précisément au-dessus des flammes. Ce dispositif présentait l'énorme avantage de noyer un feu naissant trois minutes environ après sa détection, et ce dans n'importe quel endroit inaccessible. Toutefois, selon le temps écoulé et la force du vent, le dispositif avait ses limites. De plus il n'excluait pas l'intervention humaine à posteriori.

Depuis peu les bombardiers d'eau étaient équipés d'instruments leur permettant les vols dans l'obscurité, la topographie étant restituée par imagerie réaliste aux pilotes. Par ailleurs, lors des chargements, on surveillait et balisait les plans d'eau. Ces progrès avaient été déterminants dans la lutte contre les incendies, car les vents faiblissaient souvent la nuit et on pouvait mettre à profit ces répit pour prendre l'avantage.

Le matériel de lutte ne cessait d'être perfectionné. Des avions gros-porteurs de l'aviation militaire, pouvant œuvrer jour et nuit, furent équipés de réservoirs de manière à déverser sur les feux quatre à cinq fois plus d'eau que les Canadairs.

Les possibilités de pompage depuis les hélicoptères bombardiers d'eau furent multipliées par la création de réserves se remplissant pendant les crues.

Les états fédéraient leurs moyens pour les concentrer en cas de besoin, comme en Europe ou aux États-Unis.

L'habitat fut l'objet de toutes les attentions. On se rendit compte qu'une majorité de maisons, plus ou moins anciennes, n'étaient pas ou insuffisamment isolées. L'idéal eût été que chaque maison ou immeuble fût hautement isolée et produise sa propre énergie. On isola donc, et on équipa les résidences de panneaux photovoltaïques, d'échangeurs de température, de circuits géothermiques, de façades auto chauffantes.

Les villes, bétonnées et goudronnées, soumises à la chaleur des moteurs des véhicules et des climatiseurs, accumulaient l'été des températures augmentant l'effet des canicules. On décida donc un peu partout dans le monde de modifier leur agencement en créant des zones vertes garantes d'ombre et d'humidité, et en végétalisant, lorsqu'on disposait de l'eau nécessaire, les murs et terrasses des logements. On réduisait ainsi la température ambiante de deux degrés, dans le meilleur des cas.

Des goudrons nouveaux furent inventés. Moins sombres, ils accumulaient peu de chaleur ; à base de produits végétaux, ils économisaient la ressource

pétrolière nécessaire à leur fabrication. Des pavés clairs furent posés. Dans certains endroits, on retourna à la terre battue ou végétalisée.

Comme au Moyen Âge !

On corrigea la production des granulés de bois pour le chauffage, qu'on avait qualifiés d'énergie renouvelable issue des déchets, alors qu'on avait laissé faire l'approvisionnement des usines avec des arbres sains, de forêts en pleine santé, anéanties en coupes intégrales. Sans parler des transports d'un bout de la terre à l'autre.

On supprima ce qu'on appelait « l'obsolescence programmée », destinée à faire vendre, donc consommer de l'énergie. Les métiers de réparateurs refirent leur apparition un peu partout.

Puis vint le temps des interdictions : les publicités consommatrices de courant, notamment les vidéos, sur le Net, les télévisions, les portables, les panneaux d'affichage.

Les piscines furent définitivement interdites dans les régions sèches, et la chasse très sévèrement réglementée, voire supprimée, pour préserver une faune en souffrance.

Les subites restrictions mettaient en évidence les limites imposées par la nature, dont on avait voulu s'affranchir. On se rendait compte alors que l'organisation de nos sociétés avait apporté à l'humain du bien-être, mais aussi des inconvénients qui pouvaient le mener à sa perte.

La sagesse recommandait une modification de ce système à la fois expansionniste et inéquitable, par des modifications de comportements touchants à tous les aspects de la vie quotidienne. L'Homme commençait à mettre en place des moyens susceptibles de favoriser une forme de résilience.

Mais pour autant, la diminution des rejets de « gaz réchauffeurs » était toujours insuffisante pour espérer stabiliser le climat.

*

Le Secrétaire général de l'ONU s'exprimait à la tribune de l'Assemblée Générale.

« Grâce à plus de sobriété, nous avons, pour la première fois cette année, diminué de dix pour cent les émissions de gaz à effet de serre. Nous brûlons moins de charbon, de pétrole et de gaz.

Le Secrétaire Général laissa passer des applaudissements, puis il poursuivit :

« Bien que l'effort fourni soit inégalement réparti dans le monde, on ne peut que se féliciter de ce progrès.

« Toutefois, la modération de notre consommation sans modification de notre fonctionnement n'aura que des effets de courte durée.

« L'élévation moyenne de la température sur terre s'accélère et atteindra deux degrés l'an prochain. La planète n'a jamais autant flambé. Les températures grimpent. Les émissions de méthane explosent. Les événements climatiques catastrophiques se multiplient. L'agriculture est en passe de ne plus pouvoir nous nourrir. L'égoïsme, l'individualisme, le nationalisme sont malheureusement trop répandus.

« La mise en place de la modeste taxe carbone universelle ainsi que la lutte contre la corruption et les pratiques financières illégales ont permis de maîtriser la récession jusqu'à aujourd'hui. Mais nous n'avons pas été suffisamment ambitieux sur les moyens que nous nous sommes donnés pour atteindre notre double objectif économique et climatique. Nous allons vers un effondrement et les années à venir seront cruciales, en attendant de nouvelles technologies décarbonées.

« Les propositions que je reformule sont donc celles de la dernière chance.

« La contribution de solidarité pour le climat n'est pas assez dissuasive. Je propose une augmentation significative du montant des compensations gaz à effet de serre. Je pense à un triplement de cette taxe, voire plus.

« Je renouvelle ma proposition de procéder à la validation de chaque réalisation importante.

« Enfin, je demande plus que jamais le renforcement de l'armée des Casques Bleus qui seule pourra être en mesure de rétablir la paix dans le monde.

« Nations ! Réagissez !

Résolutions, 2027

Après la courte baisse des émissions de gaz à effet de serre grâce à une prise de conscience des populations, la tendance s'était remise à la hausse, le système qui poussait à consommer toujours plus une énergie carbonée, n'ayant pas été corrigé.

Il devenait donc impératif de moins polluer en attendant de produire propre. Partout sur la terre.

L'atmosphère ne connaissant pas de frontières, le problème ne pouvait être traité que dans une dimension mondiale.

Mais comment réduire alors que jusqu'à présent on n'avait parlé que d'augmenter ? Comment adopter des mesures salvatrices pour l'ensemble, quand on en était au « chacun pour soi » généralisé ?

Le système libéral avait forgé dans l'esprit des populations une soif de succès personnel, d'individualisme, voire d'égoïsme. La notion de bien commun ne pouvait plus avoir cours à l'échelle planétaire, chaque pays ou entité économique usant à outrance de domination et de concurrence.

Au niveau individuel, la réussite s'identifiait, dans l'esprit de chacun, à la surconsommation, si bien qu'il était très difficile aux individus de modérer leurs besoins matériels.

Sur le plan de la communication, la généralisation des réseaux sociaux avait créé une confusion extrême dans les mentalités. À la perte des valeurs ou repères traditionnels se substituait l'insinuation permanente du doute, la désinformation, la superficialité, la bêtise, la méchanceté, la violence. Les jeunes, déboussolés, étaient devenus manipulables, incapables de penser par eux-mêmes, d'émettre un avis personnel et raisonné. On ne réfléchissait plus, on suivait, on était dans l'apparence, le paraître, le « m'as-tu-vu ? ». La circulation de fausses informations, souvent sous couvert d'anonymat, en instantané et en réseau, induisait des comportements stupides, méchants, ou anarchiques à profusion.

Les humains n'avaient pas une vision claire de l'avenir, pourtant, d'instinct, ils furent de plus en plus nombreux à comprendre que l'enjeu n'était autre que leur futur et celui de leur descendance. Ils avaient cru le problème résolu, deux ans auparavant, avec les mesures de régulation prises par les nations.

Or, il n'en était rien.

L'humanité entama une période cruciale de son existence. Plus qu'une simple

crise, on allait vers une mutation, une révolution. La récession faisait des ravages partout. Le nombre des « sans-emploi » croissait, notamment dans les villes des pays industrialisés. Ailleurs, on s'attendait à devoir gérer des millions de déplacés climatiques.

On parlait de faillites. Les valeurs détenues par certaines banques menaçaient de s'évaporer, ne reposant plus sur du concret porteur d'avenir. Il devenait impératif d'enrayer le processus, de tenir encore quelques années en attendant des énergies alternatives.

Le libéralisme économique, souhaité par la plupart tant qu'il y avait de la croissance à partager, était désormais en butte à ses limites et menaçait d'entraîner les humains vers le chaos.

Désormais, il était acquis que les grandes puissances économiques ne retrouveraient plus la croissance, les populations connaissant d'importantes difficultés pour consommer avec un coût de la vie toujours plus élevé.

Les pays très développés furent touchés en premier. Les gouvernements étaient confrontés à des mouvements sociaux inédits, violents, leur demandant désormais d'assurer un avenir viable. Le moteur économique n'étant plus alimenté par les marchés, ces nations allaient subir un effondrement qui entraînerait les systèmes économiques du monde entier. Ces états, la Chine, les États-Unis, l'Inde, les riches régions pétrolières du moyen orient, et d'une manière générale les nations puissantes économiquement furent désignés comme les principaux responsables du réchauffement climatique et leurs actions furent fortement remises en cause.

Des manifestations se déroulèrent un peu partout dans le monde, demandant un arrêt de l'utilisation des énergies fossiles. Ne s'estimant pas entendus, ils entreprirent des actions plus directes, comme des occupations de lieux publics, des blocages de sièges d'entreprises, et bien d'autres encore. Ils allaient contre l'ordre établi, volontairement et pacifiquement. Ils appelaient ces gestes « la désobéissance civile ».

D'autres mouvements plus agressifs opéraient des destructions matérielles de ce qu'ils désignaient comme des symboles initiateurs du dérèglement climatique. Les anarchistes de tous bords ne manquaient pas l'occasion de venir dévoyer ces situations qui s'en trouvaient dès lors discréditées. La confusion ainsi entretenue n'avait bien sûr aucune influence sur un quelconque infléchissement des pratiques polluées, et les activistes étaient sévèrement critiqués pour cette violence inadmissible.

Au sein des populations, certains se persuadaient qu'il fallait stopper ces émissions rapidement, mais ils voyaient alors surgir le spectre inacceptable de la diminution de leur consommation.

D'autres se disaient qu'à leur niveau ils ne pouvaient pas agir significativement et qu'il ne fallait pas se torturer les méninges.

Des retraités allaient même jusqu'à dire qu'à leur âge cela ne les concernait plus.

Beaucoup se faisaient adepte du comportement de l'autruche en mettant le nez dans leurs affaires pour ne plus rien voir ni entendre. « Les gouvernements étaient élus pour régler ce genre de situation, non ? »

Mais précisément, voilà que les dirigeants se mettaient à imposer des restrictions. Il fallait subir un manque d'eau, d'électricité, de nourriture ou d'énergie. Tout était plus cher, la récession mondiale était bien installée.

L'homme mit en balance, pour la première fois, son plaisir de consommer et son instinct de survie. Il fut aussitôt saisi d'une grande angoisse et le fit savoir avec une violence extrême partout où cela était possible.

C'est alors qu'on vit se développer dans de nombreux pays le « pourquoi lui et pas moi ? »

Pouvait-on laisser les inégalités se creuser toujours et encore ?

Et qui émettait le plus de gaz à effet de serre sur la planète ?

On compara tout, les émissions de gaz des États-Unis avec celles de la Somalie, ce qu'émettait un PDG par rapport à un employé. On comparait sa modeste cylindrée à l'énorme tout-terrain du voisin, le fait qu'untel allait travailler à vélo alors que tel autre utilisait sa voiture. On s'interrogeait sur la consommation de viande. On mettait en perspective les pistes de ski ou autres stades réfrigérés avec leur propre climatisation. On pista les trajets en jet de tel milliardaire ou chef d'État. On se demandait quels pouvaient être les rejets de gaz carbonique respectifs d'un énorme yacht destiné aux loisirs et de la barque du pêcheur, ou bien ceux que dégageait l'entretien d'une maison de trois mille mètres carrés habitables.

Et l'on trouva des différences énormes, incommensurables.

Tout fut dit en termes de jalousie, d'impuissance, de frustration, et finalement de haine.

Les populations en colère descendirent dans la rue. Des grèves éclatèrent. On demandait à la fois de préserver le niveau de vie et de diminuer les gaz réchauffeurs. Dans certains pays, il y eut des coups d'États improvisés, des

résidences de pouvoir envahies, des administrations saccagées. Partout dans le monde, des situations plus ou moins contrôlables se multipliaient.

La majorité des peuples, qui venaient de se rendre compte qu'ils allaient devoir faire des sacrifices, souhaitaient clairement que les plus gros émetteurs de gaz à effet de serre leur montrent la voie.

Au terrorisme idéologique auquel le monde était malheureusement habitué, s'ajouta celui du pauvre envers le riche.

On vit des attaques de banques, de sièges de grandes entreprises, des putschs contre certains gouvernements, d'imposantes demeures pillées, des yachts coulés. Des assassinats de personnalités influentes furent commis dans le monde entier, dictateurs richissimes, patrons d'internet, de l'industrie, chefs d'État, etc. La terreur s'installait et menaçait d'entraîner l'ensemble des pays vers une désorganisation totale.

C'est la peur du chaos qui contraignit la majorité des représentants des nations à l'ONU, de voter les mesures préservant un statu quo économique jusqu'à ce que les émissions de gaz à effet de serre soient nulles. En attendant, il était essentiel de préserver la paix mondiale.

À l'issue d'une assemblée générale houleuse, les propositions que le Secrétaire Général avait renouvelées un an plus tôt, furent enfin votées intégralement en ce mois de septembre deux mille vingt-sept.

Climats, 2028

Emilie, Gabriel, et les habitants d'Oquatisok, en ce jour d'août deux mille vingt et un, avaient suivi du regard, jusqu'à ce qu'elle disparaisse vers le nord, l'image d'un immeuble flottant qui croisait au centre du fiord. On comptait une dizaine d'étages au moins, des loggias, des fenêtres ou hublots, des balustrades où des individus armés d'appareils de prise de vue violaient sans vergogne leur paysage aux Inuits. Une hauteur sur la mer telle qu'on se demandait comment un tel édifice gardait son assiette sans chavirer. Et tout en haut, cette immense cheminée crachant sa pollution de fioul lourd qui donnait aux pêcheurs sur le rivage l'envie de s'arrêter de respirer.

Les villageois ne comprenaient pas comment cette forteresse blanche se trouvait dans leur fiord.

— Allons nous renseigner auprès du gouvernement, déclara Gabriel. Que diable fait ce monstre ici ?

— Ce bateau va effrayer les poissons, les phoques, tout le gibier !

— Déjà qu'on avait du mal à trouver de la pêche de surface, là c'est foutu pour un moment !

— Et bien sûr, ça va repasser dans l'autre sens, forcément.

— Je vais téléphoner à Iqualit, il faut en avoir le cœur net !

Quatre ou cinq hommes accompagnèrent Gabriel jusqu'au centre commun, tandis que les femmes rangeaient les outils avant de rentrer, le cœur n'étant plus à l'ouvrage.

Depuis ce jour-là d'autres bateaux géants vinrent régulièrement visiter les eaux d'Oquatisok. « Il s'agissait de tourisme et c'était bon pour le pays » avait-on répondu aux pêcheurs qui voyaient surtout ce qui n'était pas bon pour leur nature, la chasse, la pêche, et leur tranquillité. Désormais, on voyait flotter des détritiques à la surface de la mer, des taches d'hydrocarbure, et la plage s'ornait sous l'effet des vagues d'une guirlande d'objet inhabituels.

Le vieux Takuraq, le père d'Emilie, s'éteint un jour dans son fauteuil sans attirer l'attention. Il était parti de façon furtive, à l'image des actions du chasseur de phoque qu'il avait été, lorsque la glace était bonne et que la « civilisation » n'importunait pas. Il avait ainsi échappé à la vue désolante de l'embarcation monstrueuse dans son fiord.

Ayant de grandes difficultés à trouver de la nourriture traditionnelle, les Inuits

devenaient de plus en plus dépendants des approvisionnements extérieurs et, privés de chasse et de pêche, leur oisiveté augmentait. Les fléaux du monde moderne avaient fini par les rattraper, le chômage, l'obésité, l'alcool, la drogue. Ils n'étaient que l'ombre du peuple fier et autonome qu'ils furent par le passé.

Les étés s'allongeaient, les mares signalant la fonte du pergélisol s'agrandissaient partout, la banquise mourrait.

La mine voisine fut agrandie, apportant toujours plus d'inconvénients alentour. Le nombre de panneaux solaires n'avait pas augmenté, les poussières rendaient la neige plus sale et les avions pourvoyeurs étaient plus puissants, au point qu'un deuxième agrandissement de la piste fut décidé.

Six maisons du bord de mer, dont celle de Jérémie, furent reconstruites plus haut pour échapper à la furie des tempêtes.

Des prospecteurs étaient venus étudier la veine de pegmatite et il avait été déclaré qu'un jour elle entrerait en exploitation, mais il n'y avait aucun souci à se faire, toutes les mesures seraient prises pour que la population n'ait pas à en souffrir.

Gabriel, Emilie, et tous les habitants d'Oquatisok sentaient qu'ils n'étaient plus chez eux désormais et que leur vie devrait évoluer. Mais ils avaient malgré tout la ferme intention de ne rien céder aux coups de boutoirs de ces faiseurs de consommation qui les assaillaient.

*

À Yakoutsok, dans la moyenne Sibérie, la vieille Marpha fut extrêmement surprise de devoir, dès son lever, longer le lit en l'agrippant comme si le plancher était incliné. Elle pensa aussitôt que son sens de l'équilibre lui jouait un vilain tour et s'assit sur une chaise.

Veuve de Serguey Zonovith, qui fut envoyé d'office comme liquidateur à Tchernobyl, et était mort consumé par la radioactivité, Marpha habitait une petite maison de la banlieue de Yakoutsok, où elle vivait des maigres aides de l'état et d'un modeste jardin.

Marpha comprit lorsqu'elle vit une eau brunâtre gagner le coin de la chambre. Sa maison s'enfonçait dans le sol. Elle chavirait !

Gagnant l'extérieur, elle constata en effet que son logis s'était affaissé dans la nuit de près d'un mètre sur un côté. Le jardin ressemblait à un marécage, une éponge saturée en eau d'où sortaient des bulles de temps à autre. D'autres

habitations du quartier subissaient le même sort avec plus ou moins d'intensité.

Marpha et les voisins savaient ce que cela signifiait. Il leur faudrait abandonner leur logement.

Le permafrost.

Cette couche gelée, qui pouvait mesurer d'une dizaine à plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, fondait en surface tous les étés, un peu plus chaque année. Plusieurs maisons avaient fait l'objet de calages bétonnés, d'étayages, au cours des décennies passées, pour compenser, ici cinq centimètres, là une quinzaine, mais rarement plus.

En cette fin août, la chaleur avait atteint des records. On avait enregistré jusqu'à trente-huit degrés, et l'été avait commencé dès le début juin. Un temps comparable à celui d'une région au climat tempéré ! Yakoustk connaissait auparavant des températures variant entre moins soixante et plus quinze degrés. Désormais il fallait subir un réchauffement fulgurant amenant le thermomètre entre moins dix et plus trente-cinq. L'atmosphère au nord s'était radoucie trois fois plus vite qu'ailleurs, entraînant la fonte accélérée du permafrost. Les constructions ne tenaient plus. On estimait qu'il faudrait construire des pilotis de six à huit mètres sous les maisons pour trouver appui sur la couche gelée, mais jusqu'où descendrait le ramollissement ? Quant aux arbres des forêts, ils se mettaient à pencher dans tous les sens, donnant une impression d'ivresse, puis ils finissaient par s'abattre. Des étangs s'agrandissaient partout.

La vie devenait tout simplement impossible dans ces contrées.

En divers points de la ville des immeubles s'étaient eux aussi enfoncés. Une tour s'était carrément écroulée, faisant plusieurs victimes, on ne savait pas exactement. Les secours s'affairaient partout. On demandait aux habitants de quitter leur appartement et de se regrouper sur le complexe sportif. Les routes, pouvant s'affaisser au passage des poids lourds, devenaient dangereuses. Des conduites se rompirent, du gaz s'enflamma et le feu finit par se propager à la forêt voisine.

La canicule s'accompagnait d'une sécheresse inhabituelle propice aux incendies qui, chaque année, ravageaient la Sibérie tout entière, les superficies détruites se comptant en millions d'hectares. Pendant des semaines, ces brasiers restaient « sous surveillance », c'est-à-dire qu'on ne s'en occupait que lorsqu'ils arrivaient à menacer les villages. Traiter de telles surfaces devenait illusoire.

Les quantités de gaz à effet de serre relâchées dans l'atmosphère étaient colossales et, pendant de nombreuses années, les arbres des zones brûlées ne joueraient plus leur rôle de capteurs de carbone.

Marpha avait rejoint les milliers de réfugiés sur la base de loisirs, pourvue de

zones bétonnées où l'on s'affairait à monter des abris de fortune. Il faudrait, en attendant les secours aériens, endurer cette fumée âcre qui stagnait sur la région, faisant tousser et rendant la respiration difficile.

*

La dépression qui se creusait en mer des Caraïbes devint rapidement une tempête tropicale. En restant sur place, elle se chargeait en humidité, la pression atmosphérique ne cessait de diminuer et une convection prit naissance et se renforça, accumulant d'énormes quantités d'eau évaporée de la mer chaude. Et le mouvement de rotation commença.

Le jour suivant, la tempête devint ouragan de catégorie un, puis deux, avec des vents de cent cinquante kilomètres par heure.

Dès lors, l'évènement fut mis sous surveillance pour déterminer quelle allait être sa trajectoire. Les premiers états mis en alerte maximum furent les plus proches, la Jamaïque, Porto Rico, la République dominicaine, Haïti et Cuba. En effet une lente progression de quinze kilomètres par heure fut enregistrée dans leur direction.

Lorsque l'ouragan toucha les Grandes Antilles le lendemain, classé en catégorie trois, il infligea d'importants dégâts. Certaines villes côtières furent inondées, et bien que ces îles soient coutumières de ces évènements, on déplora des morts ou disparus.

Les Bahamas et la Floride furent moins impactés que prévu, car la trajectoire s'infléchit vers le nord-est en direction des Bermudes, puis finalement vers le nord. Au contact de l'atlantique inhabituellement chaud, la perturbation se renforça, en intensité, en diamètre, en hauteur, et fut reclassée en ouragan de catégorie quatre.

Les États-Unis et le Canada, déjà en alerte, multiplièrent les précautions sur toute la côte est : vols aériens annulés, lieux publics fermés, navigation interrompue, métros et liaisons ferroviaires arrêtés, conseils à la population.

La course de l'ouragan le conduisait désormais vers le littoral, à près de trente kilomètres par heure, et ce que redoutaient les météorologues se produisit : il fut classé en catégorie cinq, ce qui n'était jamais arrivé sous cette latitude. Les spécialistes étaient surpris par la taille du phénomène qui couvrait la totalité de l'atlantique nord. Les nuages très denses, hauts de quinze mille mètres, renfermaient des quantités d'eau phénoménales qui, au contact du front froid du continent, pouvaient se déverser en déluge et noyer les terres.

À New York, sept cent mille habitants des zones susceptibles d'être inondées furent évacués. On s'attendait à une montée des eaux pouvant atteindre dix

mètres.

L'armée fut mise en alerte pour intervenir sur une zone s'étendant de la Floride au Canada. Des bâtiments de la Navy basés à Norfolk gagnèrent le large pour éviter d'être endommagés dans les ports.

La Virginie, le Delaware, le Maryland, le New Jersey, New York et Rhode Island furent atteints presque simultanément. Les vents les plus forts, estimés à plus de trois cent cinquante kilomètres par heure, arrachèrent tout sur leur passage, arbres, lignes électriques, bâtiments, infrastructures.

À New York, la mer et les pluies diluviennes firent rapidement monter le niveau des eaux dans toute l'agglomération, Staten Island, Brooklyn, Manhattan, mais aussi Long Island et la côte sud. On le sut plus tard : il y eut une élévation d'eau de plus de huit mètres. Le métro fut noyé. L'eau arriva au deuxième étage des maisons. Des voitures s'entassaient, les chaussées étaient ravagées. Il était impossible de sortir, de se déplacer. Les pompiers eux-mêmes jugèrent imprudent, pour un temps, de commencer à porter secours aux victimes. La ville était plongée dans l'obscurité. Partout des vitres volaient en éclats. Et l'horreur grandit encore quand on vit une tour vaciller sous les coups de boutoir des vents ultra-violents pour finir par s'écrouler dans un énorme fracas. Au total, on dénombrerait onze de ces tours, parmi les premières construites, endommagées ou démolies.

Des infrastructures de production et transport d'énergie furent détruites, terminaux pétroliers, oléoducs, raffineries. Les aéroports étaient endommagés. On mit à l'arrêt plusieurs réacteurs nucléaires dans différentes centrales.

Pendant des mois, les états reconstruisirent. On compta plus de cent cinquante milliards de dollars de pertes matérielles, huit cent trente-cinq morts ou disparus à New York, plus de trois mille sur l'ensemble de la côte est.

À l'instar d'autres océans du globe, le réchauffement de l'Atlantique présentait dès lors une menace pour la vie.

Résilience, 2029

Après l'adoption décisive, en deux mille vingt-sept, des propositions faites quatre ans plus tôt, l'Organisation des Nations Unies s'employa à renforcer les dispositifs mis en place trois ans auparavant et qui avaient commencé à porter leurs fruits, aussi bien sur la taxe carbone que sur les fiscalités et corruptions.

Une multitude d'orientations virent le jour. Les entreprises et les états les plus pollueurs, fortement pénalisés par la taxe carbone, mirent réellement leurs capacités au service d'une véritable décarbonation. Ils ne pouvaient plus se permettre de temporiser sous des prétextes économiques. De toute façon on n'avait plus le choix : la récession chronique n'apportait rien de positif ; il fallait donc accepter ce recul en décarbonant au plus vite.

Les domaines de recherche les plus pratiqués furent la production décarbonée de l'électricité et de l'industrie, activités fortement subventionnées par la nouvelle Commission Terre Atmosphère de l'ONU.

Les projets interrompus ou annulés furent nombreux : les voitures volantes, avec ou sans pilote, les déforestations, des lignes de chemin de fer uniquement destinées aux transports commerciaux d'un continent à l'autre, les vols en fusées pour le seul plaisir des touristes, les élevages intensifs de bovins, des panneaux solaires sur orbite pour alimenter la terre en électricité, l'ouverture de nouvelles mines non respectueuses de l'environnement ou non autonomes en énergie décarbonée, bref, toute action qu'on pouvait qualifier d'écocide.

L'application de la taxe climat eut les effets espérés sur les rejets de gaz réchauffeurs, car les gros émetteurs se mirent à considérer certaines de leurs activités traditionnelles non rentables.

La compensation gaz à effet de serre était calculée sur la quantité globale de rejets par un pays, mais aussi en fonction de sa courbe démographique, les fortes progressions de natalité conduisant à majorer la contribution climat. Les gouvernements de certaines nations, comme en Inde ou en Afrique, accentuèrent les mesures propres à limiter le nombre d'enfants par famille. Parallèlement, des aides sans précédent furent octroyées directement aux zones en surpopulation par l'intermédiaire des associations diverses considérablement renforcées.

Le domaine des transports, fortement assujetti à la nouvelle taxe, entama une lente mutation vers des trajets moins longs, voire des suppressions de parcours.

En attendant des énergies décarbonées, les pays concernés recherchèrent toute solution pour obtenir moins de déplacements de marchandises, d'énergie, de personnes.

La Commission Terre Atmosphère étudia avec les états des possibilités de relocalisations d'industries, des regroupements de marché sur des zones plus restreintes, des suppressions de mouvements jugés trop énergivores par rapport aux avantages, et l'utilisation de main-d'œuvre de proximité.

Le coût des moyens de transport fut volontairement majoré dans bien des secteurs.

Le tourisme changea peu à peu de visage, on allait moins à l'autre bout du monde, les croisières se raréfiaient, on redécouvrait la proximité.

Les cultures vivrières locales, utilisant des procédés décarbonés et respectueux du sol, ne furent pas impactées.

En revanche, les agricultures industrialisées, très émettrices de gaz à effet de serre par l'extraction et l'utilisation d'amendements et traitements devenus indispensables, de semences modifiées et addictives à ces substances, produites par des groupes créant un monopole, eurent l'obligation de contribuer fortement à la cause.

Il en fut de même pour les élevages en batterie. La Commission lança une vaste campagne d'information sur les conséquences pour l'environnement d'une consommation importante de viande. Ainsi, les habitudes purent évoluer en faveur d'une diminution de méthane et de gaz carbonique dans l'atmosphère.

Se recentrant sur l'essentiel, les consommateurs délaissèrent le gadget, le superflu, qui constituait un marché devenu conséquent aussi bien qu'inconvenant en cette période de réchauffement.

On vit même se profiler un certain désintérêt pour la communication forcenée que l'on pratiquait sans retenue depuis deux ou trois décennies. Pour la première fois, les réseaux sociaux devinrent suspects et l'on commença à les boudier.

Les pertes colossales des entreprises furent compensées par les fonds de l'ONU, par les états ayant retrouvé une plus grande marge de manœuvre grâce à des gains fiscaux légitimes.

L'économie mondiale était sous perfusion, et les moyens développés par la taxe carbone n'auraient qu'une durée d'action limitée. Les états, les banques, l'ONU et sa Commission devaient donc veiller à éviter l'effondrement des économies le temps nécessaire pour que de nouvelles solutions voient le jour. Cette durée était évaluée à moins d'une dizaine d'années.

Une anticipation acceptée par tous trente ans auparavant aurait suffi à faire l'impasse sur cet intermède déplorable dans l'existence de l'humanité. Mais les lobbys avaient été trop influents, les états ou entreprises en trop grande concurrence, et le bonheur trop assimilé à l'usage de biens.

*

Dès lors que les concurrences furent en partie annihilées par la régulation de l'ONU, l'abandon des énergies fossiles devint pressant, et l'on vit enfin apparaître des progrès significatifs dans la décarbonation.

Aux moyens déjà utilisés, nucléaire, solaire, éolien, hydroélectrique, géothermie, maritime, biomasse, s'ajoutaient des innovations, diversifiées en fonction de ce qu'offrait la nature dans l'environnement proche.

Des variantes au nucléaire classique furent mises en exploitation.

On construisit des réacteurs de très petite taille, moins chers, transportables, fabriqués en série, modulables, plus sûrs et plus propres, plus souples d'utilisation et pouvant produire de l'électricité, mais aussi de la chaleur ou de l'hydrogène.

Des programmes de réacteurs, dits à « neutrons rapides », furent accélérés. Ils utilisaient l'uranium brut, non enrichi, d'où un gain énorme en matière première et une possibilité de brûler les déchets des centrales classiques. Dans le même ordre d'idée, des unités à thorium allaient arriver sur le marché, ce minerai étant hyperabondant et pouvant être utilisé à l'état naturel.

Plusieurs réacteurs à sels fondus avaient été mis en service dans le monde. Ils présentaient un rendement accru, moins de déchets et plus de sûreté.

La fusion des atomes, qui offrait des possibilités gigantesques, demandait encore de longues expérimentations et ne pouvait répondre aux besoins à court délai.

Le stockage de l'électricité avait fait d'énormes progrès.

La réserve d'énergie par l'hydrogène fut un leurre, l'électricité nécessaire étant toujours carbonée et elle demandait des moyens lourds de transport et de transformation.

On construisit de nouvelles batteries, légères, puissantes, gardant plus longtemps la charge, moins coûteuses, et, concernant la dernière génération, faisant l'économie du lithium, car fonctionnant au soufre, voire dans le futur à d'autres matières.

De la mer, on accentua l'exploitation d'un certain nombre d'énergies utilisant la marée, la houle, les courants.

On découvrit que la réaction entre le sel de mer et l'eau douce produisait une force utilisable après transformation en électricité, ou encore que la différence de température entre l'eau de surface et celle des profondeurs pouvait produire de l'énergie. Et on emprunta à des organismes marins leur faculté de bioluminescence pour alimenter des éclairages publics.

Une multitude d'autres recherches étaient en cours pour produire de l'énergie décarbonée et l'on pouvait désormais prévoir un abandon définitif du fossile à brève échéance. Ainsi la taxe de la compensation carbone disparaîtrait automatiquement.

On envisageait pour deux mille trente-cinq, des rejets inférieurs à la capacité d'absorption de la planète, et le début d'un régime d'émissions dites négatives.

L'économie mondiale ne connaissait plus de croissance depuis plusieurs années. Beaucoup d'emplois avaient été perdus. C'était autant d'existences humaines devenues précaires et qui devaient se réorienter aussi bien dans un nouveau secteur d'activité que géographiquement. Près d'un milliard d'individus des pays aisés, leur nombre s'ajoutant à la misère existante et à celui des déplacés climatiques, vécurent d'une solidarité devenue planétaire.

La Commission Terre Atmosphère récoltait les fonds issus de la taxe carbone, et celle du Droit International de l'ONU continuait son travail de répression. Au total, des sommes astronomiques étaient redistribués vers les points clé de la mutation climat : le contrôle de la récession, l'encouragement aux énergies décarbonées et à la maîtrise des natalités.

Mais ce n'était pas cher payé en comparaison du chaos qu'aurait généré un effondrement des économies doublé d'une aggravation du réchauffement climatique.

Cévennes, 2030

La fin de l'été s'étirait à Terremas sous un déficit d'eau désormais habituel. Partout dans le pays la végétation souffrait. Un grand nombre d'arbres s'étaient parés de couleurs qu'on pouvait prendre pour des teintes automnales, mais qui n'étaient que les signes d'affaiblissement et de maladie.

À la mi-septembre, les pluies arrivèrent enfin, sous forme d'orages s'enchaînant d'un jour sur l'autre. Chacun redoutait un nouvel épisode violent comme en connaît la région à l'automne. Sur cinq jours, il tomba entre quatre-vingts et trois cents millimètres d'eau selon les endroits. Finalement, l'étalement dans la durée empêcha toute inondation et l'on se félicita de cet apport bénéfique qui gorgait d'eau les sols et mettait fin à la pénurie.

Marc et Jane prenaient leur petit-déjeuner en écoutant les nouvelles du jour.

« Le Pakistan connaît une situation dramatique due aux inondations. Une canicule de plusieurs mois, où les températures dépassèrent souvent les cinquante degrés, a engendré des pluies de mousson exceptionnelles. La quasi-totalité du pays est sous l'eau et l'on déplore à ce jour plus de deux mille victimes. Les aides qui affluent de nombreux états ne suffisent pas pour des millions de sans-abri et de bouches à nourrir dans l'urgence.

« La météo en France maintenant ! Laura, que nous annoncez-vous pour ce week-end ?

« Le temps agréable que nous vivons va prendre fin, Michel, et nous aurons à nouveau de la pluie dès ce soir, car le front en provenance de l'ouest que nous avions annoncé hier se renforce. Il pleut sur la partie occidentale du pays, ce qui permettra enfin d'éteindre les incendies. La perturbation devrait atteindre ce soir le Languedoc, la vallée du Rhône, et demain la moitié est de la France. On annonce de forts cumuls de précipitations dans les départements placés en vigilance orange que vous voyez sur la carte. On attend cent cinquante millimètres de pluie, localement plus, notamment dans l'Hérault, le Gard et la Lozère.

— Ça y est ! Maintenant ça va tout dévaster ! C'est toujours comme ça après les longues sécheresses ! explosa Marc.

— Mais attends ! C'est super qu'il pleuve ! se mit à temporiser Jane. Tu vois toujours ce qui va arriver de pire. Si ça se trouve on aura une bonne pluie et c'est tout.

— On verra !

*

Après leur mission scientifique à Oquatisok, dans le Nord québécois, Alexandre et Kimberly s'étaient revus au gré de leurs occupations professionnelles et avaient fini par vivre une aventure amoureuse. Ils attendaient toujours avec impatience le jour où ils seraient réunis, tant ils appréciaient chacun la présence de l'autre.

Le jour où l'on proposa à Alexandre d'intégrer un poste de météorologue expert auprès du ministre de la Transition écologique à New York, Kimberly et lui-même n'hésitèrent pas une seconde pour l'acceptation. Ils purent ainsi mener une vie commune, organiser le quotidien ensemble, sortir le soir, découvrir la ville, prendre des vacances. En un mot, toute occasion était bonne pour jouer aux inséparables.

Cette année, ils avaient décidé de s'intéresser aux vestiges romains du sud-est de la France, Nîmes, Arles, Saint-Rémy-de-Provence et le Pont du Gard. Comme ils étaient tous deux passionnés de camping sauvage et que la météo prévoyait deux jours de beau temps après la semaine maussade qu'ils venaient de passer, ils avaient organisé une descente des gorges de la rivière Gardon en canoé, entre Russan et Remoulins.

Le parcours fut un enchantement. Ils aimaient se laisser porter au fil de l'eau, au fond de ce canyon aux parois couvertes de végétation méditerranéenne. Les récentes pluies avaient rendu optimum le niveau de la rivière et la température était encore élevée, mais supportable. Ils passèrent le pont saint Nicolas, La Baume et Collias.

C'est ainsi qu'au soir du deuxième jour ils installèrent leur tente sur un petit replat herbeux, parmi les rochers qui bordent le Gardon, à cent mètres du Pont du Gard.

Quel spectacle grandiose ! L'Aqueduc deux fois millénaire inondé de la lumière flamboyante du soleil couchant et détachant ses arcades sur le ciel bleu pâle. Les touristes et baigneurs quittant les lieux, les amoureux se trouvèrent seuls au monde devant le prestigieux vestige de ce que fut la romanité en Gaule. Cinquante mètres de haut, près de trois cents de long, construis en calcaire coquiller, bâti dans les premières années de notre ère, le monument était là, fascinant par sa beauté et l'impression d'éternité qu'il dégagait.

La chaleur de la journée avait fait place à la douceur des soirées de septembre que la présence de la rivière contribuait à rafraîchir. Les jeunes gens avaient

l'impression de flotter dans un environnement irréel, et c'est en communion avec la nature et tendrement enlacés qu'ils assistèrent à la lente plongée du célèbre aqueduc dans la noirceur de la nuit.

*

À l'aube, le long des quais du canal, les bateaux petits métiers, ces embarcations de pêche plus modestes qu'un chalut, quittaient un à un leur amarrage pour gagner la mer. Le Grau du roi s'éveillait. La petite localité constituait le seul accès maritime du département du Gard, mais le plus important port de la Méditerranée par sa vingtaine de chaluts.

Manu, un enfant du pays, avait pris la succession de son père retraité. Depuis son plus jeune âge il pratiquait la pêche côtière dans son petit bateau. Doumé, habitant Aigues-Mortes, était son employé et ami. Pour rien au monde ils n'auraient fait un autre métier, et c'est avec plaisir qu'ils sortaient en mer pourvu que la météo le permette.

En pleine marée montante, avec des courants incitant les poissons à se « décoller du fond », ils espéraient ramener une bonne quantité de daurades, soles, rougets, poulpes et autres si possible.

Le temps était « au marin », ce flux de sud générateur de pluie. L'eau était au maximum de son évaporation. Après cet été de canicule, la surface était chaude, aux environs de vingt-sept degrés. Mer intérieure, la Méditerranée se réchauffait plus vite que le reste des océans, entraînant une montée en température plus rapide de l'Europe entière.

On remarquait des modifications du milieu. La posidonie, véritable purificateur de l'eau depuis toujours en Méditerranée et garante de la stabilité des sols, était en danger de disparition par l'acidification, l'attaque de micro-organismes et la venue d'algues nouvelles et envahissantes. Des poissons nouveaux apparaissaient, comme les barracudas, les méduses en quantités phénoménales. Les gorgones, les éponges mouraient sous l'effet du réchauffement. La faune et la flore aquatiques se modifiaient inexorablement.

Sur une Méditerranée se réchauffant, des tempêtes tropicales prenaient désormais naissance, avec des caractéristiques proches de celles des ouragans. Grâce aux courants ascendants, il se formait un tourbillon orageux autour d'un œil central, puis l'ensemble se déplaçait en prenant de l'ampleur. On mesurait des vents destructeurs de près de trois cents kilomètres par heure, et des creux de huit à dix mètres pouvaient se former. C'est ainsi que les côtes de France, de Corse, de Sardaigne, d'Italie et de Grèce n'étaient plus sûres comme jadis. Les

éléments déchaînés détruisaient régulièrement les bateaux, les ports, les infrastructures, les habitations, faisant malheureusement des victimes humaines.

Arrivé sur leur zone de pêche, Manu se concentra sur le sonar situant les bancs de poissons. Une fois repérés, il suffisait de les encercler avec le filet en décrivant un grand cercle. Mais le poisson n'était plus aussi abondant qu'avant, ce qui d'ailleurs avait conduit l'Europe à imposer des quotas. Les remontées n'étaient pas toujours bonnes, et parfois nulles.

La chaleur moite devenait étouffante tandis que la matinée avançait. Les deux pêcheurs allaient passer au ramassage de casiers disposés la veille, quand Doumé attira d'un geste l'attention de son patron sur l'horizon sud-est.

Une sorte de montagne brune envahissait le golfe, de gros nuages gris roulants sur fond de zones sombres et menaçantes. On distinguait des lueurs d'éclairs donnant un éclairage fugitif sur certaines parties de la masse cotonneuse. Le ciel se plombait et semblait s'abaisser au fil du temps. Du grand large jusqu'à Montpellier, l'espace se fermait, s'obscurcissait à en devenir effrayant.

— Finissons les casiers et rentrons ! ordonna Manu.

— Oui, il s'en prépare une bonne pour ce soir ! Gare aux Cévennes.

Le vent de sud forcissait et des creux de plus en plus hauts se formaient. Les pêcheurs, même les plus anciens, n'avaient jamais vu un ciel aussi inquiétant. Les gros chaluts, au large, commençaient à mettre le cap sur la terre. Peu à peu, tous les bateaux rentrèrent au port pour laisser la place aux éléments prêts à se déchaîner.

*

Pendant la journée, la perturbation se décala d'ouest en est, apportant sur le Bas Languedoc des pluies orageuses soutenues, mêlées à des vents aux bourrasques tourbillonnantes.

L'Hérault fut touché en début d'après-midi. À Montpellier, la circulation se trouva interrompue dans la quasi-totalité de la ville à cause du niveau de l'eau dans les parties basses, mais aussi de chutes d'arbres. La visibilité pouvait se réduire à quelques mètres seulement. Il était dangereux de s'aventurer à l'extérieur, en voiture comme à pied car en pareil cas les plaques des regards d'égouts pouvaient être soulevées par l'inondation des canalisations. Les trains furent bloqués en gare ou en ligne et le trafic arrêté sur l'autoroute. On déplora le décès d'un homme au village de Grabels, de la chute d'un tilleul.

À mesure que les orages se déplaçaient, les terres de l'arrière-pays étaient impactées. Lodève et Saint-Martin-de-Londres furent touchées, puis dans le

Gard, Le Vigan, Sommières, Anduze, Alès.

Tandis que la dépression océanique venant de l'ouest se creusait en Méditerranée, elle se chargeait en humidité et renforçait le flux de sud. Les vents poussaient la perturbation en direction des reliefs, les Cévennes, le Mont Aigoual, le Lozère. Au contact des températures fraîches des montagnes, la vapeur d'eau saturée des nuages chauds se condensait et formait une pluie d'autant plus forte que l'évaporation en mer était dense. Et le système s'entretenait.

On assistait à un épisode cévenol.

Les météorologues et prévisionnistes de Météo France ne quittaient pas des yeux leurs écrans. Aucun n'avait connu pareille situation par le passé. La bulle de cette dépression était énorme, allant pour l'instant des Pyrénées à la vallée du Rhône, avec une concentration exceptionnelle sur le Golfe du Lion. Des avis d'alerte rouge avaient été émis à l'intention de tous les services concernés. La question que tous se posaient était : quelle quantité d'eau sur le Haut Languedoc et pendant combien de temps ? Les mesures donnaient déjà cent vingt millimètres pour trois heures à Montpellier.

On ne pouvait rien faire. Il fallait attendre.

Il se mit à pleuvoir sur les Cévennes. Une pluie drue, abondante, les grosses gouttes percutant avec violence le sol, les toitures, les feuilles d'arbres, les routes et chemins, les cultures. Leurs impacts creusaient des cratères suivis de geysers dans les flaques et les rus qui prenaient forme en quelques secondes. Les bourrasques généraient des pulvérisations aveuglantes. Les nuages n'étaient pas perceptibles, on était à l'intérieur des masses humides. Les roulements de tonnerre étaient incessants, lugubres. On n'entendait pas vraiment d'impacts de foudre au sol qui d'ordinaire éclatent sèchement, non, c'était là-haut que ça se passait ! Des centaines de caisses de résonance basses. Et le bruit du déluge, et l'humidité qui s'insinuait partout, comme pour se venger de tant de sécheresse passée. Parfois venait une accalmie, mais c'était pour mieux reprendre quelques instants plus tard.

De Lodève à Alès, de Montpellier au Mont Lozère, il plut ainsi l'après-midi, la soirée, la nuit. La perturbation, stationnaire, bloquée par les montagnes et alimentée par la mer, noyait la terre des Cévennes.

*

Le bruit des gouttes sur la toile de la tente réveilla les randonneurs et ils se pelotonnèrent l'un contre l'autre. Ils tardaient à retrouver le sommeil quand ils

perçurent des coups sourds sur la roche en contrebas. Alexandre se munit de sa torche et sortit. Il reçut un choc en voyant le niveau de la rivière atteindre le haut des rochers. Le courant charriait de la végétation, des arbres arrachés, qui accrochaient les rives au passage.

— Vite ! La rivière est en crue ! Il faut démonter la tente et se mettre hors d'atteinte ! cria Alexandre en commençant à enfourner des affaires dans les sacs.

— Mais où aller ? Il n'est pas prudent de suivre le chemin de la rive !

— Nous allons grimper par un petit sentier que j'ai repéré par là. Espérons que la torche tienne le coup !

Après cinq minutes d'une ascension pénible, sur un semblant de sentier de boue glissante parsemée de pierres instables, à la lueur mouvante de la lampe et sous la pluie, ils atteignirent un endroit relativement plat où ils pourraient réinstaller la tente. Ils s'étaient élevés d'une quarantaine de mètres, ce qui les mettait hors d'atteinte d'une aggravation éventuelle de la crue.

Une fois la tente remontée, ils purent se déshabiller, se sécher et enfiler le peu de vêtements secs qu'ils trouvèrent. Il ne leur restait plus qu'à essayer de se rendormir en attendant d'y voir plus clair.

Il était quatre heures dix.

*

La rivière Hérault, descendant de l'Aigoual et rejoignant la mer à Agde, fut la première à sortir de son lit. Puis ce fut le Vidourle, venu des contreforts cévenols à l'ouest du Gard et terminant sa course au Grau du Roi.

Enfin les trois Gardons se transformèrent en torrents dans leur partie montagneuse entre Aigoual et Lozère. On distinguait le Gardon de Saint-Jean-du-Gard et celui de Mialet, formant le tronçon d'Anduze qui rejoignait ensuite le Gardon d'Alès au pont de Cassagnoles pour former le Gard, jusqu'au Rhône, à Vallabrègues.

Dans leur partie supérieure, ces cours d'eau suivaient des canyons, des vallées encaissées où la montée des flots était dangereuse lors de la traversée de villages construits près de la rivière. Des vagues de près de dix mètres de haut déferlèrent dans ces lieux de vie, emportant ponts, routes, lignes électriques, conduites souterraines diverses en creusant des ravins. Des maisons furent détruites, des rues défoncées, des arbres arrachés. Les flots boueux charriaient toutes sortes d'objets devenant autant de béliers destructeurs, véhicules, rochers, troncs, éléments de charpentes, pans de murs. Les habitants terrorisés fuyaient leur maison pour gagner des logements voisins situés plus haut, ou bien se réfugiaient aux étages. La nuit, une pluie intense, lourde, violente, et les

incessants grondements de tonnerre contribuaient à créer des scènes effrayantes, apocalyptiques.

Dans la zone de montagnes située au-dessus des villes de Ganges, Anduze et Alès, une soixantaine de villages et hameaux furent touchés. Les secours eux-mêmes avaient des difficultés à circuler pour atteindre les habitations où ils recueillaient les demandes d'aide oralement, car les réseaux de téléphone ne fonctionnaient plus. On avait vu des voitures emportées avec leurs occupants, des piétons engloutis. On redoutait de voir ce qu'on trouverait sous les décombres des immeubles. Assurément, les victimes se dénombreraient par centaines.

Plus en aval, le relief moins accidenté créait un étalement de la crue, mais à proximité du lit cours d'eau, les vagues dévastatrices arrivaient en un puissant courant, déracinant les arbres de bord de rivière.

Une puissante vague atteignit le pont noyé de Dions au moment où un grand camion-citerne vide l'empruntait à vitesse réduite, alors que l'eau lui arrivait aux moyeux des roues. La pression latérale de l'onde fit glisser la remorque qui bascula en contrebas et se stabilisa un instant, l'arrière reposant sur le limon du fond. Le conducteur put s'extraire de la cabine, mais il fut emporté par le courant. Puis l'ensemble désarticulé du poids lourd se mit à suivre le courant.

Les villages en bordure des cours d'eau connurent des dégâts similaires à ceux des montagnes, rues éventrées, ponts détruits, lignes électriques ou téléphoniques renversées.

En s'éloignant du lit des rivières, l'eau devenait stagnante et la campagne ressemblait à des marais de couleur ocre tant ils étaient saturés de boues. C'était alors des kilomètres carrés envahis par l'eau qui recouvrait les cultures, les bois, les routes.

Les maisons étaient noyées, et l'on savait que l'eau en se retirant laisserait la trace du niveau atteint, ici au rez-de-chaussée, là au premier ou au second étage. Des habitants fuyaient sur le toit et attendaient les secours qui arrivaient quand ils pouvaient en fonction des priorités, en barque ou en hélicoptère. Tout était détruit, ameublements, plâtres, installations électriques, systèmes de chauffage. Les commerçants, pharmacies, alimentation, électroménager, perdaient leur outil de travail en quelques heures.

Le long de Sommières on eut une crue record de douze mètres. La vieille ville fut envahie malgré la digue.

Près d'Agde, on avait l'impression que la mer était entrée dans les terres de quinze kilomètres.

À Anduze, Alès, Quissac, Brignon, Saint-Hippolyte-du-Fort et de nombreux autres villages les rues furent submergées et détruites, les voitures entassées contre les habitations noyées.

Les flots gagnèrent Saint-Chaptes, Saint Geniès, La Calmette, Sainte-Anastasie, sur une largeur de plus d'une dizaine de kilomètres.

À Dions, une grande demeure, au-dessus du niveau moyen du Gardon d'au moins dix mètres, fut sous l'eau jusqu'au troisième étage et les habitants évacués depuis le grenier. Les Dionsois occupaient affolés le haut du village. Ils étaient pourtant habitués aux crues, car le lit de la rivière se rétrécissait brusquement en aval pour s'engouffrer dans les gorges du Gardon, à hauteur de Russan-Sainte-Anastasie, créant une sorte de barrage naturel et un immense lac.

Au petit jour, les orages continuaient à rouler partout dans les Cévennes et les pluies torrentielles à s'abattre sur ces terres déjà dévastées et inondées. À Russan, le viaduc était submergé, ainsi que le pont Saint-Nicolas, plus en aval. Jamais autant d'eau n'avait circulé dans les gorges, ni avec autant de violence. Des arbres de grande taille, situés en hauteur et qui n'avaient jamais été touchés jusqu'alors, étaient arrachés. La terre était emportée, le rocher mis à nu.

Sous le pont de Collias, des chênes immenses se bloquèrent entre les arrondis des arcades et il se forma un embâcle, une accumulation de végétaux, de boiseries, de matériaux d'habitation, de voitures et même dans une arche l'énorme citerne du camion accidenté à Dions. Le niveau de l'eau, au-dessous du parapet, se mit à monter rapidement. Au fur et à mesure que l'onde amenait des détritiques, le colmatage se renforçait, puis les flots finirent par passer au-dessus du tablier et retomber en cascade en aval. C'était plus que pouvait supporter la construction dont les trois arches cédèrent, créant une vague de plusieurs mètres de haut.

*

Au Pont du Gard, Alexandre et Kimberly ne purent fermer les yeux en attendant que le jour se lève. Le bruit du déluge sur la tente avait accaparé leur attention, puis ils perçurent, malgré le tonnerre, un grondement sourd et régulier, celui du Gard qui devait avoir considérablement grossi.

Aux premières lueurs de l'aube, ils purent appréhender la situation. L'eau dépassait le premier niveau du pont, à côté duquel la route était construite. Les grandes arches du bas n'étaient plus visibles. Les rangées d'arcades médianes et supérieures semblaient posées sur les flots boueux et déchaînés. Le Gard devait alors mesurer dans les deux cents mètres de largeur et l'eau arrivait non loin de

la tente.

Les jeunes gens, pétrifiés, étaient conscients d'être les seuls êtres humains à contempler cette situation inédite et effrayante.

Kimberly remarqua :

— Regarde, les becs de protection des piles du pont sont submergés ! Toute la partie située au-dessus n'est pas protégée.

Les becs sont ces avancées qui fendent l'eau comme une étrave de navire et protègent ainsi de la poussée du flux.

— Tu as raison, et les arches intermédiaires n'en ont pas du tout. Ça doit pousser fort par là !

Un fracas attira leur attention vers l'amont et ils remarquèrent la vague arriver. Ce fut un raz de marée, un déferlement tumultueux d'eau bouillonnante, chevauché curieusement par une citerne de camion, et qui progressa inexorablement vers l'ouvrage d'art.

— Non ! Pas ça ! Mon Dieu ! S'écria Kimberly.

— Ça va tenir ! Espérons que ça va résister ! Il en a vu d'autres ! Il faut qu'il tienne !

La vague percuta de plein fouet l'édifice, au niveau des arcades moyennes. On sentit le géant trembler, puis une brèche s'ouvrit tout en haut, entre deux petites arches supportant l'ancienne conduite d'eau. Des pierres basculaient dans l'eau, l'une après l'autre, avec un « plouf » sinistre et inhabituel en ce lieu.

Les jeunes gens, serrés l'un contre l'autre, fixaient sans y croire, comme en rêve, le trou dans le Pont du Gard, trois petites arches manquantes dans sa partie supérieure.

— Mais c'est impossible ! Pourquoi là-haut ? La rivière n'est pas montée jusque-là, s'écria Kimberly en tremblant de tous ses membres.

— Les vibrations ! Les ondes se sont propagées jusqu'à la partie moins large. Une pierre fissurée qui s'effrite et il se produit une réaction en chaîne qui peut être difficile à arrêter.

Alexandre n'avait pas fini sa phrase qu'un grondement retentit, puissant et sinistre. Cette fois ils assistèrent effarés au basculement des arches moyennes et petites, les unes après les autres, comme un vulgaire jeu de dominos. Des longueurs du canal de l'aqueduc, tout en haut, restaient suspendues dans le vide, rigidifiées par les ciments et les tartres du conduit, puis finissaient par se casser et s'abîmer à leur tour. La scène dura moins d'une minute, mais pour les campeurs tétanisés ce fut une éternité.

— Non ! Non ! Mon Dieu ! Comment est-ce possible ?

— Il ne restera donc plus rien !

Quand les éboulements se furent arrêtés, il manquait les deux tiers du

monument, transformé en un amas gigantesque de pierres, sous l'eau et sur la route contiguë. Et il faudrait attendre que l'eau baisse pour voir ce qu'il en était des grandes arches.

La pluie diminua peu à peu d'intensité pour cesser complètement vers dix heures. Alexandre et Kimberly, trempés, étaient longtemps restés prostrés sous leur misérable tente. Ils étaient coincés par l'eau sale qui roulait ses remous en direction du pont sinistré, désormais ruine romaine.

Le temps se faisant plus clément, ils se décidèrent enfin à ramasser leurs affaires et remonter la colline à travers bois dans l'espoir de tomber sur un sentier qui les ramèneraient vers la civilisation. Plusieurs fois, ils crurent trouver un passage s'élargissant, mais plus loin, la végétation se refermait, les obligeant à décrire d'innombrables détours.

Ce n'est qu'à la mi-journée, après avoir largement dépassé le site touristique, qu'ils trouvèrent finalement une sente redescendant vers Remoulins. La plaine n'était qu'un immense lac à perte de vue et la route qu'ils espéraient emprunter se trouvait sous un mètre d'eau. Épuisés, griffés, n'ayant plus la force d'affronter les fourrés, ils se résolurent à attendre là qu'un véhicule puisse enfin évoluer sur cette voie inondée.

Pont du Gard, 2039

Après son voyage en Chine, Demba avait complété ses études et travaillait auprès de la représentante du Tchad à l'ONU.

Il avait eu l'occasion en maintes reprises de côtoyer la Nigériane Malaïka, elle-même employée à l'agence de l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture, avec qui il avait effectué son stage en Chine en deux mille vingt-deux.

Ils étaient devenus tous deux des spécialistes de l'utilisation des eaux de crues pour l'agriculture et l'élevage en région aride.

Dans le cadre des coopérations entre états sur les problèmes relatifs au climat, ils étaient conviés à un séjour en France, dans les Cévennes, où les crues pouvaient être tout aussi dévastatrices qu'en Afrique. Ainsi, au cours de leur séjour, ils assisteraient à l'inauguration du Pont du Gard enfin rénové, depuis la terrible nuit de sa destruction par l'eau du Gardon en furie.

Kimberly et Alexandre, qui avaient assisté à l'épisode cévenol depuis les premières loges, s'étaient juré que si l'aqueduc romain était un jour rénové, ils feraient une sorte de pèlerinage sur les lieux de la catastrophe.

Et ce jour était arrivé. On préparait l'inauguration du pont rénové.

L'air était doux, ce matin ensoleillé du mois d'avril, sur la plage de galets et de rocailles juste en aval de l'ouvrage d'art. C'est de là qu'on avait la meilleure vue sur le monument resplendissant de la lumière ocre qu'il devait présenter deux mille ans auparavant. En observant les étages deux et trois, les spectateurs avaient la vision exacte que devaient avoir les Romains de l'époque, alors que l'ouvrage était terminé, en soixante environ de notre ère.

L'esplanade au-dessus du lit de la rivière avait été aménagée en lieu festif avec des tentes barnum, de longues tables nappées de blanc, des kiosques, des éventaires, des bars où l'on pourrait se restaurer. Un orchestre pourvoirait à l'animation musicale. Dos au monument était dressée une estrade de laquelle les officiels pourraient prononcer les mots qui conviennent.

Célia était responsable, au nom des architectes ayant participé à la reconstruction, de la présentation des travaux entrepris pour rendre au pont son aspect d'origine. Elle avait aménagé un stand où l'on pouvait voir les photos, les films des différentes étapes de la rénovation, des pierres entartées de l'ancienne conduite d'eau de l'aqueduc.

La foule s'amassait nombreuse et vint enfin le temps de la cérémonie qui se

déroula dans une atmosphère bon enfant, comme chaque fois que le sujet à traiter est gratifiant et réjouissant.

Puis le stand de présentation fut investi par les curieux désireux d'obtenir des détails sur une entreprise aussi unique.

— Hello, Célia ! Quel plaisir de te revoir !

— Kimberly, Alexandre ! C'est super que vous soyez là ! Quel bonheur !

Célia avait connu les Américains le jour de la catastrophe, alors qu'elle était venue prendre la mesure du désastre. Ils étaient apparus sur la route devant elle, hagards et encore sous le choc de la terrible vision de la nuit.

L'architecte les avait recueillis chez elle pour une nuit, le temps de se remettre avant d'envisager leur retour à New York.

— Nous avons à cœur de revoir le Pont reconstruit. Bravo ! Quelle prouesse ! Mais vous n'avez pas mis toutes ces années à le rebâtir, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, les avis étaient partagés et nous hésitions entre reconstruire ou laisser les ruines en l'état comme témoin d'un événement historique. Finalement, le monument est rénové, mais le musée gardera le souvenir de cette crue avec notamment une maquette géante.

Mais on a plein de choses à se dire et il y a du monde. Prenons le repas ensemble si votre emploi du temps le permet.

— Avec plaisir, à tout de suite.

Demba et Malaïka, très intéressés par les photographies ainsi que par ce célèbre phénomène de crue, posaient d'innombrables questions, aussi furent-ils enchantés quand Célia leur proposa de leur présenter au cours du repas les seuls témoins oculaires de la destruction du Pont du Gard.

*

La fête était à la hauteur de l'évènement. Léo, Thomas et toute la famille avaient rejoint Célia, et l'on se retrouva joyeusement pour le déjeuner champêtre.

Célia fit les présentations et ils prirent place en bout de table, leur verre à la main et dans un joyeux brouhaha.

Pressés de questions, Alexandre et Kimberly racontèrent une fois de plus leur nuit d'épouvante et l'arrivée de la vague destructrice.

— Nous avons remarqué que vous avez construit des becs de protection sur les arches du haut. C'est une excellente décision. Nous nous sommes souvent dit que le pont aurait tenu s'il avait été muni de ces avancées.

— Et nous avons rehaussé celles des piliers du bas. Les Romains n’avaient pas prévu qu’autant d’eau circulerait dans ces gorges. Le temps leur a donné raison jusqu’à notre époque, mais ils ne pouvaient pas prévoir qu’on allait détraquer le climat à ce point.

— En tout cas bravo ! Cette fois, votre aqueduc est paré pour une nouvelle ère.

Demba demanda :

— Ce canyon est impressionnant. Avez-vous réalisé des aménagements pour freiner l’eau depuis ?

— Oui, tout à fait, et sur tous les sites à risques de la France, assura Célia. Dans les gorges, on a construit une succession de barrages conçus pour laisser passer l’eau à l’étiage et munis d’un déversoir dans la partie supérieure lorsqu’il y a trop plein.

— Vous avez mesuré leur efficacité depuis ? s’enquit Kimberly.

— Au cours des trois gros épisodes cévenols survenus depuis, on a constaté une meilleure régulation du courant et surtout de moindres conséquences en cas d’embâcles. Néanmoins, l’aménagement du canyon n’aurait pas suffi. Nous avons créé aussi des lacs de rétention en amont tout le long des rivières depuis les montagnes jusqu’aux embouchures. Mais avec les crues auxquelles nous sommes soumis, nous devons construire de véritables blockhaus, sans quoi tout risque d’être emporté.

Demba reprit :

— Ces retenues ne doivent pas manquer d’améliorer la reconstitution des nappes phréatiques. C’est ce que nous avons réalisé chez nous avec des effets très positifs.

— Je suppose que la désertification progresse toujours en Afrique subsaharienne, avança Alexandre.

Malaïka répondit avec une pointe de fatalité dans la voix :

— Nous renonçons à sauver des zones condamnées par trop d’aridité. Il ne sert à rien d’épuiser l’eau du sous-sol si on ne peut la renouveler. Il est préférable de se concentrer sur les endroits propices aux aménagements.

Demba continua :

— Les terres cultivables reculent dans tous les pays de la zone subsaharienne. Certains, sur la corne de l’Afrique ont été touchés dans leur totalité et sont entièrement désertés par la population. En revanche, dans les contrées habitées, nous avons fait de grands progrès grâce aux aides de la Commission Terre Atmosphère de l’ONU.

— Oui, renchérit Malaïka, dans la gestion de l’eau, mais aussi et surtout à propos de l’énergie. La plupart de nos campagnes sont pourvues d’électricité,

soit par le solaire, soit par des petites unités nucléaires. Le matériel agricole dont nous nous sommes dotés, les pompes à eau, l'électroménager, tout est à zéro émission carbone.

Alexandre compléta :

— C'est comme chez nous. On est en train d'arrêter définitivement la centrale à fioul du village et la mine voisine s'équipe de panneaux solaires pour devenir autonome. Même les engins seront bientôt électriques, et on aura l'un des quatre premiers réacteurs de petite taille du Nunavut.

— Enfin ! s'écria Célia. On avait vraiment besoin d'oublier les pratiques carbonées. Et encore, il a fallu qu'on arrive au bord du gouffre pour que ça bouge !

Kimberly adopta un ton professoral :

— Loin de moi toute idée de plomber l'ambiance, mais n'oubliez pas que le réchauffement ne s'arrêtera pas brusquement.

— La température mondiale finira bien par se stabiliser si on arrête le CO₂ ? se risqua Demba.

Kimberly termina l'explication :

— Oui, bien sûr, mais ces satanés gaz réchauffeurs dans l'air mettront du temps à s'éliminer. Il ne faudra plus émettre du tout, mais il restera tout de même les émissions du pergélisol. En quelles quantités ? Ça reste à voir.

— On connaît la musique : si ça fond ça fait des gaz, et si ça fait des gaz, ça fond ! plaisanta Alexandre en dédramatisant le propos.

— Suffit de pas mettre les gaz à fond ! conclut Demba. Dites ! Si on profitait un peu de cette journée ?

Célia saisit la balle au bond :

— Bien parlé ! Allez, je vous emmène visiter le plus beau pont du monde. Et ce soir, vous êtes mes hôtes, naturellement !

2040, Terremas

Les volets furent tirés, et l'on vit dans la pénombre avancer une illumination pétillante et crépitante, portée par les deux benjamins des arrière-petits-enfants, Léna et Tom. Le gâteau imposant était surmonté de trois chiffres indiquant cent, sur lesquels trônaient les bougies, le tout cerné par des fontaines scintillantes du plus bel effet.

Les enfants ravis déposèrent l'œuvre d'art en entonnant le refrain « Joyeux anniversaire, Papé » suivis avec entrain par la chorale familiale au grand complet.

Très ému, Papé souffla tout ce qui voulait bien s'éteindre, sous le regard attendri de Jane et amusé des enfants, puis il embrassa les porteurs et remercia à la cantonade.

C'est ainsi que commença pour Marc un deuxième siècle d'existence.

*

Après le repas d'anniversaire, de nombreux participants organisèrent une riante promenade dans la campagne, histoire de se dégourdir et faciliter la digestion.

Papé et Mamette s'installèrent à l'ombre sur la terrasse.

Après un petit somme, Marc laissa vagabonder sa pensée sur la vie passée, sur l'évolution de l'existence des êtres humains. Quelle serait celle des enfants ? Fêteraient-ils leur centenaire dans les mêmes conditions, vers deux mille cent quarante ?

De temps à autre, un véhicule électrique passait dans la rue. On entendait le roulement des pneus sur le goudron et le léger chuintement du moteur. Dans le hameau, habitués au calme, on avait apprécié cette atténuation du bruit, notamment celui des motos, quads, ou gros tout-terrain, à moteurs thermiques pétaradants, qui sillonnaient les chemins de campagne la plupart du temps pour le seul plaisir des individus les chevauchant.

Les oiseaux de jardin venaient se disputer les graines que Jane disposait généreusement sur le rebord de la terrasse. On voyait voler des mésanges, bergeronnettes, chardonnerets, étourneaux, moineaux, pinsons, rouge-gorge. L'hiver et le printemps étaient les saisons privilégiées pour avoir une grosse fréquentation de ce restaurant d'altitude. L'été, chacun se satisfaisait de l'alimentation de campagne, et on les accueillait à nouveau aux premiers frimas.

Marc se souvenait de son enfance où les murs en pierres mal jointées laissaient des trous dans lesquels les moineaux nichaient. Des myriades d'oiseaux animaient les hameaux, poussant leurs cris assourdissants. Passereaux, mésanges, hirondelles, martinets, tourterelles et bien d'autres espèces sillonnaient le ciel en revendiquant une ambiance campagnarde.

Au début du vingt et unième, ils avaient pratiquement disparu, décimés par les pesticides sans doute, ou gênés par une présence humaine ne cessant d'étendre son emprise et polluant l'atmosphère. Puis ils étaient revenus peu à peu, profitant des deux années neutres de la grande pandémie pour se rétablir, tandis que les gens se cloîtraient. Lors de la transition aux véhicules électriques, ils signèrent avec les humains un pacte de paix s'annonçant de plus longue durée.

On notait malgré tout des remplacements d'espèces par d'autres, à cause du changement de climat. La faune sauvage souffrait particulièrement du manque d'eau dans ces contrées arides, et la chasse était devenue du tir aux pigeons d'argile, ou des lâchés d'animaux d'élevage.

*

Jane et Marc avaient vécu cent ans dans un pays qui avait vu le plein-emploi, des couvertures sociales exemplaires et l'absence de guerre. Lorsqu'ils avaient vingt ans, la France comptait cinquante millions d'individus et le monde trois milliards et demi. En France, la promiscuité et les haines communautaires existaient peu. La société appliquait des valeurs morales, issues à la fois de l'état républicain et de la religion, assurant ainsi une cohésion sociale forte.

Les humains se respectaient, ils vivaient ensemble, côte à côte, et non pas face à face, comme ce serait trop souvent le cas plus tard.

Terremas avait été depuis toujours un village d'agriculteurs-éleveurs, vivant sur des terroirs maigres aux rendements faibles. Il fallait gagner sa subsistance par un dur labeur, avec des moyens trop souvent rudimentaires.

Dans les années cinquante, pour le travail des champs, on ne connaissait que la traction animale. Les bœufs avaient été progressivement remplacés par le cheval, plus rapide. Chaque famille possédait ses deux chevaux de trait. Il fallait les nourrir toute l'année, avec une partie de la récolte fourragère, et les abreuver matin et soir. Ils pouvaient tracter une charrue, une herse, une charrette, un tombereau, un rouleau à dépiquer, et ils remplissaient de joie les enfants quand l'adulte les faisait grimper tout là-haut et se cramponner au collier massif. Tout ce que ne faisaient pas les animaux, l'homme s'en chargeait, si bien que de l'aube au crépuscule, on était à œuvrer sur des tâches plus pénibles les unes que les autres.

On vivait plus ou moins en autarcie, avec ce qu'on produisait en jardinage, basse cour, lait de chèvre ou de vache, et le cochon annuel. Le budget familial était destiné aux besoins élémentaires, nourriture, vêtements, entretien du logis et des dépendances. Les premières voitures étaient utilisées pour aller aux foires voisines, deux ou trois fois l'an, ou pour rendre visite à la famille. On n'avait pas de réfrigérateur, les bouteilles à mettre au frais étant descendues dans la citerne par une corde. Pas de lave-linge, encore moins de sèche-linge, le soleil et le vent faisant l'affaire. Pas de téléviseur, de domotique, téléphone, ordinateur, climatiseur, radiateurs électriques ni chauffage central. Pas de vacances, les loisirs se résumant à une partie de boules ou de cartes, sans compter le bal annuel.

On vivait sans anxiété face à l'avenir, car on n'avait pas cette obsession de renouveler son stock de « prothèses » matérielles.

Puis sont arrivés les premiers tracteurs agricoles, de petits bijoux sans grande envergure, assortis d'appareils de toutes sortes qu'il fallait longuement étudier avant de trouver les bons réglages. On eut ensuite les voitures plus performantes, le téléviseur, le réfrigérateur, le lave-linge, etc. Bref, la consommation de masse, la croissance, l'énergie, les gaz à effet de serre.

Après la deuxième guerre mondiale, l'industrialisation, malgré son siècle d'existence, n'était pas très spectaculaire. Marc se souvenait par exemple que pour effectuer cinquante kilomètres en auto, il fallait faire les pressions et les niveaux, préparer des vivres, laisser refroidir trois fois pendant le trajet, et on n'était jamais certain d'arriver à bon port.

À cette époque, les pays riches, profitant d'une reconstruction nécessaire, se lancèrent dans un système économique basé sur la production et la consommation de biens en utilisant les énergies fossiles comme combustible. Il n'y avait qu'à se baisser pour avoir du charbon, du pétrole, du gaz.

Consommez pour votre bonheur, l'industrie associée au commerce pourvoira ! Une seule condition était imposée : il fallait croître en permanence et sans interruption pour assurer la pérennité du système. Partout, l'élite fut formée à ce concept, et ne se posa pas d'autres questions.

Les « consommateurs », très fiers de profiter de richesses destinées à les rendre heureux et n'ayant pas à réfléchir sur l'avenir, foncèrent tête baissée dans ce marché de dupes.

Et ils brûlèrent des énergies fossiles produisant des gaz réchauffeurs de planète.

Et ils détruisirent les arbres qui neutralisaient ces gaz.

Et ils pillèrent les espèces colocataires, animale et végétale, prenant une place

démessurée à la surface du globe.

Et ils changèrent de mentalité, devenant « utilisateurs de biens », connaissant alors la convoitise, la jalousie, la compétition, la cupidité, le matérialisme, l'individualisme, et la frustration, car l'accumulation d'une multitude d'équipements n'était pas forcément la clé du bonheur.

Et ils firent de nombreux petits « consommateurs » qui furent malheureux, car les éléments se retournèrent contre eux, l'air se mit à chauffer, le feu aggrava leur action de déforestation, la terre s'assécha, fut détruite par trop d'intensif, et l'eau les noya.

Ce fut une formidable déconvenue et les terriens avaient beau se mettre en colère, ils ne tombaient pas d'accord sur l'identité du responsable.

Ils n'avaient pas compris qu'ils ne pouvaient être que perdants en consommant plus que ne donnait la terre nourricière. Pourtant ce genre d'équation devait bien être enseigné en niveau de cours moyen à l'école.

Mais là, il était impossible d'effacer et de corriger l'erreur. On allait avoir chaud, soif, faim, et devoir s'entasser sur des continents diminués.

Et ce pendant des siècles ou des millénaires.

La planète bleue était un miracle d'équilibres et de compromis acquis au cours de millions d'années, patiemment, au gré des évolutions naturelles. Sa mince couche d'atmosphère aux reflets bleutés la faisait ressembler à un joyau rare. Cette pellicule d'air était composée de différents gaz, juste ce qui permettait de vivre aux innombrables êtres qui s'étaient succédé là depuis si longtemps, en mer, sur terre, animaux ou végétaux. Une évolution immensément lente, imperceptible, avait réglé ce ballet magique, issu du hasard et qui indiquait forcément une naissance et un développement communs.

L'Homme, arrivé dans la dernière seconde de la gigantesque horloge universelle, avait développé des gènes d'intelligence lui permettant de manipuler le feu, le métal, l'agriculture, les outils, l'habitat. Il prit peu à peu l'habitude de maîtriser cette nature, ce qu'aucun être vivant avant lui n'avait fait. L'intelligence l'avait rendu dominant et capable de détruire son environnement. Il s'était mis à user du capital terre sans retenue, et plus grave encore, à détériorer ce qui rendait possible la vie. Il rompait une harmonie, ce qui le mettait en danger de disparition, lui et de nombreuses autres espèces.

Les capacités intellectuelles de l'Homme lui avaient permis de faire à la fois le bien et le mal, mais ne lui avaient pas donné la clairvoyance quant à sa préservation. L'humain industrialisé ne comptabilisait pas ses ressources. Il se développait sans précaution, sans prospective, sans réflexion quant à l'avenir, laissant aux équilibres naturels le soin d'opérer les régulations.

Lorsque les nations comprirent qu'on n'échapperait pas à un changement de trajectoire, il était bien tard. Jusque-là on avait tergiversé et on s'efforçait d'intégrer une notion, la « transition énergétique », ce qui présentait le double inconvénient de ne rien faire de fondamental en faveur du climat, et de conforter dans leurs certitudes les partisans de la « non-responsabilité » ou du « tout technique », cette majorité d'humains qui ne demandaient qu'à continuer aveuglément.

Les années deux mille vingt apportèrent tellement d'évènements climatiques dévastateurs que l'opinion publique prit peu à peu la mesure du danger pour l'avenir.

Les puissances dominantes n'acceptèrent pas de bonne grâce la médiation de l'ONU. Pour les démocraties et les dictatures, politiques, militaires ou religieuses, abandonner une partie de leur souveraineté était impossible. Les nations, les ethnies, les communautés étaient trop nombreuses, trop différentes, trop concurrentes sur la planète pour se sentir coresponsables du bien-être commun.

Cependant, dans la crainte de subir un inexorable effondrement économique, par peur des révolutions ou tout simplement celle de perdre la vie, les puissants des états riches avaient fini, à la toute dernière extrémité, par déléguer certains de leurs pouvoirs à l'Organisation des Nations Unies pour tenter de préserver une stabilité en péril.

*

Au début des années deux mille trente, l'Homme avait enfin réussi à supprimer toute émission de gaz à effet de serre et commencé à intégrer une notion nouvelle pour lui, le respect de son environnement.

Le réchauffement climatique ne progressait plus, laissant les humains se débrouiller avec l'augmentation de température acquise et installée pour longtemps. Ils étaient désormais libres, grâce aux énergies décarbonées, de s'adapter et de prospérer à nouveau comme ils l'entendaient.

En choisissant d'intervenir radicalement, la communauté humaine avait réussi à éviter le pire. Dans l'intuition d'un péril imminent, passant outre ses viles habitudes et parfois sa noirceur d'âme, exhumant du plus profond de sa conscience une sagesse dont il ne soupçonnait pas l'existence, le genre humain

avait pu influencer positivement sur son avenir.

Longtemps après les premiers apprentissages de la préhistoire, l'Homme venait de faire un pas de plus dans l'accomplissement de la vie, en faisant appel à ce qu'il avait de meilleur en lui.

Le meilleur de l'humanité.